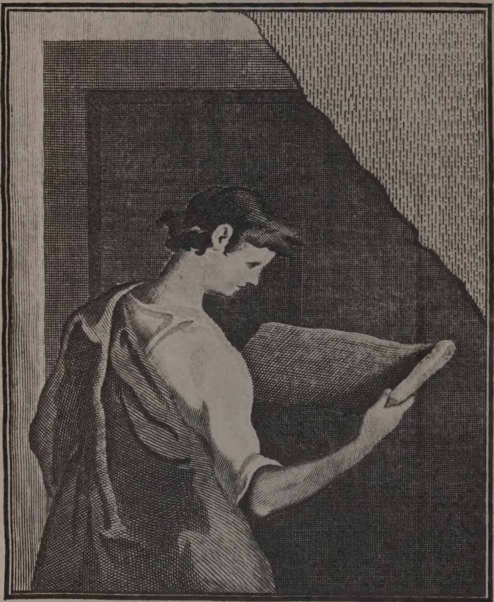

THE J. PAUL GETTY MUSEUM LIBRARY

MÉMOIRES

POUR

L'HISTOIRE

DES

SCIENCES ET BEAUX-ARTS.

JANVIER, 1756. I. vol.

1

MÉMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES
SCIENCES ET BEAUX-ARTS,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à son Altesse Sérénissime Monseigneur LE PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

JANVIER, 1756. I. vol.

A PARIS,

Chez { CHAUBERT, Quai des Augustins, à la Renommée. HERISSANT, rue Neuve Notre-Dame, à la Croix d'or.

M. DCC. LVI.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

CES MEMOIRES COMMENCE'S en Janvier 1701, forment (compris celui-ci) 693 volumes : Sçavoir,

ANNE'ES.	VOL.	ANNE'ES.	VOL.
1701.	9.	1729.	12.
1702.	12.	1730.	12.
1703.	12.	1731.	12.
1704.	13.	1732.	12.
1705.	12.	1733.	12.
1706.	12.	1734.	12.
1707.	12.	1735.	14.
1708.	12.	1736.	15.
1709.	12.	1737.	13.
1710.	12.	1738.	13.
1711	12.	1739.	14
1712.	12.	1740.	13.
1713.	12.	1741.	12.
1714.	12.	1742.	12.
1715.	12.	1743.	12.
1716.	12.	1744.	12.
1717.	12.	1745.	12.
1718.	12.	1746.	15.
1719.	12.	1747.	14.
1720.	5.	1748.	15.
1721.	12.	1749.	14.
1722.	12.	1750.	15.
1723.	12.	1751.	14.
1724	12.	1752.	15.
1725.	12.	1753.	16.
1726.	13.	1754.	16.
1727.	12.	1755.	16.
1728.	12.	1756.	1.

Chacun de ces volumes se vend 15 f. en feuilles, & 16 f. broché.

MÉMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES
SCIENCES ET BEAUX-ARTS.

JANVIER, 1756. I. vol.

ARTICLE I.

COLLECTION ACADÉMIQUE, composée des Mémoires, Actes, ou Journaux des plus célébres Académies & Sociétés littéraires étrangères, des Extraits des meilleurs Ouvrages

périodiques, des Traités particuliers, & des Pièces fugitives les plus rares; concernant l'Histoire naturelle & la Botanique, la Physique expérimentale & la Chymie, la Médecine & l'Anatomie; traduits en François, & mis en ordre par une Société de Gens de Lettres. Tome premier, contenant les Essais d'expériences physiques de l'Académie del Cimento de Florence, & l'Extrait du Journal des Sçavans, depuis 1665 jusqu'à 1686; *in*-4°. 328 pages, sans la Préface qui en contient LXXI. *A Dijon, chez Desventes; à Auxerre, chez Fournier*, M.DCC.LV.

CETTE Collection s'ouvre par un Discours préliminaire, dont l'Auteur ne peut être qu'un Ecrivain du premier ordre. Ses pensées sont fortes & quelquefois trop hardies, ses expressions riches &

lumineuſes, ſes tours nobles & élevés ; en un mot, ſon ſtyle eſt plein de grace & de force, de dignité & d'harmonie. Cet éloge n'eſt qu'un léger dédommagement du tort que nous lui ferons, en abrégeant ſon Diſcours, pour n'en donner que le précis.

D'abord il nous préſente l'homme dans l'univers comme un *inſtrument* intelligent qui a le plus grand intérêt de connoître la Nature, d'en étudier les Loix, d'obſerver les corps qui l'environnent, d'en découvrir la force & l'action réciproque, & de régler ſur l'impreſſion qu'il en reçoit, les rapports qu'il doit avoir avec eux : d'où s'enſuit, ſelon l'Auteur, que *l'obſervation eſt le premier pas de la Philoſophie... & comme la baſe de la Science.*

» Mais, *ajoûte-t-il*, le génie du » ſiècle eſt trop porté à l'étude des » faits..... il ſemble même que les » hommes aient pris une préven-

» tion trop forte contre la méthode
» ſyſtématique.... Peu s'en faut que
» pour être admis au rang de Phi-
» loſophe, la premiére condition
» ne ſoit de renoncer à la plus belle
» prérogative de l'Etre penſant, à
» la puiſſance de généraliſer les
» faits... Seroit-il vrai que toute
» abſtraction fût une erreur ; que
» tout terme général fût un abus ? «
On s'éleve ici contre ce préjugé comme contre l'*erreur la plus nuiſible au progrès de la ſcience & à ſon eſprit* ; puiſque la Phyſique dès-lors deviendroit une Science, où, ſans avoir beſoin d'eſprit & de génie, on n'avanceroit que par l'exercice des ſens & par la fidélité de la mémoire ; » une Science qui
» ne ſeroit qu'un amas confus de
» notions iſolées, ſtériles..... dont
» il ne pourroit réſulter aucune lu-
» mière : car toute lumière intel-
» lectuelle ſuppoſe néceſſairement
» la comparaiſon de pluſieurs cho-

» ses..... L'objet le plus connu est
» celui qui est le plus comparé.....
» un Etre, supposé unique, pour-
» roit être senti, mais ne pourroit
» être connu, puisqu'il seroit im-
» possible de le comparer avec des
» objets semblables ou différents...
» Si cet objet unique étoit sensible
» & capable de connoissance, il est
» encore probable qu'il ne se con-
» noîtroit pas lui-même; puisque
» tout Etre intelligent ne se connoît
» que par la conscience de l'action
» qu'il exerce ou de celle qu'il
» éprouve, & que l'on ne peut con-
» cevoir d'action qu'entre plusieurs
» existences distinctes & séparées...
» L'abstraction est donc évidem-
» ment du ressort des Sciences na-
» turelles, & le seul moyen par
» lequel le Physicien puisse simpli-
» fier ces phénomènes en les rédui-
» sant à un petit nombre de faits
» primitifs & fondamentaux..... Ce
» ne sont donc point les abstrac-

» tions, c'eſt l'abus des abſtractions
» qui nous égare. La clarté qu'elles
» produiſent, eſt d'autant plus vive
» & plus ſûre, qu'elle eſt moins éloi-
» gnée des objets : elle s'affoiblit,
» mais elle s'étend ſur un plus
» grand eſpace, à meſure qu'elle
» s'éloigne davantage, & qu'elle ſe
» répand de plus haut. Trop près,
» elle n'éclaire pas aſſez l'enſem-
» ble ; trop loin, elle n'éclaire pas
» aſſez chaque partie : le grand art
» eſt de tenir ce flambeau à une
» juſte diſtance... L'abſtraction ainſi
» employée eſt... la langue propre
» du génie... Si l'on a vû des Philo-
» ſophes trop hardis, qui, ayant à
» peine jetté un coup d'œil rapide
» ſur les choſes, ont pris tout-à-
» coup leur eſſor dans la région des
» idées, pour y bâtir, ſur des nuages
» légers, des hypothèſes chance-
» lantes ; il s'eſt auſſi trouvé des
» Sages, qui, plus retenus & moins
» courageux, ont commencé par

» interroger la nature, méditer ses » réponses & se pénétrer... de son » esprit ; se sont ensuite élevés par » degrés & à travers l'inconstance » perpétuelle des phénomènes ; ont » inventé de nouvelles expériences » & de nouvelles mesures pour » vérifier ces loix, & sur ces fon- » demens inébranlables ont affer- » mi des Théories qui expliquent » l'univers & qui seront aussi dura- » bles que lui, &c.

L'Auteur expose donc ici l'avantage des *abstractions* sans en dissimuler les abus : ses réflexions le conduisent à conclure que, *loin de chercher à séparer ou à opposer la méthode rationnelle & la méthode expérimentale, on ne peut apporter trop de soin à les mener de front & à les unir perpétuellement.* L'Histoire de la Philosophie, les révolutions qui fixent les époques de ses différents âges, confirment tout ce brillant étalage de précep-

tes. Mais avant que d'avancer plus loin, recueillons-nous un moment pour examiner si nous n'avons point à nous défier du charme que répand, sur sa trace, l'Orateur qui nous entraîne, & à craindre d'être plus éblouis qu'éclairés par la lumière qu'il nous présente. Ses expressions sont-elles aussi exactes que recherchées ? Ses principes sont-ils aussi solides que spécieux ?

1°. Pourquoi appeller l'homme, placé au milieu de la nature, un *instrument* plutôt qu'un être *intelligent* ? Le choix de cette expression ne pourroit-il point paroître suspect ou dangereux ?

2°. Pourquoi fonder l'édifice de la *Philosophie & la base de la Science sur l'observation des faits*, sans restreindre cette assertion à la Philosophie & à la Science purement expérimentale ? La Géométrie & la Métaphysique ne sont-elles pas des Sciences philosophi-

ques, & cependant tellement indépendantes de tous les faits, qu'elles n'en peuvent recevoir aucun appui, ni aucune atteinte ? Dans l'édifice philosophique, combien faut-il employer de matériaux que l'observation ne sçauroit saisir, ni extraire des faits & des phénomènes ? En effet nos sens sont les instrumens qui servent à nos observations, & leur rapport en est le garant : or, de l'aveu de notre Auteur, ces organes n'étendent leur activité qu'à la surface des objets & à leurs qualités sensibles, & même, dans le rapport qu'ils en font, combien d'erreurs & d'illusions inévitables ! Ils ne sont guères sûrs & fidèles que sur ce qui intéresse la machine dont ils sont les gardiens, les défenseurs & en quelque sorte les pourvoyeurs naturels. De-là vient que sur les figures des corps, leurs mouvemens & leurs distances, la vérité de leur

témoignage ne répond qu'à la proximité de l'objet. Entretenir la machine, dont ils ſont les principales pièces, s'occuper de ſes beſoins, voilà où ſe bornent leurs fonctions & leurs ſervices. Le ſpectacle de l'univers, dont nous leur devons la jouiſſance, eſt plutôt une reſſource d'agrément qu'une leçon de Phyſique. Les ſens nous découvrent moins les myſtères de la nature que les bienfaits de ſon Auteur. Pour creuſer les fondemens de la Science philoſophique, il faut pénétrer au-delà de cette écorce groſſière, il faut s'élever au-deſſus des apparences incertaines, il faut remonter juſqu'aux vérités premiéres, à ces vérités immuables, éternelles, univerſelles, qui ſeules peuvent être la baſe de toute vraie Science.

Les vérités de Science ſont d'un ordre abſolu & néceſſaire; les vérités de fait ſont d'un ordre hypothe-

tique & contingent. Pour diſtinguer entre abſolu & hypothetique, entre néceſſaire & contingent, ou même pour avoir la ſimple notion d'hypothetique & de contingent, il faut que la notion de l'abſolu & du néceſſaire ait précedé : quiconque ignore celle-ci, ne peut pas même avoir un ſoupçon de celle-là. L'exiſtence des choſes peut bien frapper nos ſens & nos organes avant que leur eſſence ſe manifeſte à notre entendement & à ſes facultés ; mais l'idée de contingence ne peut ſe graver que d'après l'idée de néceſſité : l'une ſe termine au négatif par toutes ſes extrémités ; l'autre n'a rien que de poſitif dans toutes ſes dimenſions : le poſitif peut meſurer le négatif, ſans pouvoir en être meſuré : le plus circonſcrit le moins, mais le moins ne circonſcrit pas le plus.

Appliquons ces principes *à l'art des abſtractions*, & à l'obſervation

des faits. Les abſtractions ſont aux obſervations, comme l'abſtrait au concret, ou comme les Sciences abſtraites aux Sciences expérimentales : ces termes ſont moins ici des comparaiſons que des répétitions du même rapport ; il ne faut qu'en varier l'expreſſion pour en rendre ſenſible l'évidence. Or les Sciences abſtraites étendent leur empire bien au-delà des limites où ſe bornent les Sciences expérimentales : leur regne eſt abſolu dans ſon genre, il s'étend à tous les eſpaces, il dure autant que l'éternité : il n'eſt donc point ſujet à ces troubles, à ces révolutions qui ébranlent ſi ſouvent & renverſent les Théories fondées uniquement ſur l'obſervation. Les faits obſervés ne peuvent donc être ni la ſource, ni la baſe des Sciences abſtraites : c'eſt faire injure à ces Sciences ſublimes, c'eſt dégrader leur nature ou plutôt c'eſt l'ignorer que de faire

dépendre leur vérité de nos obſervations fautives, leur clarté de nos obſcures ſenſations, leur certitude de nos fragiles organes, & leur immutabilité des variations journaliéres dont peuvent être ſuſceptibles nos facultés & nos habitudes machinales. Il eſt bon d'obſerver que nous ne comptons point au nombre des abſtractions, certaines entités, formalités, virtualités, & autres chimères de cette eſpèce : il ne s'agit point ici de ces êtres de raiſon, de ces termes ſans idées, qui ont encore plus décrié qu'exercé les Ecoles. Nous ne parlons que des abſtractions qui tranſportent l'entendement dans la région des pures idées & des eſſences intelligibles.

Dans l'uſage des obſervations, il s'eſt introduit un abus dont notre Auteur n'eſt point touché ; c'eſt qu'on étend très-ſouvent l'influence des phénomènes & des expériences

fort au-delà de ſa portée. Par cet abus le réſultat de quelques faits particuliers devient un principe général, une loi de la nature : quoiqu'on n'ait ſaiſi ce réſultat qu'avec des organes & des inſtrumens qui ne ſont rien moins qu'infaillibles, on n'en pouſſe pas moins la témérité juſqu'à établir, ſur des opérations ſi douteuſes, les proportions les plus préciſes, & les calculs les plus rigoureux, comme dans le ſyſtême de l'attraction. En vain une infinité de phénomènes démentent, par autant d'exceptions, l'univerſalité de ce grand principe : en vain les régles de la plus ſimple Logique démontrent l'inſuffiſance des titres & des preuves, dont on ſe ſert pour généraliſer l'attraction : auprès de quelques Philoſophes qui ne ſont peut-être trompés que par des principes étrangers à Newton, l'attraction n'en eſt pas moins le ſecret de la nature : Newton le lui a dérobé, &

cet heureux larcin a valu à ſon Auteur des reſpects qu'on ſeroit tenté de comparer aux honneurs de l'apothéoſe.

3°. Eſt-il bien certain que *toute lumière intellectuelle ſuppoſe néceſſairement la comparaiſon de plusieurs choſes?* Ne pourroit-on pas avoir l'idée du cercle ſans l'avoir comparé à aucune autre figure?

4°. Eſt-il vrai en général qu'un Etre unique ne peut ſe connoître lui-même; que, pour qu'il puiſſe ſe connoître, il faut ſuppoſer *des exiſtences diſtinguées & ſéparées*, & que, ſans un commerce d'action avec elles, il reſte privé de la connoiſſance de ſon propre Etre? Dieu ne ſe connoît-il donc que depuis la création? Quand il étoit l'unique Etre exiſtant, ignoroit-il ſon eſſence?

Après avoir exalté les avantages de l'obſervation, l'Auteur en recherche l'eſprit & la méthode ſur

les traces des *Obſervateurs célè-bres.* L'Obſervateur, *dit-il*, fixe d'abord ſes regards ſur ſon Etre ; le ſens intérieur eſt l'oracle qu'il conſulte. Les ſens extérieurs le répandent hors de lui-même, & le *font communiquer avec la nature :* ils ſont comme un *milieu* qu'on ordonne d'épurer de tout ce qui pourroit l'altérer ou le ſouiller, juſqu'à ce que *l'univers intelligible ſoit comme l'eſtampe exacte, quoique foible, de l'univers réel.* On enſeigne ici les moyens d'aiguiſer, de perfectionner, d'animer & de ſeconder les organes qui ſervent à l'obſervation, de les corriger les uns par les autres, & de dégager les impreſſions qu'ils portent dans l'entendement, des *ſpectres intérieurs du préjugé, mille fois plus à craindre que toutes les illuſions des ſens.* L'Orateur en décrit la naiſſance & le progrès, en développe le poiſon & tous ſes effets. Afin

d'en prévenir le ravage, il propoſe pour remède *le doute* méthodique & philoſophique, comme *un examen après coup par lequel la raiſon rentre dans ſes droits, & ſe prépare à la vérité en ſe dégageant des entraves de l'opinion.*

On reproche ici aux inventeurs de ce *doute*, Ariſtote & Deſcartes, de n'en avoir pas fait l'eſſai ſur leurs propres ſyſtêmes : on le préſente comme le flambeau qui doit éclairer l'homme dans le monde moral & dans l'univers phyſique. Les Auteurs de cette collection n'en font uſage que *dans le ſeul objet phyſique*, où ils veulent ſe renfermer : leur deſſein eſt de s'attacher ſpécialement à tout ce qui tient de plus près à *l'utilité du genre humain*, ſans cependant *négliger entièrement* les recherches qui ſemblent n'être que de pure curioſité ; attendu que ce qui paroît être d'une inutilité ſtérile, devient ſouvent

fécond en précieux avantages. Ce n'eſt point la ſingularité des phénomènes qui les fixe uniquement : ils s'arrêtent encore plus volontiers ſur les phénomènes *fréquents* & *communs* qui ſe prêtent mieux au but que ſe propoſent nos Collecteurs, de *parvenir aux cauſes générales*, & d'en *découvrir l'empreinte* même dans les monſtres & les prodiges les plus inexplicables ; ces monſtres & ces prodiges étant moins contraires que conformes au vœu & aux loix de la nature, en étant même des parties intégrantes, puiſque la *nature n'eſt que l'enſemble de tous les Etres*, *& le réſultat de toutes les forces*. Nous ſuppoſons qu'on ne définit ainſi que la nature créée. Par ces moyens nos Lecteurs aſpirent à ſaiſir les *liens ſecrets*, *par leſquels le phénomène extraordinaire tient au ſyſtême total. Les effets généraux* ſont pour eux *des centres divers où ſe*

réunissent toutes ces chaînes invisibles : en les généralisant, *on espère réduire à l'unité, l'infinie diversité des apparences, & s'approcher par degrés de ce phénomène central qui renferme toutes les puissances de la nature & des arts.*

Nous sommes étonnés que ce *phénomène central* soit comme le grand œuvre où tend cette collection : ce phénomène n'est bon qu'à figurer avec l'Etre, ou bien avec *l'animal unique & prototype*, auquel l'inquisiteur de ce *phénomène central* voudroit aussi réduire la nature. Dieu a créé la matière, il en a arrangé les élémens, il y a répandu le mouvement, il a séparé les grandes masses, il a enrichi la terre de mineraux, il l'a ornée de végétaux, il l'a peuplée de différents animaux &c. Ainsi la toute-puissance du Créateur, son action libre, voilà non pas *le phé-*

nomène central, mais le centre d'où partent tous les phénomènes, & le terme où ils reviennent & se rapportent. Tout est uni à ce centre, le principe & la fin de toute la création ; de lui seul dépendent ces chaînes invisibles, qui *lient tous les phénomènes à l'œconomie générale de l'univers*. La plûpart des autres *fins que se propose la nature*, ne deviennent des *questions insolubles* que pour ceux qui s'aveuglant sur la premiére cause, découvrent, dans la nature, des forces, sans une puissance supérieure d'où elles émanent ; des combinaisons, sans une intelligence souveraine qui les arrange ; des loix, sans une autorité suprême qui les pose & les rende aussi stables qu'efficaces ; un ordre parfait, une harmonie merveilleuse, sans une Providence universelle qui y préside. Un premier Etre, un premier Moteur infini en puissance & en

sagesse,

ſageſſe, c'eſt de-là qu'il faut partir pour *approcher du ſanctuaire où la nature forme en ſecret la trame* plutôt durable qu'*inaltérable des cauſes & des effets.*

Tout autre *point de vuë*, où l'on place ici l'Obſervateur, n'offre à ſes regards qu'un labyrinthe ſans iſſuë : on y ſemera des fleurs tant qu'on voudra ; mais on n'y cueillera aucun fruit : heureux ſi l'on ne s'empoiſonne pas en reſpirant l'odeur que ces fleurs pourroient quelquefois exhaler. Le fil qu'on donne pour ſe diriger dans ce dédale, a beau paroître ſûr & ſolide ; il ne s'en rompt pas moins entre les mains qui s'y attachent, on s'égare ſans retour. Ces éclairs brillants qu'on fait luire de toutes parts, s'éteignent comme des étincelles, & laiſſent l'Obſervateur inveſti de ténèbres épaiſſes & funeſtes, ou éclairé d'un faux jour pire que la nuit la plus ſombre.

Pour *bien conduire* l'obſervation, & pour en recueillir les *avantages inépuiſables* qu'on lui promet, il ne faut jamais oublier la cauſe premiére dans la recherche des cauſes ſecondes : il faut ſans ceſſe remonter des effets à cetre cauſe, & deſcendre d'elle aux effets. Les deux Bacon, Galilée, Newton, Deſcartes, Leibnitz & Mallebranche, dont on fait ici les plus pompeux éloges mêlés de quelques critiques, ne ſe fuſſent jamais flattés de fournir avec ſuccès la carrière philoſophique, en ſe fermant l'entrée que nous ouvrons pour y courir. Avancer, avec notre Auteur, que *le grand point, en Philoſophie, c'eſt que les hommes penſent d'après eux-mêmes*, n'eſt-ce point encourager autant la ſingularité que la liberté des opinions ? Ils *pourront*, ajoûte-t-il, *ſortir quelquefois de la bonne route ; mais leurs erreurs corrigeront les erreurs, &*

lorsqu'aucune gêne ne captivera leurs opinions ; ils ne pourront se réunir que dans la vérité. Ne pourront-ils point encore plutôt se diviser dans un partage d'erreurs ?

Tout le reste de ce discours préliminaire roule sur le plan de cette collection, & sur le mérite distingué des Auteurs * qui se sont unis pour en remplir la tâche en quarante Volumes. Outre l'Extrait du Journal des Sçavans depuis l'année 1665 jusqu'en 1686, on n'a guères, dans ce premier Tome, que les expériences publiées en 1667 par l'Académie *del Cimento.* Ces expériences roulent sur la pression de l'air, sur le vuide, sur les congélations artificielles, sur la glace na-

* Ces Traducteurs sont MM. Larcher, Roux, le Chevalier de Buffon, & Daubenton l'aîné pour les Transactions philosophiques ; M. Nádault pour les Ephémérides d'Allemagne.

turelle, ſur les effets de la chaleur & du froid, ſur la dilatation des corps par le feu, la gelée, l'humidité &c. ſur la compreſſion de l'eau, ſur les faits oppoſés à la *légereté poſitive*, ſur l'aimant, ſur l'ambre & les autres corps électriques, ſur le ſon, la lumière, les odeurs, & ſur la digeſtion de quelques animaux.

Les Additions qu'on joint à tous ces articles, ne ſont pas la moindre partie de l'Ouvrage : avec le texte de la Collection, elles forment un corps hiſtorique & raiſonné de tout ce que nous avons, juſqu'à préſent, de doctrine expérimentale ſur tous ces objets curieux & importants. Les inſtrumens ſont exactement décrits, les opérations clairement expoſées, & les réſultats ſincèrement évalués.

Le ton qui règne, dans toute cette Collection, n'eſt pas tout-à-fait le ton qui domine dans le diſcours préliminaire. Le ton des Collec-

teurs, comme celui des ſources où ils puiſent, eſt ſimple, modeſte, réſervé, judicieux. Ce ſont des Phyſiciens qui, en ſuivant de près la nature, attendent ſes réponſes ſans les prévenir, & qui, ſçachant retenir & ſuſpendre leur jugement, ne hazardent point avec emphaſe leurs opinions comme autant de principes indubitables. Il y a bien de la différence entre un Phyſicien habile qui commerce ſimplement avec la nature pour s'inſtruire de ſes voies, & un Diſſertateur élégant qui ne la contemple que pour les imaginer. L'un eſt timide & circonſpect dans ſes aſſertions; l'autre eſt fier & abſolu dans ſes déciſions. Celui-là eſt un Obſervateur exact qui approfondit le phénomène, & en conſidère à loiſir toutes les faces avant que de prononcer; celui-ci eſt un Spectateur plein de confiance qui ayant à peine effleuré les effets, en devine les cauſes ſans héſiter.

Le premier perce au-delà des surfaces, & s'enfonce dans la profondeur des solides ; le second voltige sur la superficie des objets, & s'éleve légèrement aux théories arbitraires où son génie libre se complaît. Disciple de la nature, en l'étudiant, l'un apprend trop à la respecter pour vouloir la soumettre à des systêmes imaginaires. Adorateur de ses spéculations, en réfléchissant sur la structure & les phénomènes de cet univers ; l'autre ne songe qu'à en forger les ressorts au gré de ses vagues conjectures. Le véritable Observateur est donc toujours en garde contre ses pensées, qu'il craint de substituer aux principes de la Physique ; & le vain Spéculateur est toujours trop idolâtre de ses visions, pour les éprouver vis-à-vis des faits & des expériences. Ainsi, autant qu'il le peut, l'un est un fidèle écho, dont l'organe ne répète que les leçons qu'il

reçoit de la nature ; & l'autre eſt un faux interprète, dont le commentaire dépravé préſente la plus inſigne altération du texte qu'il prétend expliquer.

Les trois Volumes de cette Collection Académique ſe trouvent & ſe vendent à Paris chez Jean Villette, rue du Plâtre ; chez Etienne Ganeau, rue S. Severin, & chez Pierre Guylin, Quai des Auguſtins. Ces Libraires nous prient d'avertir, le Public que » voilà trois Volumes » *in*-4°, de très-excellentes choſes » qui en annoncent bien de meilleures, donnés à un prix médio» cre & ſans ſouſcriptions, choſe » ſans exemple juſqu'à ce jour » dans la Librairie.« Nous pouvons ajoûter que cette Edition eſt très-correcte, qu'il ne manque rien à la beauté du caractère & à la bonté du papier, & que ce premier Volume eſt enrichi de cinquante & une Planches dont la gravure eſt bonne,

Nous espérons que le second & le troisième nous fourniront au moins la matière d'un nouvel Extrait. Les quarante Volumes de la Collection se réduiront à douze pour ceux qui n'en voudront prendre qu'une des trois Parties.

ARTICLE II.

PHYSIQUE DES CORPS animés. Par le P. B*** Correspondant de l'Académie Royale des Sciences. Volume *in*-12. pag. 414 sans la Préface. *A Paris, rue S. Jacques, chez Guerin, Delatour & Lottin, &c. M. DCC. LV.*

LE titre de ce Livre n'en explique peut-être pas assez l'objet, les rapports & l'importance : nous y suppléons par cette courte inter-

prétation qui n'eſt que le ſommaire de la Préface.

Dans tous les corps animés, il y a deux choſes très-diſtinguées & très-néceſſaires à leur exiſtence : la premiére eſt la ſtructure de ces corps : ce qui comprend le nombre, la figure & la ſituation de leurs parties. On conçoit que la Science particulière, qui s'en occupe, eſt l'Anatomie. L'Auteur de ce Livre n'embraſſe point cet objet. La ſeconde choſe très-inhérente aux corps animés, eſt le mouvement qui les pénètre & qui leur conſerve la vie : mouvement ordonné, ſans doute, & réglé par le Créateur ; mais analogue néanmoins à des cauſes immédiates, & ſuivi d'effets qui lui ſont propres. C'eſt la recherche de ces cauſes & de ces ſuites, que ſe propoſe notre Auteur, & voilà ce qu'il appelle *Phyſique des corps animés.*

Concevons préſentement ce qui

diſtingue ſon Ouvrage d'une infinité d'autres Livres où l'on a prétendu rendre auſſi raiſon des opérations animales. Les Phyſiciens modernes, grands ennemis en apparence des qualités occultes, des exigences, des affections & de toutes les autres entités idéales de la Philoſophie barbare, ſe ſont jettés dans la doctrine des *Eſprits animaux* : termes ſpécieux qui paroiſſent relatifs à des notions réelles; tandis qu'au fond ils n'énoncent que des hypothèſes imaginaires. Les partiſans de ces machines n'ont pas laiſſé d'en multiplier le ſervice, & d'en exalter la découverte. Ils ont dit que les Eſprits animaux mettoient en jeu les nerfs, les muſcles, l'eſtomac &c. Eſprits toutefois *inviſibles, impalpables, qui ſe dérobent non-ſeulement à tous les ſens & à l'expérience, mais encore à l'eſprit & à la raiſon.*

Notre Auteur va détruire ces

chimères, en établissant les vraies causes des mouvemens qui opèrent dans les corps animés. Sa tâche est comprise en dix livres, qui sont comme dix degrés d'instruction sur l'objet présent ; nous voulons dire que la méthode de ce Traité est appropriée à ce qu'on doit apprendre successivement dans la *Physique des Corps animés* : & voici comme on entre en matière.

Le principe du mouvement, dans l'œconomie animale, est la chaleur intime qui pénètre les corps : chaleur dont l'effet capital est de mettre en œuvre l'air de la respiration & le sang. Ce sont-là les deux grands mobiles qui animent & conservent la machine. On ne doute guères que l'air de la respiration ne soit mêlé avec le sang ; qu'il ne passe même dans les poûmons : tant d'expériences prouvent ce fait, qu'il peut être regardé comme incontestable. S'il restoit

quelque ſcrupule à cet égard, notre Auteur le diſſiperoit par la multitude, la clarté & la variété de ſes obſervations. Non content de recueillir celles des Phyſiciens qui l'ont précédé, il y ajoûte les ſiennes qu'on voit expoſées & même rangées par claſſes dans ſon premier Livre.

Mais Boerhaave, dont l'autorité eſt ſi grande en cette matière, nie que les parties d'air qui ſe mêlent dans le ſang, y conſervent leur reſſort, & qu'elles y cauſent une oſcillation vitale, comme l'a cru Borelli : il prétend que ces parties d'air ne ſont qu'une humeur fine & tenue comme l'haleine ; que ſi l'air élaſtique de la reſpiration paſſoit dans le ſang, il y cauſeroit des altérations ; que la membrane, qui tapiſſe les parois internes de la trachée artère, étant enduite d'une humeur onctueuſe, on ne peut ſuppoſer que l'air de la reſpiration

prenne ſa route par-là pour aller ſe rendre dans les pores des veſicules bronchiques, puiſque cette *humeur onctueuſe* nuiroit à ſon paſſage, &c. Voilà quelques-unes des difficultés que propoſe Boerhaave dans ſes Inſtitutions de Médecine, (Paragr. CCI.) On conçoit qu'un Auteur attentif, comme celui dont nous analyſons l'Ouvrage, a dû ſe donner des ſoins pour réſoudre ces objections.

D'abord il démontre, par pluſieurs expériences, que l'air qui entre dans le ſang eſt élaſtique; ſouvent il l'a vû ſe dilater, ſe comprimer, faire deſcendre ou monter l'eau ſelon qu'il s'échauffoit ou ſe refroidiſſoit : on trouve ici ces détails très-circonſtanciés & très-curieux. Enſuite il obſerve que, » quand même cet air ne ſeroit que » comme celui de l'haleine, il ne » s'enſuivroit pas de-là qu'il ne fût » pas élaſtique, puiſque l'haleine

» que nous expirons dans une
» veſſie, ſe raréfie par le chaud &
» ſe condenſe par le froid. J'ai fait,
» *ajoûte-t-il*, un Thermomètre qui
» n'eſt autre choſe qu'une veſſie
» remplie de mon haleine & enfer-
» mée dans une boëte, dont le cou-
» vercle a une longue queuë ou
» levier qui s'éleve dans la chaleur,
» parce que la veſſie ſe dilate ; &
» qui s'abaiſſe dans le froid, parce
» que la veſſie ſe déſenfle &c.

Quant aux *altérations* qui, ſelon Boerhaave, ſeroient cauſées par l'air élaſtique, on avoit déja obſervé, dans le Commentaire ſur les Inſtitutions de ce ſçavant Médecin, que, ſi l'air entroit précipitamment & en grand volume dans les poûmons, ſans doute il cauſeroit de grands déſordres dans l'œconomie animale ; mais qu'il ne doit pas en être de même ſi de petites particules d'air occupent peu-à-peu les véſicules bronchiques de la tra-

chée artère, & de-là les vaisseaux sanguins : ce qui est le cas de la respiration ordinaire. Notre Auteur adopte & embellit cette bonne réponse : » Dans la respiration, » *dit-il*, l'air entre en petits filets » imperceptibles qui se changent » en une infinité de petites bulles » insensibles ; il y est poussé par » une force naturelle & mesurée, » sçavoir, les dilatations du cœur ; » & il en sort par un bout à mesure » qu'il entre par l'autre, &c.

Enfin la membrane onctueuse, qui tapisse les parois de la trachée artère, ne peut s'opposer au passage de l'air, puisqu'elle laisse bien passer l'eau, comme il est prouvé par les expériences de Ruysch & d'une infinité d'autres Physiciens. Ne sçait-on pas en effet que l'eau contient toujours de l'air dans ses pores ; & ne voit-on pas d'ailleurs que l'eau ne passe point par les fentes d'un tonneau enduites d'une

matière onctueuſe, tandis que l'air s'échappe fort bien par ces fentes, comme on l'éprouve en bouchant avec du ſuif les fêlures d'un récipient de machine pneumatique ? L'Auteur ajoûte que cette matière onctueuſe de la trachée & des membranes pulmonaires, eſt même très-favorable pour ſéparer l'air du ſang, c'eſt-à-dire pour laiſſer paſſer l'air hors des vaiſſeaux ſanguins, & y contenir le ſang dans l'expiration. Auſſi remarque-t-on que, dans les perſonnes graſſes, la ſecrétion ſe fait plus ſûrement que dans les perſonnes maigres ; celles-ci étant expoſées à laiſſer échapper le ſang avec l'air : ce qui oblige de leur faire prendre du lait, du beurre & d'autres matières graſſes & onctueuſes, qui s'inſinuent dans les pores pulmonaires & contribuent à y retenir le ſang.

L'air entre dans les corps animés pour en ſortir ; mais par où, com-

ment, & en vertu de quelle cauſe ſe fait cette ſortie ? C'eſt ce que l'Auteur explique dans ſon ſecond & ſon troiſième Livre. D'abord on ſeroit tenté de croire que l'air admis par l'inſpiration du corps animé, s'exhaleroit totalement par la voie de l'expiration; mais quantité d'expériences vérifient le contraire: elles nous apprennent qu'une partie de cet air s'en retourne par l'expiration, & une autre par les pores de la tranſpiration, après avoir fait le tour des vaiſſeaux ſanguins. Par exemple, d'après l'inſtruction qu'en a donné M. Hales, on adapte une veſſie à la trachée artère d'un chien, de manière qu'elle ne communique qu'avec les poûmons: on la remplit d'air, que l'animal inſpire & expire dans le même vaiſſeau: or c'eſt un fait ſenſible & palpable que cet air diminue peu-à-peu: preuve manifeſte que tout l'air qui s'inſinue dans le ſang, ne s'en retourne

pas par la voie de l'expiration. On a d'autres faits qui montrent qu'une partie de cet air séjourne quelque temps dans les vaisseaux sanguins, qu'il s'y échauffe, qu'il s'y dilate, & qu'il se dissipe enfin par la transpiration ordinaire.

Pour ce qui regarde la cause de l'entrée & de la sortie de l'air dans les vaisseaux sanguins, elle s'explique par la dilatation & la contraction du Thorax, quand la respiration est volontaire ; c'est-à-dire quand nous voulons prolonger, abréger, précipiter, suspendre, durant quelques secondes, nos inspirations & expirations : tout le monde peut être juge en cette matière, il n'y a pas même de question sur ce point. Mais la respiration involontaire, qui est la plus commune, la plus naturelle, la seule même qu'on puisse regarder comme une vraie respiration, fait naître ici une sorte de controverse.

Il y a des Phyſiciens qui croient que les dilatations & les contractions du Thorax font pour l'entrée & la ſortie de l'air des poûmons, ce qu'un ſouflet opéreroit pour introduire & chaſſer l'air d'une veſſie qu'on ſuppoſeroit renfermée dans ce ſouflet ; mais notre Auteur détruit cette idée par les réſultats de beaucoup d'expériences. Par exemple, il a obſervé que le mouvement de l'air, ſoit pour entrer, ſoit pour ſortir, ſubſiſte encore longtemps dans une poitrine où l'on a fait une large ouverture, où l'on a même coupé une côte ou le diaphragme entier : or il eſt certain que l'entrée & la ſortie de l'air dans la veſſie placée, comme on a dit, au-dedans du ſouflet, ceſſent abſolument dès qu'on a fait au ſouflet une ouverture pareille à celle dont on nous parle dans la précédente expérience : il faut donc que le mouvement qui reſte dans la

poitrine, après l'ouverture, vienne d'une autre cauſe que de la dilatation & de la contraction du Thorax. Suppoſez en effet que, dans le ſouflet, après l'ouverture, l'air de la veſſie entrât & ſortît à l'ordinaire; n'en concluëroit-on pas que l'entrée & la ſortie de cet air dépendent d'une autre cauſe que de la dilatation & de la contraction du ſouflet? Appliquez cette parité & ce raiſonnement à la poitrine, miſe en expérience comme ci-deſſus.

Mais enfin, quelle eſt donc la cauſe de l'entrée & de la ſortie de l'air dans la reſpiration involontaire? L'Auteur explique cela en deux propoſitions. Selon lui, les contractions du ventricule droit du cœur, pendant l'expiration, ſont la cauſe de la ſortie de l'air des vaiſſeaux ſanguins; & les dilatations du ventricule gauche, pendant l'inſpiration, ſont la cauſe de l'entrée de l'air dans les mêmes

vaiſſeaux. Les preuves de ces deux propoſitions rempliſſent tout le reſte du troiſième Livre ; & dans le quatrième on établit la vraie cauſe des mouvemens involontaires, c'eſt-à-dire, de la dilatation & de la contraction naturelle des poûmons & du thorax. L'Auteur attribue la dilatation de ces parties non aux muſcles des côtes & du diaphragme, mais à l'action du cœur ; & il croit que leur contraction vient du ſeul reſſort inanimé de ces parties : reſſort pareil à celui qui exiſte dans le parchemin, le bois & les autres corps inanimés : on conçoit que le poids de ces parties (des poûmons & du thorax) aide auſſi à les contracter dans certaines ſituations : par exemple, » dans un hom- » me qui eſt couché ſur le dos, le » poids de ces deux parties portant » ſur l'échine, eſt cauſe qu'elles ſe » contractent plus facilement & ſe » dilatent plus difficilement que

» dans un homme qui est debout.
» De-là vient que ceux qui dor-
» ment dans cette situation, ont la
» respiration moins libre & plus
» embarrassée, que ceux qui dor-
» ment dans une autre situation.

Puisque l'air de la respiration s'échauffe & se dilate dans les vaisseaux sanguins, il est naturel de penser qu'il s'étend dans la cavité de ces vaisseaux, comme fait, dans son tube, l'air d'un Thermomètre quand il est échauffé; mais en s'étendant ainsi, l'air de la respiration doit entraîner le sang avec lequel il est mêlé, de même que l'air du Thermomètre emporte, à mesure qu'il s'éleve, la liqueur qui est sur son chemin: & cette dilatation, cet avancement de l'air est le premier mobile & la cause première de la circulation du sang & de la vie de l'animal. On dit ici *premier mobile, cause premiére*, parce que le mouvement du cœur est aussi une

cauſe de la circulation du ſang ; mais ſimplement *cauſe ſeconde*, cauſe ſans laquelle la circulation du ſang ſe fait quelquefois : on lit, par exemple, dans Skenkius & dans Gelſius, qu'un ſujet a vécu, & qu'on ne lui a point trouvé de cœur : on éprouve tous les jours que les grenouilles & les vipères vivent & courent encore un temps conſidérable, après qu'on leur a arraché le cœur : on trouve une infinité d'inſectes qui ont vie & dont le ſang circule, quoiqu'ils n'aient point reçu de cœur de l'Auteur de leur machine, &c. Tous ces exemples prouvent donc qu'il faut remonter à une cauſe premiére de la vie, & ce ne peut être que la dilatation de l'air mêlé avec le ſang. On a bien des détails intéreſſants ſur cette matière dans le cinquième Livre de notre Auteur.

Son ſixième Livre eſt fort étendu : auſſi embraſſe-t-il une matière

très-importante : il s'agit d'expliquer ce qui produit les mouvemens muſculaires. Si l'on conſulte la plûpart des Phyſiciens modernes, ils ne balanceront pas à dire que la cauſe de ces mouvemens réſide dans les eſprits animaux : eſpèce de fluide ſecret & intime dont on fait à-peu-près le même uſage, dans l'œconomie animale, que de la matière ſubtile dans le ſyſtême du monde. Notre Auteur rejette bien loin cette hypothèſe, & la réfute par des expériences : ce qui eſt conſtamment ſa méthode : au lieu de preuve raiſonnée ſur chacune de ſes propoſitions, il place toujours des faits, & il en tire des conſéquences. Selon lui, le mouvemens des muſcles, ou ce qui eſt la même choſe, leur accourciſſement & leur allongement viennent de deux cauſes ; 1° du ſang même de l'artère muſculaire, lequel agit immédiatement ſur les muſcles ; 2° du ſang

ſang compris dans le cerveau, lequel agit ſur le ſuc nerveux, c'eſt-à-dire ſur ce ſuc blanc & huileux qu'on voit ſortir d'un nerf coupé ou preſſé. Quant à la manière dont le ſang opère ſuivant ces deux rapports; c'eſt bien ce qu'il faudroit expoſer d'après l'Auteur. Imaginez en général que le ſang gonfle & raccourcit le muſcle en l'imbibant & le mouillant, comme l'eau gonfle & accourcit une corde torſe; que le nerf de ſon côté fait la même choſe par le ſuc qu'il contient, & ſur lequel le ſang du cerveau agit; que de plus ce nerf tire les fibres en travers, ou les pliſſe en zigzag: voilà pour le raccourciſſement du muſcle. Concevez que, pour ſon allongement, le ſang & le ſuc nerveux ceſſent le jeu qu'on vient d'indiquer; & qu'ainſi les fibres reprennent d'elles-mêmes leur étenduë naturelle, comme feroit tout corps élaſtique en pareil cas. On ſe paſſe

donc ainſi très-aiſément du ſervice des eſprits animaux ; ſervice d'ailleurs qu'on démontre être totalement contraire aux loix de la Phyſique : c'eſt ce qu'il faut voir dans ce ſixième Livre.

Le ſang & le ſuc nerveux devroient contracter continuellement le muſcle, ſi quelque cauſe externe ne les en détournoit : ils ne devroient jamais contracter le muſcle, ſi quelque cauſe externe ne les dirigeoit vers lui. Il faut donc trouver cette cauſe extérieure qui dirige le ſang & le ſuc nerveux vers le muſcle, ou qui les en détourne. C'eſt la recherche de cette cauſe qui occupe l'Auteur dans ſon ſeptième Livre, où il ſe trouve des choſes fort approfondies ſur la méchanique des mouvemens préliminaires à nos ſenſations. On y remarque en particulier que l'Auteur reconnoît une tenſion véritable dans les nerfs, quoique Boer-

haave se soit déclaré contre cette doctrine, apparemment faute d'avoir connu les expériences qui la confirment.

Le cœur est de tous les muscles celui qui reçoit avec le plus d'efficacité l'action du sang & du suc nerveux : c'est, par cette raison, celui qui conserve le plus constamment une alternative palpable & puissante de dilatation & de contraction : enfin nul autre muscle ne contribue, autant que le cœur, à conserver sa chaleur animale, & *plusieurs autres grands avantages* qui sont expliqués dans le huitième Livre de notre Auteur. On y voit, à l'occasion de cette chaleur animale, principe de la vie, un essai d'instruction ou de controverse, pour établir que le feu n'est pas une substance particuliére comme sont l'eau, la terre & l'air ; mais qu'il n'est qu'un mouvement & une modification de toute matière com-

buſtible. Ce dernier ſentiment étoit celui de Deſcartes & de tous les bons Phyſiciens qui l'ont ſuivi. Mais, depuis un temps, la mode a rétabli l'opinion qui met le feu au nombre des ſubſtances, & c'eſt ce que notre Auteur combat en peu de mots.

Il donne un neuvième Livre fort curieux ſur *la méchanique des ſecrétions, de la digeſtion & de la nutrition*. Tout y eſt expliqué dès les élémens : nous voulons dire qu'on commence par les premiéres notions de ce qui s'appelle *ſecrétion & digeſtion*, & qu'enſuite on développe toute la méchanique de ces opérations admirables. Les découvertes de M. de Réaumur n'y ſont pas oubliées. Il a trouvé que la digeſtion des alimens eſt un effet de leur trituration ou broyement, par la preſſion qu'ils éprouvent dans les eſtomacs muſculeux, & de leur diſſolution par des ſucs diſ-

ſolvans, dans les eſtomacs membraneux. Voici deux expériences, dont l'une eſt pour le premier cas, & l'autre pour le ſecond.

1°. M. de Réaumur ayant fait avaler à un Dindon un tuyau de fer, qui ne pouvoit être applati que par une force de 437 livres & demie, il le trouva applati, après le temps ordinaire de la digeſtion, dans le goſier ou eſtomac muſculeux de cet animal : ce qui prouve bien que les parois de cet eſtomac avoient agi contre le tuyau, & qu'il devoit en être de même à l'égard de tous les alimens que prenoit le Dindon. Le même Académicien confirma ſon expérience par un autre fait également ſenſible ; il prit un autre tuyau plus fort, y inſéra des grains de bled, & ferma les deux orifices du tuyau par un petit grillage de fil. Le Dindon ayant été forcé d'avaler ce tuyau ; après le temps de la digeſtion, on trouva que les parois

n'avoient point été applaties, sans doute, parce qu'elles opposoient trop de résistance à l'action des muscles du gosier ; & l'on vit aussi que les grains de bled étoient restés sains & entiers, qu'ils n'avoient été ni changés en chyle, ni digérés : ce qui n'arrivoit que parce qu'ils avoient été défendus contre la pression du gosier, par la résistance du tuyau : preuve manifeste que la digestion, dans cet animal, ne se faisoit point par les sucs dissolvants, puisque ces sucs auroient eu toute liberté d'entrer dans le tuyau, & d'y exercer leur action sur la matière qui y étoit contenue.

2°. Pour s'assurer si les estomacs membraneux digèrent par des sucs dissolvants ; M. de Réaumur choisit une Buse, animal carnacier, & dont, par cette raison, l'estomach est membraneux. Il lui fit avaler un de ces tuyaux de fer, dans lequel il avoit mis de la viande, &

au bout du temps ordinaire de la digeſtion, l'animal ayant rejetté le tuyau, on trouva la viande à moitié digérée : elle le fut tout-à-fait dans une ſeconde expérience ; & le célèbre Académicien en conclut que la digeſtion dans cet eſtomac, & ſans doute dans tous les autres de même eſpèce, étoit l'ouvrage des ſucs diſſolvants, non de la trituration.

Toute la ſuite de ce Livre nous occuperoit agréablement ; mais nous ſommes preſſés de finir. Le dixième & dernier Livre roule ſur le *mouvement du chyle*, c'eſt-à-dire ſur le mouvement par lequel les alimens, devenus liquides au moyen de la digeſtion, paſſent de l'eſtomac dans les inteſtins, & avancent juſqu'à leur orifice inférieur. Il y a, dans la diſcuſſion de cet Article, un objet de conſéquence, & qui n'aura peut-être pas le ſuffrage de tous les Maîtres de l'Art.

On a cru long-temps que les inteſtins poſſédoient un mouvement périſtaltique ou vermiculaire, & qu'il étoit la cauſe du paſſage des alimens dans les inteſtins. Ce mouvement étoit appellé *vermiculaire*, parce qu'on croyoit y voir quelque analogie avec la manière dont les vers ſe traînent ſur la terre. Avant notre Auteur quelques ſçavans Obſervateurs, entr'autres M. Senac, avoient nié, d'après leurs propres expériences, ce prétendu mouvement périſtaltique des inteſtins; ils avoient aſſuré que jamais il ne s'étoit fait voir dans les divers animaux qu'on avoit diſſequés en leur préſence: or voici la même choſe bien formellement atteſtée dans ce dixième Livre. L'Auteur ne ſe donne pas ſeul pour témoin; il cite M. de Réaumur comme entièrement perſuadé, auſſi-bien que lui, qu'il n'y avoit point de mouvement périſtaltique dans les inteſtins d'un

chien mis en expérience. On doit lire tout cela dans l'Ouvrage que nous achevons d'analyser ; & les conséquences qu'on en tire pour le mouvement du chyle dans les intestins, ne doivent point être oubliées.

Telle est donc l'Analyse de cette *Physique des corps animés :* Ouvrage qui intéressera tous les vrais Physiciens, & sur lequel il auroit fallu insister davantage pour en faire connoître tout le mérite. Le sujet en est important ; le plan bien pris ; l'ordre instructif ; le style net ; le détail plein de choses ; & par-tout on reconnoît les attentions religieuses de l'Auteur, pour l'Etre souverain qui a opéré tant de merveilles dans les *corps animés.*

ARTICLE III.

HISTOIRE DE L'ACADÉMIE Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, avec les Mémoires de Littérature, tirés des Registres de cette Académie depuis l'année M. DCC. XLVII. jusques & compris l'année M. DCC. XLVIII. Tome XXI. *in*-4°. pag. 255 pour l'Histoire, & 573 pour les Mémoires. A Paris, de l'Imprimerie Royale &c.

LA partie historique de ce Volume comprend beaucoup d'Analyses de pièces lues dans l'Académie : nous allons choisir ce qu'il y a de plus intéressant, & nous dirons ensuite quelque chose des Eloges qui terminent cette Histoire.

Nous nous arrêtons d'abord aux

Recherches qu'a faites M. l'Abbé Barthelemy *ſur le Pactole*. Les Poëtes font des deſcriptions admirables de ce fleuve : dès qu'ils veulent peindre une région fortunée, ils la comparent aux pays qu'arroſe le Pactole. Midas, ſelon eux, dépoſa dans les eaux du Pactole, le don funeſte qui lui avoit été communiqué de convertir tout en or. Créſus n'eût été, ſans le Pactole, qu'un Monarque borné dans ſa puiſſance, & incapable de picquer la jalouſie de Cyrus, &c. Cependant voici ce que M. l'Abbé Barthelemy nous apprend : le Pactole n'a jamais été qu'une rivière très-médiocre, ſortie du mont Tmolus, dirigée dans ſon cours, au travers de la plaine & même de la Ville de Sardes, terminée enfin par le fleuve Hémus où elle ſe jette, après avoir arroſé un très-petit pays. Homère, voiſin de ces contrées, ne parle jamais du Pactole : Héſiode ne lui

fait pas plus d'honneur, quoiqu'il soit si attentif à nommer les rivières de l'Asie mineure. Long-temps avant Strabon, qui vivoit sous Tibère, le Pactole ne rouloit plus d'or; & tous les siècles postérieurs n'ont point reconnu de richesses dans ce ruisseau si fortuné sous la plume des Poëtes.

Cependant on ne peut nier qu'en certains temps le Pactole n'ait charié quelques paillettes d'or : trop d'Historiens graves & véridiques lui font un mérite de cette propriété, pour croire que ce soit une pure fiction. M. l'Abbé Barthelemy fixe l'époque de la fécondité du Pactole au huitième siècle avant l'Ere Chrétienne sous les ancêtres de Crésus, qui perdit son Royaume en 545 avant Jesus-Christ.

La conquête de la Lydie par Cyrus mit les Rois de Perse en possession du Pactole; & ces Princes en tirerent d'assez grands trésors : ce qui

persuade qu'en effet ce petit fleuve détachoit alors beaucoup d'or du mont Tmolus d'où il sort, & qu'on exploitoit ces matières avec assez peu de dépenses. Le contraire arrive aujourd'hui dans nos Pactoles modernes : bien des rivières, parmi nous, roulent de l'or avec leurs eaux ; mais la peine de le tirer & de le mettre en œuvre, n'est pas payée par le bénéfice qu'il procure. Le mont Tmolus, comme tant d'autres, a cessé de produire des matières d'or, ou bien elles se sont dissipées par d'autres routes ; & l'ancien Pactole ne roule plus, depuis long-temps, que ses eaux, sans enrichir les campagnes qu'il arrose : c'est son état aujourd'hui.

Il y a beaucoup d'agrément dans ces *Recherches* de M. l'Abbé Barthelemy. Un Chymiste a écrit, quelque part, qu'au seul nom de l'or, il a vû, dans son laboratoire, tous les assistans prendre un air de

belle humeur. Ce doit être encore toute autre chose à la lecture d'un Mémoire bien écrit, & plein d'idées Poëtiques sur le Pactole : mettons ce fleuve dans les campagnes de l'âge d'or, & jouissons de ces peintures antiques qui n'ont peut-être été ménagées que pour dissiper la tristesse des derniers âges.

Nous ne voulons pas finir cet Article du Pactole, sans assurer que nous en avons vérifié les citations, & qu'elles nous ont paru d'une exactitude digne de servir d'exemple aux Sçavans. En rapportant les divers noms du Pactole, M. l'Abbé Barthelemy nie que ce fleuve ait jamais été nommé *Ladon*, comme l'a cru Bochard ; sur quoi l'Académicien cite très-à-propos la première Edition de Nonius Marcellus, où l'on lit *Ludon* : ce qui est la même chose que *Lydon*, expression très-propre à caractériser un fleuve dont le cours est en Lydie ;

(Lydon flumen.) Or nous ajoûtons comme une chose très-certaine que d'autres Editions de Nonius Marcellus portent également *Ludon*, & réfutent ainsi par surabondance de preuves le docte Bochard.

On a beaucoup écrit sur l'origine de l'Idolatrie. Quelques Anciens, & la plûpart des modernes ont cru la découvrir dans le culte des hommes morts, c'est-à-dire dans l'apothéose des Héros. D'habiles gens, entr'autres M. Frèret, ont réfuté cette opinion : on nous donne ici l'Extrait d'un Mémoire où cet Académicien achève de la détruire.

Observons que le culte héroïque est ancien, mais que, dans les premiers temps, il se bornoit à des hommages fort différents du culte qu'on rend à la Divinité. On plaçoit les tombeaux des grands hommes dans des lieux distingués ; on les couvroit de fleurs & d'offran-

des ; on verſoit, dans une foſſe profonde, du lait, du miel, du vin & le ſang des victimes dont on croyoit que les ombres aimoient à ſe repaître. Voyez, dans Homère, comment Ulyſſe évoque l'ombre du Devin Tirèſias : on nous apprend ici, dans une Note, que » cette » ombre de Tirèſias, évoquée par » Ulyſſe, eſt le ſujet d'un deſſein » de M. Bouchardon, dans lequel » on admire également la correc- » tion des figures, la beauté de l'or- » donnance, la ſcience de l'anti- » que, & l'énergie de l'expreſſion : » c'eſt un morceau vraiment poëti- » que, où le feu d'Homère répand » l'ame & la vie. « Voilà auſſi une Note qui rend parfaitement l'idée du Poëte, & le trait du Deſſinateur.

L'ancienne Theurgie diſtinguoit donc formellement les Dieux & les Héros. Mais peu-à-peu le culte de ces derniers s'éleva juſqu'à l'apo-

théose ; & ce fut le comble de l'idolatrie, *l'opprobre de la raison, l'école & le jouet du libertinage.* On n'en vint à cette extremité que dans des siècles postérieurs. Hercule, Esculape & les autres Héros ne reçurent les honneurs divins que long-temps après le siège de Troye. On insiste ici sur le culte d'Esculape : on fait voir que cette Divinité si célébre dans Epidaure, ne fut originairement qu'un Héros Grec, disciple de Chiron le Centaure & contemporain d'Achille ; que tous ses attributs se bornoient à la science de la Médecine ; que Pindare en parle avec une liberté qui persuade que, du temps de ce Poëte & dans son pays, on ne lui rendoit encore aucuns hommages. Quelle apparence donc qu'Esculape ait été un Dieu de l'Egypte, comme tant d'Auteurs l'ont avancé, trompés par Pline, par Ammien Marcellin & par Pausanias !

Il ſe préſente néanmoins une difficulté. Manéthon, dans ſes Extraits conſervés par Jules Africain & par Euſèbe, donne le nom d'Eſculape à un ancien Roi de Memphis, nommé *Toſorthos* ou *Seſorthos*. A quoi M. Frèret répond que Manéthon écrivoit ſous les Ptolémées; que comme le Prince, dont il parle, paſſoit pour très-inſtruit dans la Médecine, il l'aura déſigné par le nom d'Eſculape; qu'il aura dit que c'étoit l'*Eſculape des Egyptiens*, & qu'enfin il ne fait mention d'aucun culte en ſon honneur.

Cette derniére partie de la réponſe eſt certaine, & ſuffit pour faire voir qu'Eſculape ne fut jamais un Dieu Egyptien; mais quant à la dénomination *d'Eſculape*, donnée au Roi *Toſorthos* ou *Seſorthos*, il eſt évident, par le texte de Manéthon, qu'elle venoit non de lui, mais des Egyptiens contemporains

de ce Roi : *Les Egyptiens*, dit-il, *l'appellerent* Eſculape, *parce qu'il étoit très-verſé dans la Médecine.* D'où il faudroit conclure qu'Eſculape ne ſeroit pas un Héros Grec, puiſque les temps de *Toſorthos* précèdent ce qu'on raconte de l'Eſculape des Grecs, de ſa naiſſance, de ſon éducation &c. Tout ceci s'expliqueroit bien en ſuppoſant un Eſculape Egyptien, & un Eſculape Grec : mais il ſemble que M. Frèret n'auroit pas conſenti à cette conciliation. Si nous avions ſon Mémoire entier, il nous éclaireroit peut-être ſur la difficulté qu'on vient de voir : tel qu'eſt l'Abrégé qu'on nous en donne, on le lit très-volontiers ſur-tout à cauſe du diſcours préparatoire qui roule ſur l'origine de l'Idolatrie, diſcours très-inſtructif & très-bien écrit.

Le célèbre Ecrivain Sallufte avoit compoſé un grand morceau d'hiſtoire, contenant la guerre civile

de Lépide, père du Triumvir ; les exploits de Sertorius en Eſpagne ; l'expédition de Lucullus contre Mithridate ; le fameux ſiège de Cyzique, la révolte de Spartacus ; l'invaſion de Marc-Antoine dans l'Iſle de Crète ; celle de Curion dans la Mèſie ; la guerre des Pirates ; la publication de la Loi *Manilia* ; en un mot, tous les évènemens qui remplirent l'intervalle de l'abdication de Sylla & de la grande puiſſance de Pompée. De tout cet Ouvrage ſi précieux par l'objet & par les talens de l'Auteur, il ne reſte que des Fragmens avec quelques diſcours qu'on ajoûte d'ordinaire aux Editions de Sallufte. On conçoit qu'il ſeroit digne d'un homme de Lettres attentif, intelligent & verſé dans l'Hiſtoire Romaine, de raſſembler ces lambeaux épars, & d'en former un corps d'ouvrage qui remplaçât celui de Sallufte, qui remédiât du moins,

en quelque ſorte, à la perte qu'on en a faite. C'eſt l'entrepriſe qu'a conçue M. de Broſſes, Préſident à Mortier au Parlement de Bourgogne & Correſpondant honoraire de l'Académie des Belles-Lettres : il a même exécuté ce projet en partie, & l'on a lû, dans l'Académie, tout l'endroit qui concerne la guerre de Lépide. C'eſt l'eſquiſſe de cet Eſſai qu'on nous donne dans ce Volume : il fait naître une idée très-avantageuſe de l'Ouvrage même, & un deſir ſincère de le voir porté à ſa perfection. M. de Broſſes ayant tracé le caractère de Sylla, qui eſt comme le premier Héros de ce morceau d'hiſtoire ; on le tranſcrit pour faire connoître auſſi le pinceau de l'Auteur : en voici quelques traits : » Artiſan de ſa » propre grandeur, Sylla ne dut » rien au nom qu'il portoit, & tout » à ſes talens. Nul ne l'a ſurpaſſé » dans la gloire des armes, puiſ-

» qu'il a vaincu le plus redoutable » des ennemis étrangers (Mithri- » date,) & le plus fameux guerrier » de Rome (Marius.) Doux avant » que de vaincre ſes citoyens, mais » cruel après la victoire, il fit » déteſter la juſtice de ſa cauſe » par l'inhumanité de ſa conduite. » Grand homme de guerre, grand » homme d'Etat, terrible dans ſes » menaces, mais fidèle dans ſes » promeſſes, il ſacrifia tout, juſ- » qu'à ſes amis, à la dignité des » loix que lui-même violoit ſans » pudeur, & força ſes citoyens à » être meilleurs que lui. En un » mot, Sylla fut extrême dans ſes » vices comme dans ſes vertus: on » ne peut trop le louer, ni le déteſter » trop. Il ordonna que l'on écrivît » ſur ſon tombeau, que jamais per- » ſonne n'avoit ſçû, comme lui, » faire du bien à ſes amis & du mal » à ſes ennemis.« C'eſt Plutarque qui rapporte cette particularité, en

ne la donnant que comme un fait qui ſe diſoit dans le public, ſans l'appuyer lui-même de ſon ſuffrage ou d'aucun Auteur contemporain: auſſi ne liſons-nous rien de pareil dans Cicéron, ni dans les autres Anciens qui ont parlé de la mort de Sylla.

On a une Hiſtoire ſecrette, ou plutôt une Satyre des actions de l'Empereur Juſtinien, & communément on l'attribue à Procope de Céſarée qui, dans d'autres Ouvrages, parle beaucoup plus avantageuſement du même Prince. M. Lévêque de la Ravalière a voulu infirmer l'authenticité de cette Hiſtoire ſecrette, c'eſt-à-dire prouver, par toutes les régles de la Critique, que Procope n'en eſt pas l'Auteur. C'eſt l'Extrait de ſon Mémoire qu'on nous préſente; & nous y ajoûtons que la matière n'eſt pas neuve, puiſque beaucoup d'autres Critiques, en divers temps, ont

formé & exécuté la même entrepriſe. On peut voir Fabricius dans le ſixième Tome de ſa Bibliothèque Gréque. Il y cite un grand nombre d'Auteurs qui n'ont pû ſe perſuader que l'Hiſtoire ſecrette fût ſortie de la plume de Procope. *Si c'étoit ſon ouvrage*, *dit Fabricius*, d'après Combefis, Procope devroit avoir été tout à la fois une ame vendue à la flatterie & à la calomnie : il auroit flatté Juſtinien dans ſes Livres de la guerre des Goths, des Vandales & des Perſes : il auroit calomnié ce Prince dans l'Hiſtoire ſecrette. Comment attribuer des variations de conduite ſi ſenſibles, & ſi odieuſes à un Auteur honnête homme & jaloux de ſa réputation ? On propoſe, dans l'Extrait, quelques-unes des raiſons de M. Lévêque de la Ravalière ; il faudroit voir ſon Mémoire entier, pour bien juger des avantages de ſa Critique.

Nous

Nous voudrions pouvoir remettre ſous les yeux du Lecteur toutes les autres Notices ou Analyſes compriſes dans cette Hiſtoire Académique ; celles-ci entr'autres :

Obſervations de M. Frèret *ſur la date de la priſe d'Athènes, par L. Cornelius Sylla.*

Examen, fait par le même Académien, d'une prétendue *expédition de Trajan dans les Indes.*

Recherches de M. d'Egli *ſur les adoptions par la tradition des armes.*

Relation, de M. Otter, *de la conquête de l'Afrique par les Arabes.*

Critique, de M. l'Abbé Lebeuf, *de trois Hiſtoires fabuleuſes, dont Charlemagne eſt le ſujet.*

Diſcuſſions du même *ſur l'aſſemblée générale qui, ſous le nom de l'*Indit *& depuis du* Landit, *s'eſt tenue pendant pluſieurs ſiècles dans la plaine de S. Denys.* Nous avons

parlé de cette assemblée & du sentiment de M. l'Abbé Lebeuf, en rendant compte de son Histoire du Diocèse de Paris, ou plutôt des trois premiers Volumes dont on attend la suite avec impatience.

Conjectures, du même Académicien, *sur un Anneau d'or conservé à Bayeux.*

Recherches de M. Lévêque de la Ravalière, *sur MM. Pithou.*

Nous ne nommons que la moindre partie de ce qui peut intéresser dans cette partie du Volume dont nous rendons compte. Les Eloges, qui terminent l'Histoire de l'Académie, partagent ici notre attention, & nous allons en indiquer les sujets, sans toucher aux détails.

Eloge de M. Burette. On vit en lui un accord singulier de qualités. Il étoit Musicien, Médecin, Critique, Bibliographe, Journaliste & bon Ecrivain. Après sa mort,

il a été loué dans l'Académie, dans le Journal des Sçavans, dans le Catalogue qu'on a publié de ſes Livres; & ſi l'on daigne compter nos Mémoires pour quelque choſe, on trouvera auſſi, dans le Volume d'Août 1748, une mention très-honorable de cet Académicien. L'éloge qui ſe voit ici, inſiſte particulièrement ſur les morceaux littéraires que M. Burette a fournis aux Recueils de ſa Compagnie. La Gymnaſtique & la Muſique des Anciens ont été l'objet principal de ſes travaux, & il faut avouer que les Mémoires qu'il a donnés ſur ces deux points portent le caractère d'une érudition très-profonde. Aujourd'hui on lui diſputeroit le principe qu'il s'étoit fait à l'égard de la Muſique des Grecs : il croyoit que ce peuple, ſi curieux de ſpectacles & de plaiſirs, ne connoiſſoit que la mélodie dans ſes concerts; qu'il n'avoit nulle idée de ce qu'on

appelle *contre-point* ou muſique formée par l'harmonie. Mais ſi les découvertes nouvelles nous apprennent qu'il n'y a point de mélodie ſans harmonie ; que le ſon fondamental eſt invariablement accompagné de ſes harmoniques ; que la nature a toujours dirigé, d'après ces principes, l'oreille & la compoſition de tout Muſicien ; il faudra ne point réduire les Anciens à la connoiſſance pure & ſimple de la mélodie, telle que la concevoit M. Burette. Il y auroit pourtant beaucoup de difficultés à réſoudre en cette matière, ou plutôt il ſeroit néceſſaire de reprendre toute la Théorie muſicale des Anciens, afin d'y appliquer, avec goût & avec juſteſſe, les notions que ce ſiècle doit preſque uniquement à M. Rameau. On a, dans l'Eloge de M. Burette, le portrait d'un homme fort ſuivi dans ſes études, fort ſimple dans ſa conduite, fort mo-

déré dans ſes inclinations : peut-être ne connut-il que le deſir d'acquérir des Livres & le ſoin de les conſerver : eſpèce de paſſion qu'on peut porter fort loin, ſans que le Public croye qu'elle faſſe tort au caractère philoſophique ; mais c'eſt une erreur : la manie des Livres intéreſſe le repos de l'ame, captive par conſéquent, & ne laiſſe point cette liberté qui eſt le premier attribut d'un vrai Philoſophe.

Eloge de M. de Valois. Cet Académicien porta, dans la Littérature, un nom qui lui impoſoit de grandes obligations. Il étoit fils d'Hadrien de Valois, à qui nous devons, entr'autres Ouvrages, trois Volumes *in-fol.* ſur l'Hiſtoire de France ; & la Notice des Gaules. Il étoit neveu de Henri de Valois, qui a donné les Editions, ſi eſtimées, d'Euſebe, de Socrate, de Sozomène, de Théodoret &c. Celui dont on fait ici l'éloge, tourna ſes

vuës vers l'Antiquité Gréque & Romaine. Il s'attacha sur-tout à bien développer ce qui concerne le Tribunal célèbre des Amphictyons; Tribunal qui fut, si longtemps, comme la Diète générale de tous les peuples de la Grèce. Les recherches de M. de Valois, sur ce point historique & sur d'autres matières d'érudition, sont consignées dans les Recueils de l'Académie. On remarque ici que l'extrême modestie de cet Académicien a obscurci quelquefois sa gloire : espèce de mérite qui, par sa rareté & par sa valeur même intrinséque, peut tenir lieu d'une multitude d'autres talens.

Eloge de M. Danchet. On peint bien autant, dans cet Eloge, l'honnête homme & le citoyen que l'homme de Lettres & l'Académicien. M. Danchet n'a pas infiniment travaillé pour l'Académie des Belles-Lettres; mais il y a laissé

une très-favorable idée de ſon eſprit, de ſes ſuccès dans le genre poëtique, & ſur-tout de la droiture ineſtimable de ſon caractère. Il faudroit lire cet Eloge qui eſt un de ceux que M. Frèret a travaillés, ce ſemble, avec le plus d'affection.

Eloge de M. de Mandajors. C'étoit un Gentilhomme né à Alais, & Bailli-Général de ce Comté. Il aima beaucoup les Lettres, s'occupa de l'Hiſtoire de ſon pays, fréquenta les aſſemblées de l'Académie, le plus ſouvent & avec le plus de fruit qu'il lui fut poſſible; mais les diſtractions inſéparables de ſon état gênèrent fort les inclinations qui le portoient à l'étude : ce fut plutôt un Amateur qu'un Sçavant. On rappelle pourtant ici quelques-unes de ſes compoſitions; à quoi le Secrétaire de l'Académie ajoûte le portrait très-avantageux de ſon caractère noble, poli, déſin-

téressé ; tel, en un mot, qu'il faut l'avoir pour vivre dans le monde sans en être l'esclave ni la dupe.

Ces quatre Eloges sont les derniers qu'a prononcés M. Frèret : dans quelqu'un des Volumes suivans, il recevra aussi l'hommage littéraire dû à ses travaux & à ses succès.

ARTICLE IV.

PHILOSOPHIÆ RECENTIORIS à Benedicto Stay in Rom. Archigymnas. publ. eloquentiæ Profess. Versibus traditæ Libri X. ad Sylvium Valentium Cardinal. amplissimum, cum adnotationibus & Supplementis P. Rogerii Josephi Boscovich, Soc. Jesu, in Collegio Rom. publ. Matheseos Profess. Tom. primus. Romæ &c. *Philosophie*

moderne, en Vers & en X Livres ; par M. Benoît Stay, Professeur d'Eloquence au Collège de la Sapience de Rome, dédiée au Cardinal Valenti : avec les Notes & les Suppléments du P. Roger-Joseph Boscovich, Jésuite, Professeur de Mathématiques au Collège Romain. Tome premier, in-8°. *pag. 404.* A Rome, chez les Pagliarini. M. DCC. LV.

NOUS annonçons ici un Livre qui doit intéresser les gens de Lettres & les Philosophes. C'est la *Philosophie moderne* en Vers : on l'appelle ainsi par opposition avec la Philosophie de Descartes, que M. Benoît Stay, célébra dans un beau Poëme, il y a quelques années : on peut revoir nos Mémoires de Décembre 1747. Nous fîmes alors une sorte de parallèle entre l'Ouvrage de ce docte Italien

& notre Antilucrèce : deux Livres où la Poësie & le Cartésianisme se prêtent des secours mutuels. Car cette Philosophie de Descartes est faite comme tout exprès pour la verve d'un Poëte : le jeu des trois élémens, l'activité des tourbillons, le badinage des bêtes réduites à la condition des machines ; tout, en un mot, dans ce systême, rit à l'imagination, & ce n'est au fond, quant à sa partie physique, qu'un rêve ingénieux digne d'avoir été formé sur la cime du Parnasse.

En travaillant d'après les principes de Descartes, M. Stay n'ignoroit pas que cette Philosophie avoit déja beaucoup perdu de son crédit, & que Newton en avoit fondé une autre, à laquelle on faisoit plus d'accueil : mais ce Newtonianisme lui paroissoit encore trop rebelle à la Poësie ; il ne se croyoit pas lui-même en état de dompter les difficultés d'une pareille doctrine. Il

s'agissoit de rendre en Vers des Théorêmes & de l'Algèbre. Quelle entreprise ! Le temps néanmoins & l'exercice ont vaincu les répugnances & détruit les obstacles. *Vous avez rendu les Muses bien dociles :* (c'est le compliment que fait à notre Poëte, son propre frère M. Christophe Stay, dans une Lettre très-ingénieuse & très-bien écrite qu'on voit après la Préface de ce Volume) *vous avez forcé ces divinités folâtres à prendre l'air le plus sérieux ; & voilà le bon effet qu'a eu votre premier Poëme : la Philosophie de Descartes, plus douce & plus agréable, vous a servi d'appas pour soumettre les Muses au joug du Newtonianisme..... C'est ce que je desirois depuis longtemps ; persuadé qu'il ne falloit pas vous contenter d'un sujet favorable à la Poësie, tandis qu'il y en avoit un autre plus conforme à l'expérience & à la vérité.*

Quoique l'Auteur de cette Lettre, M. Chriſtophe Stay, eût une grande idée des talens de ſon frère, il ne lui étoit cependant point venu en penſée d'attendre de lui des ſuccès ſupérieurs, en apparence, à tous les efforts de la Poëſie. Qui ſe fût perſuadé, en effet, qu'on pût jamais rendre en Vers les loix des mouvemens, les régles de Kepler, les diverſes révolutions de la lune, la théorie de la gravité, la nature de la lumière & des couleurs? Notre Poëte-Philoſophe a néanmoins réuſſi & même excellé dans tous ces points; nous aurons occaſion d'en donner des exemples: ici qu'on nous permette de placer une citation qui dit déja beaucoup en ce genre, & qui ſe trouve dans la Lettre de M. Chriſtophe Stay: c'eſt l'expreſſion de cette vérité phyſique, que la vîteſſe eſt comme l'eſpace diviſé par le temps. Voici les Vers de M. Benoît Stay:

Exoritur menſura hinc mobilitatis,
Si loca nimirum referas ad tempora, ſic ut
Quo fuerit ſpatium productius, & vice tempus
Mutata fuerit contractius, hoc tibi conſtet
Major mobilitas; producto à tempore contrà
Illa remiſſior exiſtat, ſpatioque minuto;
Propterea breviore viam qui tempore eandem,
Aut, mage quæ longa eſt, in eodem tempore carpunt,
Præ reliquis laudantur equi, palmamque reportant
Curſores: animos ſpectantum à plauſibus acres
Exacuunt, quatiuntque jubam, inſultantque ſuperbi,
Dum per Olympiacos reſonat victoria campos.

» La meſure de la vîteſſe eſt le
» rapport de l'eſpace au temps. Plus
» l'eſpace eſt long & le temps court,
» plus la vîteſſe eſt grande ; & au
» contraire plus le temps eſt long
» & l'eſpace court ; plus la vîteſſe
» eſt petite. C'eſt par-là qu'on
» eſtime les Courſiers qui ſe ſigna-
» lent dans les jeux Olympiques.
» La victoire eſt pour ceux qui,
» en moins de temps, font la mê-
» me route, ou qui font une route
» plus longue dans le même temps.
» On les voit tout fiers des applau-
» diſſemens qu'ils reçoivent, & in-
» ſulter aux rivaux qui n'ont pû
» fournir la même carrière &c.

Quoique la Philoſophie Newto-nienne ſe ſoit ſoumiſe à la belle Poëſie de M. Stay ; ce Poëme néanmoins ſeroit à la portée de peu de Lecteurs ſans les ſoins qu'a pris le P. Boſcovich, compatriote du Poëte, & célèbre Mathématicien du Collège Romain : l'amitié d'une part

& le zéle du Newtonianiſme de l'autre lui ont fait entreprendre, ſur ce Poëme, un travail très-étendu & très-digne de ſa réputation. Voici ce qu'on lui doit:

1°. Une Préface raiſonnée qui explique tout l'ordre du Poëme. Il y aura dix Livres & quatre Volumes, dont les trois premiers contiendront chacun trois Livres, & le dernier n'en comprendra qu'un, avec les Additions du P. Boſcovich & les Tables. Tout ceci, au reſte, ſuivra l'ordre de la doctrine expoſée dans les *principes* & dans l'*optique* de Newton. A ce ſujet le P. Boſcovich donne une idée générale de ces deux Ouvrages, qu'il dit être immortels & liés indiſſolublement à la deſtinée de tout l'empire littéraire. *Quidquid ad naturæ cognitionem conducit, id quidem immortalibus illis & nunquam ſanè abſque ultimo reip. litterariæ interitu perituris operibus.*

Jany. 1756. I. vol.

continetur. On ſçait, depuis long-temps, que ce Mathématicien du Collège Romain eſt peut-être le Newtonien le plus franc & le plus déclaré qui ſoit en Europe.

Quant à l'arrangement total du Poëme, il eſt queſtion, dans le premier Tome contenant les trois premiers Livres, de l'eſprit & de la matière avec leurs différences; de la nature des idées; de l'eſpace & du temps; des propriétés de la matière, ſon impénétrabilité, ſon étenduë, la capacité qu'elle a de recevoir toute ſorte de figures, ſa force d'inertie, ſes forces centrales, centripètes & centrifuges; de l'égalité d'action & réaction; de la gravité telle que nous l'éprouvons ſur la terre, &c. Et tout ceci entraîne, par occaſion, des détails ſur les différentes découvertes de Galilée, par rapport au mouvement des corps graves en montant & en deſcendant; ſur le mouvement para-

bolique des corps jettés oblique-ment ; ſur la deſcente des corps le long des plans inclinés ; ſur l'iſochroniſme de la cycloïde & l'oſcillation des pendules ; ſur la figure de la terre, &c. Les trois Livres ſuivans, qui doivent compoſer le ſecond Tome, ſont deſtinés à la gravitation des corps céleſtes : matière immenſe dont nous n'articulons point ici les diviſions, parce qu'il ſera temps de les énoncer quand le Volume paroîtra. On aura, dans les Livres 7, 8 & 9 qui formeront le 3[e] Tome, toute la théorie de la lumière : ce qui eſt encore d'une étendue très-conſidérable. Enfin le dernier Livre & dernier Tome traitera des forces qui agiſſent en moindre diſtance, de celles ſur-tout qui opèrent les effets chymiques ; & les principes des corps, ſelon le ſyſtême particulier du P. Boſcovich, y ſeront auſſi expliqués : c'eſt ce que la ſuite

de l'Edition nous préſentera. Il ne nous eſt encore permis que de jouir du premier Volume.

2°. Le P. Boſcovich place avant le Poëme le ſujet développé de chaque Livre, marquant à quel Vers de ce Livre commence telle matière, telle deſcription : ce qui conduit, pour ainſi dire, le Lecteur, comme par la main, dans cette vaſte & difficile carrière : car chaque Livre contient plus de 2200 Vers ; & cela ne ſe lit pas comme les aventures d'un Héros de Roman.

3°. La difficulté de l'objet a fait naître au P. Boſcovich la penſée d'enrichir le Poëme d'explications, en forme de Notes, placées au bas des pages. Imaginez que par-tout où les Vers énoncent quelque doctrine profonde & recherchée, là ſe trouve régulièrement un commentaire en ſtyle uni, facile, proportionné à l'intelligence de tous

les Lecteurs ; vous aurez une idée de ces Notes : à quoi néanmoins il faut ajoûter que le P. Boſcovich inſinue, de temps en temps, ſes propres opinions quand elles s'écartent des principes du Poëte ; qu'il raiſonne auſſi quelques momens ſur certains points acceſſoires de Métaphyſique ou de Phyſique, dont il a cru que la connoiſſance pouvoit être utile & agréable &c. Mais c'eſt l'uſage même qui fera comprendre toute l'étenduë & toute l'utilité de ce travail : nous ne pourrons, dans la ſuite, en faire appercevoir que des traces légères ou des ébauches imparfaites.

40. L'objet de ces Notes étant d'éclaircir le texte du Poëme, le P. Boſcovich s'y eſt impoſé la loi de n'être que Commentateur, & nullement Géomètre, Algèbriſte &c. Mais il en coûteroit trop à un homme de cette profeſſion, pour ſupprimer le langage de ſon art.

Il faut toujours que le Mathématicien, ſur-tout s'il eſt diſciple de Newton, faſſe connoître ſa doctrine & ſes talens. On trouve donc ici, vers la fin du Volume, (& ce ſera la même choſe dans les Volumes qui doivent ſuivre celui-ci) des Additions très-étendues & très-ſçavantes ſous le titre de *Suppléments*. Le P. Boſcovich ſe montre là tel qu'il eſt, grand Géomètre & grand Newtonien. Tous les Théorêmes, Problêmes & Corollaires, qui ſont ſimplement indiqués dans le Poëme, il les démontre en rigueur; & il ajoûte à ces démonſtrations mille choſes qui tendent toutes à engager le Lecteur dans le Newtonianiſme le plus profond. A la fin du Volume, ſont trois Planches de figures relatives à ces Suppléments. Et voilà, en général, quelle eſt la conſtruction & la méthode de cet Ouvrage : mais il nous reſte à en pénétrer le fond & à

citer quelques endroits du Poëme, des Notes & des Suppléments ; afin que cette compoſition, ſinguliére en ſon eſpèce, ſoit bien connue de ceux qui daigneront lire cet Article de nos Mémoires. Nous ne pourrons embraſſer ici que le premier Livre de M. Stay ; les deux autres nous occuperont dans un autre Journal. Le Poëte commence ainſi :

Unde per immenſos regionum didita tractus,
Fulgeat hæc ſpecies vaſti pulcherrima mundi,
Disjunctæque locis variæ quo fœdere partes
Conveniant, quæ ſint vires per corpora fuſæ,
Et quam multiplici ſe volvant omnia motu,
Aggredior ſuavi diffundens pandere cantu,

Difficilique novas inventa labore per artes,
Hactenus atque adytis doctrinæ inclusa severæ
Primus ad ingenuos musarum educere cultus.
Quippe quid humanas præstantius, utiliusque
Illiciat mentes, quàm Veri nectare pasci
Largiùs æterni, causas dum visere & ortus
Conamur rerum, & toto discurrimus orbe?
Quidve magis sacro Vatum sermone feratur
Per gentes hominum varias, memoresque per annos,
Ingens quam quod opus dia ratione peractum est?

O qui stelliferi flammas succendis Olympi,
Qui mare substratum coelo diffundis, & auras

Mobilitas, terramque suâ compage revincis,
Dum memoranda tuæ monumenta revolvimus artis,
Infer legiferas nos protinus in rationes;
Per quas & magni jamprimum exordia mundi
Ponebas, cuncta invicto & nunc ordine flectis;
Da Verum effari, æternâ quod mente latebat
Ante ortus rerum, quod deindè per omnia fusum est,
Immissumque, vigent per te quæcumque creata:
Da decus, & sacros musarum inferre lepores,
Quos petit ipsa tuis Majestas indita gestis.

Sur ce préambule, le P. Boscovich observe que M. Stay est véritablement le premier qui ait osé mettre en Vers toute la Philosophie de Newton, sans en excepter les

plus profondes vérités, les ſecrets même de la Géomètrie & de l'Algèbre. Cependant, *ajoûte-t-il*, tout eſt exprimé dans le Latin le plus pur; & l'élégance poëtique tempère très-à-propos la rigueur du ſujet. Cet Eloge ne nous empêche pas d'obſerver que ceci eſt un Poëme tout à la fois didactique & philoſophique; que la ſévérité de la matière s'y manifeſte partout; & qu'il n'a pas été poſſible de répandre, dans tous les Vers, l'aiſance & l'aménité dont les ſujets purement littéraires ſont ſuſceptibles. Concluons que M. Stay a plutôt fait un chef-d'œuvre de Latinité & de Philoſophie, qu'un Ouvrage d'agrément.

Ce que nous avons dit du plan général de ce Poëme, fait aſſez connoître qu'il n'eſt guères queſtion dans le premier Livre que de ſujets métaphyſiques. L'Auteur commence par la diſtinction de

l'esprit & du corps : deux substances entre lesquelles M. Stay n'ose assurer qu'il n'y ait pas un milieu, c'est-à-dire une substance qui ne soit ni corps ni esprit. Le Commentateur appuie cette idée, en rappellant l'opinion de quelques Philosophes qui croient que l'ame des bêtes n'est ni corps ni esprit, & qu'elle dépend du corps au point de périr avec lui & de ne pouvoir subsister sans lui. Nous ne sçavons si cette opinion surannée a encore des partisans ; mais nous osons dire qu'elle est inintelligible, dangereuse, & tout-à-fait incapable de faire croire ou même soupçonner à de vrais Philosophes qu'il y ait ou qu'il puisse y avoir une substance mitoyenne entre le corps & l'esprit.

Dans son Supplément, le P. Boscovich ajoûte, sur l'ame des bêtes, une pensée singuliére. Il croit que si l'on accorde à cette ame la capa-

cité de penſer & de vouloir, on peut néanmoins s'abſtenir de la regarder comme une ſubſtance ſpirituelle. Il n'y a, *dit-il*, qu'à ne reconnoître pour ſubſtance ſpirituelle que ce qui peut penſer & vouloir indépendamment de toute union avec la matière. De cette façon, l'ame de l'homme ſera vraiment ſpirituelle, parce qu'elle ſurvit au corps, & qu'elle peut penſer & vouloir hors du corps ; au lieu que l'ame de la bête, qui périt avec le corps, ne ſera point ſpirituelle, quoique, durant ſon union avec le corps, elle puiſſe penſer & vouloir.

Voilà une doctrine qui n'aura le ſuffrage ni des vrais Philoſophes, ni des Théologiens. Penſer & vouloir ſont néceſſairement des attributs de la ſeule ſubſtance ſpirituelle, ſoit unie au corps, ſoit ſéparée du corps. Si la bête penſe & veut, elle doit avoir en elle un

principe ſpirituel & totalement diſtingué de la matière, quoiqu'actuellement ce principe ſoit uni à un corps. Qu'une ſubſtance penſe & veuille après ſa ſéparation du corps, ce n'eſt & ne peut être ce qui conſtitue ſa ſpiritualité; autrement on pourroit croire que durant ſon union avec le corps, la penſée & la volition ſeroient ou pourroient être des modifications de la matière: ce qui répugne à toutes les notions philoſophiques & théologiques; ſans compter que l'Auteur des Notes & du Supplément déclare fotmellement la matière incapable de penſer & de vouloir.

Deſcartes & Leibnitz ne peuvent manquer d'être en butte aux traits d'un Newtonien déclaré. Ainſi M. Stay combat également & l'opinion qui conſtitue l'eſſence de l'ame dans la penſée actuelle,

& la doctrine des idées innées, & le principe de la *raiſon ſuffiſante.* Sur ce dernier objet le Poëte raſſemble tout ce qu'on peut dire en faveur de la liberté divine & humaine. De ſon côté, le P. Boſcovich explique & réfute très-ſçavamment tout le principe Leibnitien avec ſes conſéquences, ſurtout le ſyſtême de l'*Optimiſme.* Ecoûtons quelques momens l'Auteur du Poëme,

Nec mihi ſe contrà ratio hîc, quæ ſuffi-
cit, ipſa
Efferat, & mentis moderandæ fræna
receptet.
Multi illam cunctis ponunt fundamina
rebus
Undè etiam Veri in mentem fons de-
fluat almus;
Hac ſine quandoquidem nil prorsùm
exiſtere poſſe,
Nil fieri à nobis, Divinâ aut mente,
fatentur.

Nonne ubi libertas dominatur, multa necesse est
Arbitrio fiant ut nostro, nullaque constet
Multarum ratio rerum, nisi sola Voluntas?
Ipsa movet se mens, contràque moventibus ire
Quit causis, causis nec quoquam impellitur ullis
Interdum: quid Numen enim, cùm conderet orbem,
Impulit, ut spatii solem in regione locaret
Hac ipsa, non quà fulget Cynosura, vel ardens
Sirius, aut in corde furit quâ flamma Leonis,
Perstarent tamen hoc tunc ordine ut omnia eodem?
Cur neque, ab exortu rerum, numerentur ut anni
Tum plures, voluit, vel contra? Quidve coëgit,

Ut faceret non pulcra magis, melioraque multò,
Quæ fecit? Tantis faciundis ſumma poteſtas
Rebus an exhauſta eſt? majus, meliuſque nec ultrà eſt?

Si les Leibnitiens n'entendoient par leur raiſon ſuffiſante que la néceſſité d'un motif préalable à la détermination de la volonté, ils ſeroient du parti de tous les Philoſophes; car il n'en eſt aucun qui ne convienne que la volonté n'agit point ſans motif. Mais Leibnitz & ſes diſciples ont une autre idée de la raiſon ſuffiſante; ils la regardent comme la cauſe pour laquelle la volonté ſe détermine à un objet plutôt qu'à un autre, enſorte que la *raiſon ſuffiſante* pour un objet, étant manifeſtée à la volonté, il ſoit impoſſible que cette puiſſance ſe détermine à un autre objet: ce qui ne laiſſe dans la volonté qu'une

exemption de contrainte, non une exemption de néceſſité, non une vraie liberté d'indifférence. Le P. Boſcovich explique cela d'une manière très-lumineuſe, dans un Article de ſon Supplément.

La ſuite de ce Poëme comprend de grands détails ſur la manière dont ſe forment les idées; ſur le temps, l'eſpace & le mouvement; ſur les propriétés principales des corps; ſur la force d'inertie (dont le P. Boſcovich donne une explication qui nous a paru neuve,) ſur la génération des mouvemens curvilignes; ſur les forces centrales, centripètes & centrifuges; ſur la combinaiſon du mouvement de projection & du mouvement centripète: combinaiſon dont l'effet eſt de retenir le corps dans la courbe où il a commencé de ſe mouvoir, ſans qu'il y ait danger que ce corps tombe au centre. Ceci eſt comme un principe dans le

ſyſtême Newtonien, & l'occaſion des grandes difficultés que propoſent les ennemis de ce ſyſtême. M. Stay & le P. Boſcovich s'attachent fort à les réſoudre, & en général il y a dans tout ce corps immenſe de Poëſie, de Notes & de Diſſertations, des choſes infiniment curieuſes dont nous voudrions pouvoir tenir compte; mais il faut finir. Peut-être aurons-nous le temps & le moyen, dans un autre Article, de revenir ſur quelques Points capitaux de la doctrine du Poëte-Philoſophe & de ſon Commentateur: nous n'oublierons pas du moins l'opinion peut-être unique de celui-ci, ſur la nature des corps & de la matière.

M. Stay termine ſon Poëme par un épilogue moral où il dit que, dans l'uſage de la vie, nous affectons une ſorte d'identité d'actions, ſemblable, en quelque ſorte, à la force d'inertie qui eſt dans les corps.

Hinc nos sæpè juvant non tantùm experta motûs
Otia, non requies semper jucunda laborum est ;
At servare statum quo tum sumus, illud & ipsum,
Quod facimus, tantùm facere, assuetisque teneri,
Et quibus in rebus, studiisque moramur, obire
Plus eadem, quam quæ diversa in sorte probantur :
Bellum miles amat, Mavortis & impiger artem
Insequitur ; pacis piger idem ad munera contrà est.
Navita cum ventis contendere, perque tumentes
Ire audax fluctus, vix siccam tangit arenam ;
Oscitat extemplò, atque invitus littore oberrat ;
Invitusque urbis versatur per fora magnæ

Agricola, appenſumque domi ſuſpirat
aratrum;
Cauſidici cauſas agere, & connectere
lites
Litibus, & nodos ardent diſſolvere
legum.
Denique quiſque ſuas exercet ſtrenuus
artes,
Idem alias contrà plerumque ignavus ad
omnes:
Nam ſtudiis volupe eſt ipſis hæreſcere
mentem
Cuique ſuis, quodam & jucundo exindè
tenetur
Mens ſenſu, neque ſe patitur divellier
à re
Cui vacat, atque, ultro quo fungitur
ipſa labore.

Mais il arrive des contre-temps, des tempêtes qui troublent l'ame, qui la font ſortir de ſon aſſiette ordinaire, à-peu-près comme les corps quittent leur état de repos, ou changent de direction, quand

ils ſont pouſſés par des forces étrangères. L'Auteur décrit ces agitations de l'ame, obſervant toutefois (& ſon Commentateur fait la même choſe après lui) qu'il reſte toujours, dans cette ſubſtance ſpirituelle, la puiſſance de réſiſter. M. Stay conclut que, pour jouir d'une paix inaltérable, il faut fixer ſes deſirs aux biens éternels.

Felix, quem capiunt quæ ſumma æternaque conſtant;
Illa fames quem vexat, & expectata voluptas
Suſcitat; haud illum nitor auri, purpureoque
Lumine collucens oſtrum regale movebit,
Famaque tranſverſum rapiet, nec blanda voluptas
Illiciet dulci perfuſum fonte leporum.
Immotus res humanas verſabitur inter,
Subjicienſque ſibi mortalia quæque, feretur

Altiùs, atque caput ſublimibus inſeret
aſtris,
Quo neque ventorum tempeſtas, nigraque gliſcunt
Nubila, nec tonitru, nec flumine concutitur mens,
Perpetuùm at cœlo ridet lux alma
ſereno.

ARTICLE V.

EXTRAIT DE LA PREMIÉRE Partie du Traité de l'Art de la Guerre de M. le Maréchal de Puyſégur, avec des Obſervations & des Réflexions traitées en abrégé.... Eſſai ſur divers principes de l'Art de la Guerre, en partie extraits des Commentaires de M. de Folard ſur Polybe, & de différents Auteurs. Par M. le Baron de Traverſe, Chevalier de l'Ordre

Royal & Militaire de S. Louis, Capitaine au Régiment des Gardes Suisses, & Brigadier des Armées du Roi. (Le tout divisé en deux Parties, & deux Volumes *in*-12.) *A Basle, chez Emanuel Thourneisen, 1755; & se trouve à Paris chez Briasson, rue Saint-Jacques, à la Science.*

IL est triste pour l'humanité que la guerre soit un mal souvent nécessaire, & que l'Art funeste de dépeupler la terre soit devenu une science qui a ses régles & ses principes. Il faut pourtant convenir que l'espèce humaine gagne à mesure que l'Art de la Guerre se perfectionne, parce que les Généraux habiles se respectant mutuellement, n'exposent point témérairement leurs soldats, & n'engagent point d'actions en pure perte & mal-à-propos.

L'Ouvrage, dont nous allons rendre compte, appartient aux Militaires ; & il eſt fait pour eux : auſſi leur eſt-il dédié. Nous ne croyons pas qu'il ſoit néceſſaire de dire que cette Epître dédicatoire n'eſt point, comme la plûpart des Ouvrages de ce genre, un tiſſu de louanges fades ou frivoles. L'adulation qui eſt le vice & le partage des ames rempantes ou intéreſſées ſeroit un opprobre dans un Militaire, dont le caractère doit être la franchiſe & la vérité. M. le Baron de Traverſe parle ainſi au Corps entier des Militaires. » C'eſt à vous, » Meſſieurs, que je prends la li» berté de dédier mon Ouvrage, il » eſt du reſſort de votre état : je » vous ſupplie de le regarder com» me une preuve du deſir que j'ai » de me rendre digne de l'honneur » d'être dans un Corps auſſi reſ» pectable que le vôtre.

Les différents titres que portent

ces deux Volumes, sembleroient annoncer deux Ouvrages différents ; & peut-être le dessein de l'Auteur, quand il les composoit, ne fut-il pas de les donner comme deux Parties d'un même Ouvrage. Il est cependant vrai qu'après une lecture réfléchie on trouve que ces deux Volumes ont entr'eux assez d'analogie, pour que l'un soit une dépendance & une suite de l'autre. La réunion de ces deux Parties forme un Corps de doctrine Militaire & remplit le projet de l'Auteur.

La premiére Partie renferme les principes ; & dans la seconde on fait l'application de ces principes aux grandes opérations de la Guerre. Nous nous étendrons peu sur le premier Volume, parce qu'il est lui-même un Extrait du grand Ouvrage de M. le Maréchal de Puységur. Nous pouvons assurer que cet Extrait est fidèle : nous l'avons comparé avec l'Ouvrage du Maré-

chal. Quoiqu'un abrégé auſſi judicieux ſoit lui-même un Ouvrage qui ſuppoſe beaucoup de mérite, M. le Baron de Traverſe dit modeſtement : » Je croirai avoir lieu » d'être ſatisfait de mes peines, ſi » les défauts de mon Ouvrage pouvoient au moins faire naître l'envie de s'inſtruire mieux par la » lecture du véritable Auteur.

La ſcience de la Guerre embraſſe tant d'objets, qu'il n'eſt peut-être pas poſſible, même au génie le plus heureux, de poſſéder dans toute leur étenduë les principes & les régles de cet Art ſi varié. *Les plus grands hommes de guerre ſe ſont trompés quelquefois*, diſoit M. de *Turenne ; & le meilleur Général n'eſt pas celui qui ne fait point de fautes, c'eſt celui qui en fait le moins.*

Ainſi que tous les autres Arts, la Guerre a ſes ſyſtêmes : c'eſt à l'expérience qu'il appartient de

justifier la préférence que l'on peut donner aux uns sur les autres. Quelque respect que M. le Baron de Traverse ait pour les lumières de M. le Maréchal de Puységur, il ose quelquefois être d'un avis différent : mais alors il propose ses doutes & ses réflexions avec tant d'égards & de ménagemens pour ce grand Maître, qu'une pareille opposition est plus honorable à M. de Puységur que ne le seroit une admiration superstitieuse.

Dans l'Article premier du Chapitre X^e^, de l'Art de la Guerre, le Maréchal établissant les régles que l'on doit observer pour faire les évolutions ou *motions* * Militaires, fixe à douze pieds ou à six petits pas la distance d'un rang à un autre. M. le Baron de Tra-

* M. le Maréchal de Puységur emploie plus volontiers le terme de *motions* que celui d'*évolutions*.

verſe prétend que » ſi les diſtances » des rangs étoient réduites à ſix » pieds ou à trois petits pas, les » diviſions n'étant que ſur trois » rangs & même ſur quatre, on » pourroit faire faire les quarts de » converſion en marche par divi-» ſion entière, ainſi que le fait la » Cavalerie... Il n'eſt pas douteux, » *dit-il encore*, que ſi les diſtances » étoient réduites à ſix pieds, les » manœuvres ſeroient infiniment » plus ſimples & beaucoup moins » ſujettes à varier dans leurs prin-» cipes « &c. C'eſt aux Maîtres de l'Art qu'il convient de juger la queſtion, & de décider laquelle de ces deux méthodes mérite d'être adoptée. Nous nous contentons d'inſérer ici une Note qui ſe trouve à la page 83, de l'Art de la Guerre. » Il y a bien des Officiers qui au-» roient de la peine à ſe perſuader » de la néceſſité de cette diſtance » de douze pieds d'un rang à l'au-

» tre... Mais que l'on liſe cet Article ſans eſprit de prévention, & qu'ainſi que je l'ai pratiqué, on faſſe marcher & manœuvrer enſuite un bataillon ſur ces principes ; on verra bien que lorſqu'il ſera accoûtumé à ces motions à rangs ouverts, il ſe conſerve toujours en ordre : ſi un ſoldat ſe dérange, on s'en apperçoit auſſitôt, &c.

Juſques ici M. le Baron de Traverſe, quoiqu'il pût penſer d'après lui-même, s'eſt contenté de travailler & de penſer d'après M. le Maréchal de Puyſégur. La ſeconde Partie de cet Ouvrage nous préſente un tableau plus étendu & plus varié. Ce n'eſt plus l'Extrait d'un Livre particulier, c'eſt le réſultat de tout ce que les anciens & les modernes ont écrit de plus profond ſur l'Art de la Guerre. Ces lumières & ces richeſſes qu'il emprunte des autres, M. le Baron de

Traverſe les augmente & ſe les approprie par la manière dont il les développe, & par les réflexions qu'il y ajoûte.

Depuis quelque temps, le zéle du bien public, peut-être auſſi la mode ont tourné le génie & les talens de nos Auteurs vers les connoiſſances utiles. De-là ſont nés tant de bons Ouvrages ſur le Commerce & ſur l'Agriculture. L'Art de la Guerre n'a point été négligé : nous avons, ſur toutes les parties qu'il renferme, des Livres excellents ; & ſi nos Officiers ne ſont pas inſtruits, c'eſt qu'ils ne veulent point faire uſage des ſecours abondants qu'ils ont à leur portée. Il n'en eſt pas du métier de la Guerre comme de la plûpart des autres profeſſions : dans celles-ci, quand on ne s'eſt pas mis en état d'acquérir les connoiſſances qu'elles exigent, on en eſt quitte pour quelques momens d'humiliation ; les

fautes ſont, pour ainſi dire, perſonnelles, & le public eſt vengé de votre ignorance par le mépris dans lequel vous tombez. Mais dans la profeſſion des armes, outre le déshonneur qui flétrit un Officier ignorant, de combien de malheurs ſon ignorance ne le rend-elle pas auteur ? Il eſt comptable à l'Etat du ſang des citoyens qu'il prodigue témérairement : aux yeux de la Religion & de la raiſon, il eſt l'aſſaſſin des ſoldats qui périſſent, victimes de ſes fautes & de ſon impéritie. Une pareille conſidération, jointe aux motifs de bienſéance & d'honneur, fait de l'étude & de l'application un devoir d'état pour un Militaire ; & ce ſeroit remplir imparfaitement cette obligation rigoureuſe, que de ſe borner aux connoiſſances que peuvent fournir les occaſions & l'expérience. Elle eſt ſans doute néceſſaire cette expérience ; mais elle ne ſuffit

pas seule. Il n'est donné qu'à la Théorie & à la Pratique réunies de former un grand homme de Guerre. Condé, Turenne & Montecuculli n'ont été les premiers Généraux de leur siècle, que parce qu'ils ont joint l'étude la plus assidue & la plus profonde, à l'expérience la plus suivie, & aux talens les plus distingués.

» La connoissance parfaite des » évolutions, *dit M. le Baron de* » *Traverse*, est une partie des plus » essentielles pour un Général d'ar- » mée, puisqu'elle lui est nécessaire » pour sçavoir faire prendre à une » armée toutes les différentes posi- » tions qui peuvent lui convenir.« C'est sur cette base que porte tout l'édifice de la Science militaire : comment en effet pouvoir faire agir utilement les troupes, si on ne leur a point appris à manœuvrer ? D'ailleurs la science des évolutions perfectionne & entretient la

discipline : des troupes bien exercées & bien disciplinées sont, à nombre égal, toujours victorieuses. C'est à l'ordre merveilleux que les Romains établirent dans leurs armées, que Vegèce attribue la conquête de l'univers ; *c'est aussi de plus à cette même discipline que la République fut redevable de faire impunément des fautes*, selon la réflexion judicieuse de M. l'Abbé de Mably dans la seconde Partie de ses *Observations sur les Romains.*

» Une des choses les plus utiles » pour former de bons soldats, *con-» tinue M. le Baron de Traverse*, » c'est de leur inspirer l'esprit du » Corps..... On me permettra de » faire observer qu'à bien consi-» dérer l'importance de donner le » bon esprit aux troupes, on trou-» vera qu'elle l'emporte même sur » toutes les autres attentions de » discipline.« Cet esprit de Corps

eſt une eſpèce de patriotiſme qui met en mouvement tous les reſſorts de l'ame, & lui donne cette activité qui fait triompher de tous les obſtacles : ſous l'impreſſion de cet intérêt général, les intérêts particuliers ſont comptés pour rien. Chaque ſoldat ſe croit ſolidairement chargé du ſoin de ſoûtenir & d'augmenter la réputation du Corps de troupes dans lequel il eſt entré : cet eſprit de Corps n'eſt, ſi l'on veut, qu'un être d'imagination ; mais quand on ſçait en faire uſage, cet être d'imagination produit les actions les plus éclatantes. Ne voyons-nous pas que les Sociétés les plus illuſtres & les plus diſtinguées dégénèrent à meſure qu'on néglige d'y maintenir cet intérêt général, cet eſprit du Corps ? Dans les beaux jours de leur République, les Soldats Romains n'étoient occupés que de la dignité & de la majeſté de leur

Empire. Cette image brillante les accompagnoit par-tout, & leur communiquoit ce courage intrépide, & cette chaleur qui tient de l'enthousiasme.

Mais comment inspirer aux troupes ce bon esprit? M. le Baron de Traverse entre sur cela dans un détail plein de zéle pour le bien public; nous ne pouvons le suivre dans l'exposé qu'il fait des différents moyens qui peuvent introduire cette heureuse inclination dans les troupes. » Un des plus » efficaces, *dit-il*, seroit si l'on » faisoit de temps en temps, dans » les Régimens, des assemblées des » Commandans & Capitaines, pour » conférer ensemble sur les moyens » de répandre ce bon esprit dans » leur Corps. Les Capitaines en » feroient autant à l'égard des Offi» ciers de leurs Compagnies : ceux» ci également vis-à-vis des Ser» gens & Caporaux ou Anspessades,

» lorſque les matières agitées ſe» roient de leur reſſort ; &, lorſ» qu'il en ſeroit beſoin, les Capo» raux ou Anſpeſſades inſtruiroient » à leur tour leurs Eſcouades. L'in» troduction de ces aſſemblées qui, » par gradation, feroient paſſer juſ» qu'aux Soldats les inſtructions... » ne pourroit produire qu'un très» bon effet« &c. Que ne peut-on pas encore ſe promettre de l'établiſſement des plus légères diſtinctions ! Les hommes deviennent tout ce que l'on veut qu'ils ſoient, quand on ſçait intéreſſer leur amour propre. » Perſonne n'ignore l'effet » que la diſtinction produit ſur l'eſ» prit des Grenadiers, qui même » ayant été mauvais ſoldats devien» nent bons Grenadiers, dès qu'ils » ſont admis à l'être ; cette ſeule » gradation leur releve le coura» ge, &c.

Dans le Chapitre 12e, M. le Baron de Traverſe ſe déclare pour

l'ordre de la Colonne, lorſqu'il s'agit de réſiſter à la Cavalerie en plaine, d'aborder l'ennemi, de l'enfoncer & de le détruire par l'arme blanche, d'emporter un retranchement &c. C'eſt l'ordre qui a le plus de poids & d'impulſion, qui tient le mieux les forces réunies : nous renvoyons à l'Ouvrage, on y trouvera des vues fort réfléchies ſur les différentes manières de faire manœuvrer une colonne.

Le 14e Chapitre nous paroît un des plus importans de tout l'Ouvrage, quoiqu'il ne préſente que des maximes détachées dans le goût de celle-ci : » Les grands Capitai-
» nes, *dit l'Auteur*, qui n'agiſſent
» que ſur de grandes penſées, dont
» les projets & les marches ſont
» bien concertés, & rèſultent d'un
» profond deſſein, ne peuvent man-
» quer de réuſſir dans ce qu'ils en-
» treprennent, ſur-tout lorſqu'ils

» cachent leur vrai but en pre-
» nant des routes qui lui paroiſſent
» oppoſées.« Chaque maxime, contenue dans ce Chapitre, énonce, pour ainſi dire, un principe : c'eſt ce qui rend le morceau entier très-digne de l'attention du Lecteur.

La guerre défenſive demande peut-être plus de reſſources de génie, que la guerre offenſive ; & l'on ne s'en tient ordinairement à celle-là que lorſque l'ennemi, infiniment ſupérieur par ſes forces, eſt en état d'entreprendre ſur nous. C'eſt donc alors un parti forcé: cette poſition critique décide des talens d'un Général. Céder toujours du terrein pour éviter un engagement, ce n'eſt point entendre la guerre ; couvrir un certain pays qu'il nous eſt important de conſerver, & abandonner l'autre qui nous l'eſt moins, c'eſt beaucoup contre des forces bien ſupérieures. Un Général habile ira plus loin : il conſerve tout,

il couvre ſes places ; il empêche que l'ennemi n'attente ſur aucune ; il le tient en haleine, le fatigue par de continuelles allarmes, déconcerte tous ſes projets, lui enleve des quartiers, mine ſon armée en détail, & finit par demeurer le maître de la campagne. C'eſt-là ce qui caractèriſe le grand homme de guerre, & c'étoit le talent admirable de M. de Turenne : telle fut la célébre campagne de 1674.

M. le Baron de Traverſe n'oublie point de parler du coup-d'œil ſi néceſſaire à la guerre, & qu'on peut appeller la logique du Général. Mais que doit-on entendre par ce *coup-d'œil militaire ?* C'eſt l'art de connoître la nature & les différentes ſituations du pays, où l'on fait la guerre ; les avantages & les déſavantages des poſtes que l'on peut occuper. C'eſt par cette connoiſſance de tout un pays qu'un grand Capitaine peut prévoir les

évenemens de toute une campagne, & s'en rendre, en quelque sorte, l'arbitre. Il n'y a rien à espérer pour la victoire, si l'on est dépourvu de ce qui s'appelle *coup-d'œil* à la guerre. Ce talent si précieux n'est-il pas un don de la nature, que l'art ne peut imiter ni remplacer ? » Non, *répond notre* » *Auteur*, il n'est pas impossible de » l'acquérir ; mais on ne l'acquiert » qu'à force d'une très-grande pra- » tique : pour se former dans cette » connoissance, il faut que notre » imagination travaille constam- » ment..... Les fourages forment » beaucoup le coup-d'œil & l'affi- » nent extrêmement.. Lorsqu'on est » en voyage, on examine, en mar- » chant, tout le pays qui se trouve » à portée de la vuë. On campe par » imagination une armée sur le ter- » rein qui se découvre le plus de- » vant nous ; on en considère les » avantages & les défauts ; on voit

» ce qui peut être favorable à la
» Cavalerie, ce qui eſt propre à
» l'Infanterie. Je forme imaginai-
» rement les deux ordres de Ba-
» taille, & je mets en œuvre tout
» ce que je ſçais de la tactique &
» des ruſes de la guerre &c.

Il n'eſt pas douteux que cette méthode, ſi elle étoit ſuivie, ne nous donnât d'excellents Officiers; alors tout devient inſtruction pour un Militaire, qui a le génie obſervateur. Xénophon nous apprend que le grand Cyrus, occupé dès la plus grande jeuneſſe du métier de la guerre, y rapportoit juſqu'à ſes amuſemens : s'il parut ſe livrer tout entier à la chaſſe pendant ſes premiéres années, c'étoit dans le deſſein de ſe rendre propre à la guerre : ſur quoi l'Auteur rapporte l'inſtruction que ce Prince donna un jour à Chryſante, un de ſes Officiers Généraux. Nous renvoyons à ce trait d'érudition (page 81, du ſecond

Volume de M. le Baron de Traverse.)

Le premier effet que produit le coup-d'œil militaire, est de faire connoître tout le parti qu'on peut tirer d'un avantage qu'offre le terrein. Il n'en est pas un seul qu'on doive négliger; maisons, cassines, censes, tout mérite une attention particuliére. Le poste le moins considérable peut arrêter long-temps les efforts d'un Corps de troupes, quand il est défendu par un Officier intelligent; & la gloire qu'on acquiert dans la défense d'un mauvais poste, est comparable à celle de la plus belle résistance dans une place forte. Dès sa jeunesse le Comte de Saxe annonça tout ce qu'il devoit être par la maniére hardie, dont il défendit un village en Pologne. M. de Folard rapporte ce trait, nous allons en donner le précis.

Le Comte de Saxe avoit appris

qu'il s'étoit fait une trève entre les troupes Saxones & les Confédérés. Il crut pouvoir profiter de cette occasion, & partit, vers la fin de Janvier, avec un nombre d'Officiers & les gens de sa maison. Il arriva dans un Bourg, nommé Crachnitz : à peine étoit-il à table qu'on vint l'avertir qu'il entroit beaucoup de Cavalerie dans le Bourg. C'étoient 200 Dragons & 600 Chevaux, commandés par M. Paschkonoski. Le Comte de Saxe, qui ignoroit que la trève fût rompue, songea aussi-tôt à se mettre en défense : il n'avoit avec lui que dix-huit personnes ; il fit ses dispositions, & attendit les Polonois. Ceux-ci enfoncerent les portes & monterent dans les appartemens : ils en furent chassés. Le Comte de Saxe étoit par-tout, & son exemple encouragea sa petite troupe presque toute composée d'Officiers, qui firent des prodiges

de valeur. Enfin les Polonois, qui n'avoient pas cru devoir trouver tant de résistance, se contenterent de bloquer la maison, & d'attendre le jour. M. Paschkonoski envoya un Officier sommer le Comte de se rendre avec menace de le brûler s'il différoit. Le Comte rejetta la proposition avec beaucoup de hauteur : il assemble ensuite ce qu'il avoit de monde, & dit qu'il ne voyoit point d'autre parti à prendre, pour sauver leur vie, que de sortir l'épée à la main ; mais qu'il falloit se hâter de profiter de la nuit, parce que le jour rendroit cette résolution téméraire & impraticable. Il sort donc à la tête de quatorze hommes qui lui restoient, & quoiqu'il fût blessé à la cuisse d'un coup de feu, il fond avec impétuosité sur une des Gardes, lui passe sur le ventre, & arrive à Sandomir, où il y avoit une Garnison Saxonne.

L'Auteur, d'après M. De Feuquieres, condamne les lignes qui présentent un front trop étendu : en général les lignes, à moins qu'elles ne soient très-fortifiées, peuvent tout-au-plus couvrir les quartiers d'une armée dispersée, & les mettre à l'abri d'une surprise, mais elles sont rarement avantageuses. D'ailleurs elles réduisent l'action purement à la défensive, privent de l'avantage du choc & de l'impulsion. Ces sortes de lignes sont presque toujours emportées lorsqu'elles sont attaquées. Témoins les déroutes que nous essuyâmes à Turin & à Barcelone, dans la guerre pour la succession à la Couronne d'Espagne.

Le meilleur retranchement que l'on puisse opposer à l'ennemi, c'est une rivière profonde, sur-tout quand les bords en sont défendus par un Général habile, qui connoît ses avantages, & qui sçait en pro-

ſiter. » Tenter le paſſage d'une ri-
» vière dans ces circonſtances, *dit*
» *M. le Baron de Traverſe*, c'eſt
» l'entrepriſe la plus délicate de la
» guerre : ce n'eſt point préciſé-
» ment une affaire de ruſe & de
» ſtratagème; c'eſt une attaque de
» vive force. « Avant que de ſe
réſoudre à une entrepriſe ſi dange-
reuſe, *dit Montecuculli*, on doit
bien prendre ſes meſures, conſi-
dérer l'état des forces de ſon enne-
mi, les obſtacles & les facilités
dans l'attaque, comme dans la
défenſe, les comparer enſemble
comme un Juge déſintéreſſé com-
pare les raiſons des parties dans
une affaire civile, & examiner en
rigueur tout ce que l'ennemi peut
faire.

M. le Baron de Traverſe expoſe,
avec beaucoup de clarté & d'intel-
ligence, les diſpoſitions & les pré-
cautions qui doivent précéder &
préparer une opération ſi difficile :

il donne auſſi les maximes & les régles qu'un Général doit employer pour empêcher le paſſage d'une rivière. » On doit, *dit-il*, former » des retranchemens proche la ri- » vière, établir des camps volants, » & ne pas imiter les Hollandois » qui en 1672 s'étant retranchés » ſur l'Iſſel, laiſſerent paſſer les » François & ſe former de l'autre » côté; leurs retranchemens s'étant » trouvés trop éloignés des rives du » fleuve.

Lorſqu'une place eſt aſſiégée, pour empêcher qu'elle ne ſoit priſe, il ne ſuffit pas d'y jetter quelques ſecours : ce n'eſt là qu'en reculer la priſe de quelques jours, quand l'ennemi eſt opiniâtre : il faut tâcher d'engager une affaire générale. C'eſt ainſi qu'en uſa M. de Villars, en 1711, lorſqu'il emporta Denain. Les Alliés ouvrirent la campagne avec un appareil de guerre formidable. Après la priſe

du Queſnoy, ils inveſtirent Landreci. Leurs magazins étoient à Marchiennes, environ à neuf lieuës de leur ſiège : en quoi, dit M. de Folard, ils firent une grande faute. On ſe contenta d'une ligne de communication de Marchiennes à Denain ; on embraſſa plus de terrein qu'il n'en eût fallu pour une armée de vingt mille hommes, & cependant on ne jetta, dans ce poſte important, qu'un Corps de dix-huit à vingt bataillons, avec quelques Eſcadrons.

Le tout ſe trouvoit ſéparé de l'armée par l'Eſcaut, ſur lequel il n'y avoit qu'un ſeul pont. M. le Maréchal de Villars, inſtruit de cette négligence, fait un mouvement par ſa gauche, en donnant de la jalouſie par ſa droite : par-là il dérobe à l'ennemi ſa marche ; il arrive ſur l'Eſcaut, le paſſe & enveloppe Denain ; il attaque les retranchemens, les emporte : on ſçait

quelles furent les ſuites de cette ſçavante manœuvre qui ſauva la France.

De toutes les opérations de la guerre, la plus importante & la plus brillante c'eſt la bataille : pour en aſſurer le ſuccès, la valeur des troupes ſuffit-elle ? Non, ſans doute. Combien d'armées, compoſées de ſoldats courageux, ont été battues, parce qu'elles étoient commandées par des Chefs ſans expérience & ſans talens ! C'eſt du bon ordre & de la bonne diſpoſition des troupes, c'eſt de l'intelligence & de la préſence d'eſprit du Général, que dépend la victoire. Il ne ſuffit pas de connoître les ordres de bataille qui ont réuſſi ; il faut être en état par ſoi-même d'en imaginer de nouveaux, ſuivant la ſituation des lieux, la qualité & la quantité de ſes forces, & de celles de l'ennemi. La différence des terreins exige diffé-

rents plans : c'est elle qui détermine l'emploi & le placement de l'Infanterie, de la Cavalerie & de l'Artillerie. L'inégalité du champ de bataille entraîne une infinité d'avantages ou de désavantages. » Un » ravin, un rideau, un bois, une » hauteur, un village, un chemin » creux, un défilé, un marais &c. » tout doit exciter l'attention du » Général, parce que tout peut lui » servir ou lui nuire.« M. le Maréchal de Luxembourg dut le gain de la bataille de Fleurus à un mouvement qu'il fit faire à sa seconde ligne, de la gauche à la droite, sans que l'ennemi s'en apperçût : ce mouvement se fit à la faveur des bleds qui étoient fort hauts, & de la plaine inclinée, où la seconde ligne avoit son poste. M. de Waldeck, qui commandoit les Alliés, négligea de la faire reconnoître, & ce fut par-là qu'il fut battu.

M. le Baron de Traverse parle,

dans le Chapitre 33^e^, de la bataille de Fontenoy. » Tout le monde » sçait, *dit-il*, qu'à la bataille de » Fontenoy, le village qui en porte » le nom, & la redoute du bois » de Bary formerent les deux » points d'attaque qui se présente- » rent à l'ennemi ; que leurs trou- » pes destinées à ces attaques, fu- » rent maltraitées par notre feu » d'Artillerie & de Mousqueterie ; » qu'elles se repliérent sur leur » droite & sur leur gauche, & se » rejoignirent entre les deux points » d'attaque, & que formant ainsi » une masse de troupes produite » par le hazard (qu'on appella *co-* » *lonne*,) elles marcherent en » avant & vinrent fondre sur le » centre de notre premiére ligne, » qu'elles n'eurent pas grand peine » à vaincre, vû le peu de résistance » que pouvoit opposer une troupe » formée sur quatre rangs. Cepen- » dant ce début qui paroissoit me-

» nacer le ſuccès de nos armes, » n'avoit pas de quoi étonner le » jugement d'un Militaire enten- » du : il étoit aiſé de prévoir que, » pour peu qu'on oppoſât de ré- » ſiſtance à cette maſſe de troupes, » elle ſeroit néceſſairement diſper- » ſée. Le plan d'attaque projetté » par les ennemis, avoit été cul- » buté ; & le hazard en avoit pro- » duit un tout nouveau, qui n'étoit » ſoûtenu de rien, point réfléchi, » fait à la hâte & en déſordre, & » qui ne devoit ſa naiſſance qu'à » l'impétueuſe valeur des troupes » Angloiſes, ſeul & unique mo- » bile qui, ſi je l'oſe dire, les fai- » ſoit avancer machinalement &c. L'Auteur examine enſuite quel au- roit pû être le plan d'attaque le plus avantageux pour les ennemis : il expoſe le ſyſtême qu'il auroit ſuivi à leur place, & relativement à notre poſition : c'eſt aux Maîtres de l'Art d'apprécier la bonté de ce

ſyſtême : nous dirons ſeulement que, s'il eſt tout ce qu'il nous paroît être, nous devons nous féliciter qu'il n'ait pas été celui de l'ennemi. Il n'eſt point d'ordre de bataille qui n'ait quelquefois réuſſi, comme il n'en eſt point qui n'ait échoué : la meilleure diſpoſition n'eſt pas toujours un ſûr garant de la victoire. M. de Folard n'a-t-il pas prétendu que l'ordre de bataille formé par Varron à Cannes étoit le chef-d'œuvre de la tactique ? Cela n'empêcha pas Varron d'être battu par Annibal. Le même M. de Folard dit que le Général Cartaginois fut moins redevable de la victoire à l'excellence de ſon ordre de bataille, qu'aux fautes commiſes par Varron, dans le cours même & la durée du combat.

L'inexpérience indocile
Du Compagnon de Paul Emile
Fit tout le ſuccès d'Annibal.
Ode à la Fortune.

Il faut cependant ajoûter, pour la gloire d'Annibal, que ce grand Capitaine avoit le talent inestimable de connoître en peu de temps le caractère des Généraux que Rome lui opposoit. Il commençoit par les étudier avant que d'en venir aux mains avec eux, & sur la connoissance qu'il en avoit, il dirigeoit ses opérations. Il dut donc s'attendre aux fautes que fit Varron; il les avoit prévues, ou même il les avoit fait naître. Car il sembloit, *dit Tite-Live*, qu'il assistât aux conseils de ses ennemis. *Nec quidquam eorum quæ apud hostes agebantur eum fallebat,... omnia ei hostium, haud secùs quam sua, ipsi nota erant.* Tit. Liv. L. 22.

Sçavoir vaincre & profiter de la victoire, c'est l'éloge que mérita César : ce grand homme comptoit pour rien ce qu'il avoit fait, lorsqu'il lui restoit quelque chose à faire.

Nil actum reputans, ubi quid superesset agendum.

Lucan.

M. de Turenne, que l'on peut nommer après César, disoit qu'il estimoit plus un Général qui conservoit un pays, après une bataille perdue, que celui qui l'avoit gagnée, & n'avoit pas sçû en profiter. L'Amiral de Coligny, & le Prince d'Orange, depuis Roi d'Angleterre, furent presque toujours battus. Mais comme ils sçavoient la Guerre, ils rendoient, par l'habileté de leurs manœuvres, la victoire souvent inutile à leurs ennemis. » Une armée, *dit M. le Baron* » *de Traverse*, n'est point abîmée » & anéantie pour avoir perdu le » champ de bataille, & abandonné » ses morts, ses blessés & son canon : ces mêmes soldats qui » fuient aujourd'hui, peuvent se » rallier & reformer une armée re» doutable, animée par la honte de

» ſa défaite...Que ne faut-il pas pour
» rendre une bataille déciſive &
» complette ! elles ne le ſont preſ-
» que jamais. On voit l'ennemi at-
» terré, foulé aux pieds : il ſe releve ;
» on diroit que le victorieux n'a
» marché que ſur des reſſorts.

Les Mémoires du Duc de Rohan nous fourniſſent un exemple de ce que peut une armée, même après une défaite, quand elle eſt commandée par des Généraux habiles. Dans la plaine de Rheinfeld, les Ducs de Weimar & de Rohan furent battus ; ils perdirent tout, hors le courage & la confiance des ſoldats qui échaperent au fer de l'ennemi. Le Duc de Weimar les recueillit à cinq ou ſix lieuës du champ de bataille : mais que faire ? il ſe voyoit ſans vivres, ſans équipages, ſans munitions. Le Duc de Rohan, l'homme du monde le plus fécond en reſſources hardies & vigoureuſes, a le courage d'oſer

eſpérer, & il propoſe de retourner à l'ennemi. L'avis étoit digne du Duc de Weimar ; il lui plut ; on ſonde les Officiers & les Soldats, tous répondent qu'ils ſont prêts à recommencer le combat : l'ordre ſe donne, on fait une marche forcée, on arrive le matin à la vuë de l'ennemi, on l'attaque ſans lui donner le temps de ſe reconnoître, il eſt vaincu ſans preſque aucune réſiſtance.

Le dernier Chapitre eſt comme le précis de tout l'Ouvrage. M. le Baron de Traverſe y préſente en grand le tableau des qualités néceſſaires à un Général d'armée : ce morceau eſt plein de force & de vérité. Quand on connoît ſi bien toutes les qualités qui forment un bon Général, on a ſoi-même tout ce qu'il faut pour le devenir. Un des premiers ſoins du Général, c'eſt, *dit notre Auteur*, d'étudier le génie du Chef qui lui eſt oppoſé,

Cette attention eſt, ſans doute, néceſſaire ; mais ne pourroit-il pas arriver que cette étude & cette connoiſſance ne ſerviſſent qu'à faire commettre des fautes plus ſçavantes & plus réfléchies ? Cette obſervation que nous hazardons eſt juſtifiée par l'anecdote ſuivante, tirée des Mémoires de M. de Buſſy-Rabutin.

En 1657, le Vicomte de Turenne forma le ſiége de Cambrai, que le grand Condé réſolut de ſecourir. » Le Maréchal avoit poſté » d'abord l'aîle droite de ſa Cava- » lerie ſur une grande avenuë : » mais deux heures après, ayant » fait réflexion que le Prince qui » ſçavoit que le moindre Capi- » taine ſeroit aſſez fin pour ſe » poſter en pareille rencontre ſur » un petit ſentier plutôt que ſur » un grand chemin, auroit aſſez » bonne opinion de lui (Turenne) » pour croire qu'il feroit autre » choſe,

» chose, changea de poste & vint
» prendre celui d'une petite ave-
» nue; il est vrai que, pour le mal-
» heur de M. de Turenne, le Prince
» jugea qu'il auroit fait la même
» réflexion, & venant avec trois
» mille chevaux par le grand che-
» min, où il n'y avoit que quelques
» Escadrons clair-semés, il entra
» dans Cambray.« Sur quoi M. De Bussy dit : La grande estime que le Prince avoit de M. de Turenne, attira à celui-ci cette disgrace, & il eût mieux valu pour lui que M. le Prince l'eût un peu moins estimé en cette occasion.

Les Ouvrages qui, comme celui-ci, sont pleins de préceptes & d'instructions, veulent être lûs dans leur entier : ainsi notre Analyse ne doit qu'inviter & préparer le Lecteur; elle ne peut satisfaire pleinement sa curiosité,

ARTICLE VI.

LETTRE AUX AUTEURS de ces Mémoires, sur les derniers Volumes de l'Edition nouvelle des Œuvres de S. Ephrem.

PERMETTEZ, MM. RR. PP., que je me plaigne de vous & de vos Mémoires au sujet de l'Edition des Œuvres de saint Ephrem, consommée à Rome en 1746.* Vous nous avez fait connoître, en divers temps, les pre-

* La raison de notre silence est le long intervalle de temps qui s'est passé entre la publication des derniers Volumes de cette Edition, & la communication qui nous en a été faite. Nous n'avons vû ces derniers Volumes qu'en 1751, cinq ou six ans après l'Edition consommée à Rome.

miers Volumes de ce grand Ouvrage : je trouve du moins, dans le cours de vos Mémoires pour l'année 1742, trois Extraits qui le concernent. Ils ſont très-inſtructifs ; mais vous n'avez pas continué d'en donner de ſemblables pour les derniers Volumes. Je ne trouve pas même ces Tomes annoncés dans votre Journal ; je parle du troiſième Tome en Syriaque & en Latin, & des deuxième & troiſième en Grec & en Latin : car vous ſçavez, MM. RR. PP., que toute l'Edition comprend ſix Volumes *in-fol.* L'Editeur des deux premiers eſt votre Confrère le P. Benoît ou *Benedetti*, Jéſuite, Syrien de Nation ; mais appliqué trop tard à ce travail, il n'a pû le finir, & c'eſt M. Aſſemani, Archevêque d'Apamée, qui a donné le dernier Tome Syriaque & Latin, avec les trois pour le Latin & le Grec. Je mets ici le *Latin* avant le *Grec*, parce

que, la plûpart du temps, ce Latin de S. Ephrem est le même qu'on avoit déja, dans l'Edition donnée par Gérard Vossius ou *Voskens*, Prévôt de Tongres & assez habile homme. Je crois pourtant qu'on auroit dû donner une autre Traduction: rien de plus convenable, puisqu'on se déterminoit à publier le texte Grec enseveli si long-temps dans les Bibliothèques.

Mais quoiqu'il en soit, j'aurois souhaité, MM. RR. PP., que vous eussiez eu le temps, ou la volonté, d'apprécier au juste les trois derniers Tomes de cette grande Edition; sur-tout ceux où l'on voit le Grec & le Latin; & en particulier le dernier qui comprend une multitude d'Ouvrages qui n'avoient jamais paru en Grec, non pas même dans l'Edition faite à Oxford en 1709, quoique d'ailleurs magnifique, & plus correcte que celle de Rome. Oserois-je bien vous mar-

quer ici trois autres desirs que m'inspire la lecture des Œuvres de cet admirable Docteur de l'Orient?

I. S. Ephrem répand sur tout ce qu'il dit une onction qui se communique intimement à l'ame, & qui la pénètre de respect pour Dieu, de crainte pour ses jugemens, de confiance en ses miséricordes. Les prières, dont ces saints Ouvrages sont remplis, les aspirations qu'on y trouve, & qui sont variées en mille manières différentes, embrasent le cœur : ce feu n'est pas une ardeur passagère qui s'éteint à la fin de la lecture ; c'est une impression profonde que j'appellerois bien un *incendie* spirituel, une destruction, une dévastation des penchans terrestres, si je ne craignois que vous ne m'accusassiez de donner dans l'excès, ou de manquer de précision Théologique dans mes paroles. Mais enfin voici mon desir, & je le crois plus propre à justifier

mes penſées, que tout ce qui pourroit m'échapper ici à la louange des Œuvres de S. Ephrem. Je voudrois qu'un homme ſçavant & vertueux fît un choix dans toute cette grande Edition, qui n'habite que les Bibliothèques des Princes ou des Communautés ; qu'il traduisît en notre Langue ces morceaux choiſis, ou bien qu'il en formât un Corps de doctrine ſpirituelle, ſans s'aſtreindre à traduire de ſuite & littéralement. Je crois qu'un tel Ouvrage feroit de grands fruits dans les ames, & non-ſeulement dans celles qui ſont déja livrées à la piété, mais encore & principalement même dans les cœurs des prodigues, dans ces hommes qui ont abandonné Dieu & qui l'outragent ſans ceſſe. Quels effets n'opéreroient point ſur eux, avec la grace de Dieu, tant de portraits terribles de la mort & des jugemens éternels ! Quelle componc-

tion ne feroient pas naître tant de discours où le Saint détaille ses foiblesses, & dit des choses qui percent jusqu'au plus profond de l'intérieur ! Quelle lumière ne porteroient point, dans les esprits, tant de sentences vives, animées, qui se retiennent sans effort, & qui ne manquent jamais de frapper leur coup quand elles se représentent à l'esprit ! C'en est assez, MM. RR. PP., sur ce premier desir. On le prendra peut-être pour le fruit de l'enthousiasme ; mais je n'ai qu'un mot à dire : S. Ephrem fut un des plus grands hommes du quatrième siècle ; il ne parut occupé que des grandes vérités du salut ; il s'humilia sans cesse sous la main d'un Dieu terrible ; il prêcha & pratiqua la plus austére pénitence, toujours dans la vuë de *préparer un trésor pour la dernière heure :* car c'étoient-là ses expressions. Si l'on est enthousiaste au XVIII[e] siècle,

en se remplissant des mêmes pensées, les mots ne faisant rien à l'affaire, on peut, sans honte & sans crainte, adopter la dénomination, & toutes celles que le vice & l'irréligion ont données, dans tous les temps, aux saints amis de Dieu. Mais je viens à mon second desir.

II. Je crains, MM. RR. PP., de faire ici votre fonction, c'est-à-dire de parler en Critique : qualité qui ne m'appartient point, & dont je sens tous les inconvéniens. Cependant je suis véritablement fâché de l'état où se trouve l'Edition de S. Ephrem ; je parle sur-tout du dernier Tome Grec & Latin : il faut de deux choses l'une, ou que l'Editeur, M. Assemani, ait voulu laisser, dans le texte, toutes les fautes des MSS., ou que n'ayant pû gouverner lui-même l'impression de ce Volume, il l'ait confiée à quelqu'un qui ne sçavoit point

de Grec, ou qui en ſçavoit très-peu. C'eſt une choſe étonnante, en effet, que la multitude de fautes dont ce texte fourmille ; on y eſt arrêté par des mots tronqués, par des phraſes infiniment mal ponctuées ; & ſans le Latin, qui eſt à côté, on ſeroit ſouvent hors d'état de ſaiſir le ſens du ſaint Docteur. Le malheur encore eſt que cette partie de l'Edition ne ſe trouve point dans le Grec d'Oxford : ainſi l'on eſt obligé de travailler ſoi-même, de deviner, d'aller à la découverte : or je ſouhaiterois de tout mon cœur qu'on réimprimât ce Volume, entrepriſe qui pourroit ſe faire à Veniſe où l'on imprime tant de ſaints Pères : car je ne parle pas de notre France totalement déchue à cet égard : elle a produit des miracles en ce genre, & aujourd'hui ſes belles Editions ſe donnent pour rien. Mais je vous laiſſe, MM. RR. PP., cette plainte à faire ; ſi vous

n'aimez pourtant mieux la ſupprimer comme inutile, le ſiècle préſent n'étant preſque plus ſuſceptible de penſées qui aillent au vrai bien & au vrai beau. Je me contente de vous faire obſerver qu'il eſt très-fâcheux que le dernier Tome de S. Ephrem ſoit ſi défectueux dans la nouvelle Edition. Les deux autres Tomes (du Grec & du Latin) ſont mieux, quoique le ſecond ne ſoit pas non plus exemt de fautes groſſiéres.

III. Le dernier de mes deſirs à l'égard des Œuvres du S. Docteur de Syrie, concerne un point de controverſe. Sans doute qu'il eût été à propos, en donnant l'Edition, de former un réſultat des ſentimens de S. Ephrem ſur les dogmes de la Foi : on y auroit fait voir que la Syrie penſoit, au IV^e^ ſiècle, comme l'Egliſe Catholique-Romaine penſe aujourd'hui. Les Controverſiſtes auroient puiſé, ſans

peine, à cette ſource de doctrine, & les vrais Catholiques euſſent été très-édifiés en reconnoiſſant toute leur croyance dans des monumens ſi anciens. Mais, ſans étendre mes vues à tous les points de notre Foi, je déſirerois du moins qu'on eût pris ſoin de bien expliquer un texte qui regarde la ſainte Euchariſtie : on le trouve au troiſième Volume (Grec & Latin) dans le diſcours où S. Ephrem combat *ceux qui veulent ſonder la nature du Fils de Dieu*. Ce Diſcours avoit été traduit par Gérard Voſſius ; & les adverſaires de la préſence réelle n'avoient pas manqué d'y relever le texte dont nous voulons parler ; le voici : *Attende quomodo panem benedixit ac fregit in figuram immaculati corporis ſui ; calicemque in figuram ſanguinis ſui benedixit, deditque diſcipulis*, &c. Les Docteurs Catholiques, & le Traducteur lui-même, Gérard Voſſius, ont

fait des efforts pour montrer que ce paſſage ne favoriſe point les Sacramentaires. Vous trouverez, MM. RR. PP., dans l'Hiſtoire de D. Ceillier (Tome VIII.) une diſcuſſion ſur ce point : l'Auteur y rapproche ſçavamment & très-à-propos d'autres textes du même S. Ephrem ; & dans ces textes rien de plus clair que le dogme de la préſence réelle. Je puis vous citer en particulier le paſſage ſuivant, qui eſt tiré du Diſcours même dont les Sectaires font uſage : *Participa immaculatum Corpus & Sanguinem Domini tui, fide pleniſſimâ, certus quòd agnum ipſum integrè comedas*. D. Ceillier n'oublie point ces belles paroles, & je ne puis diſconvenir que toute cette controverſe ne ſoit bien traitée dans ſon Livre auſſi-bien que dans les Notes de Voſſius.

Mais enfin, comme nous n'avions juſqu'ici le Diſcours de S. Ephrem

que d'après la Traduction Latine, je me suis toujours défié de cette leçon, & je trouve en effet que le Grec est bien plus favorable à la croyance Catholique : car voici premièrement le texte objecté par les Calvinistes, je dis le texte Grec que Vossius avoit sous les yeux en faisant sa version : Πρόσεχε πῶς τὸν ἄρτον εὐλογῶν, κλάνει (il faut κλάει ou κλᾷ) αὐτὸν ἐν τύπῳ τοῦ σώματος τοῦ ἰδίου ἀχράντου, καὶ τὸ ποτήριον πάλιν πῶς ἐν τύπῳ αἵματος εὐλογεῖ, καὶ δίδωσιν &c. Ce qui doit être traduit ainsi : *Attende quomodo benedicens panem, frangit ipsum in signo proprii sui corporis immaculati ; & quomodo rursùm calicem benedicit in signo sui corporis & dat discipulis suis &c.* Je crois, MM. RR. PP., que vous sentez la différence de cette Traduction d'avec celle de Vossius : celui-ci dit que Jesus-Christ *benit & rompit le pain pour être la figure de son corps &c.* & le Grec porte

que Jesus-Christ bénissant le pain, (ou après l'avoir béni) le rompit dans le signe de son corps ; c'est-à-dire dans *le Sacrement*, dans *les espèces* qui subsistent après la bénédiction ou Consécration : ce qui est de la plus grande exactitude. L'Eucharistie est un *Sacrement*, un *signe*, & sous ce rapport elle est rompue, partagée, quoique le Corps de Jesus-Christ persévère en son entier sous chaque particule. Il faut dire la même chose du Calice, excepté que la fraction ne lui convient pas : aussi S. Ephrem dit-il seulement que Jesus-Christ *bénit le Calice dans le signe de son sang*, & le donna à ses Disciples.

En second lieu, le texte qu'on tire du même Discours pour faire voir que S. Ephrem a tenu la présence réelle, se lit dans Vossius, comme on a vû plus haut : *Participa immaculatum corpus & sanguinem Domini tui, fide plenissi-*

mâ, certus quòd agnum ipsum integrè comedas : or, dans le Grec, au lieu de *integrè*, on lit *verè*, εἰλικρινῶς : jamais ce mot n'a signifié *integrè* ; & l'on conçoit que *verè* exprime parfaitement le dogme de la présence réelle.

Troisièmement, je trouve encore, dans ce Discours, un texte considérable, & plût à Dieu que le nouvel Editeur nous l'eût rendu comme il faut, c'est-à-dire sans faute typographique. S. Ephrem dit : Jesus-Christ nous a donné, à nous hommes charnels, un feu & un esprit à manger, à boire, & à sacrifier ; c'est-à-dire son corps & son sang : Πῦρ καὶ πνεῦμα παρέσχεν ἡμῖν τοῖς σαρκικοῖς ἐσθίειν τε καὶ πίνειν, καὶ θῆναι ἐπ' αὐτῷ (je crois qu'il faut θύειν ou θύναι ou θῦναι) τοῦτ' ἔστιν τὸ σῶμα αὐτοῦ &c. Le Traducteur Latin ne s'est point embarrassé de ce mot qui dénote le *Sacrifice*, & dans la nouvelle Edition, le Latin

eſt tel que l'a donné Voſſius. Vous avouerez pourtant, MM. RR. PP., que la choſe en valoit la peine, & qu'il n'étoit pas indifférent de nous faire connoître le ſentiment de S. Ephrem ſur le ſaint Sacrifice de l'Euchariſtie.

Enfin je veux vous faire obſerver que, dans ce même Diſcours, il eſt preſque toujours queſtion de foi : je n'en excepte pas les endroits qui traitent de l'Euchariſtie : toujours le ſaint Docteur recommande *la Foi, la pureté de la Foi, la vivacité de la Foi.* Mais ne penſons pas qu'il nous indique par-là le ſens figuré, ni qu'il eſtime que le corps de Jeſus-Chriſt & la manducation de ce Corps adorable n'eſt & ne ſe fait que par la foi. S. Ephrem exige ici la foi pour le Myſtère de l'Incarnation, pour le miracle des noces de Cana, pour celui de la multiplication des pains, pour l'action du lavement des pieds, pour les

diverſes circonſtances de la Paſſion, (telles que les injures, les ſentences iniques, l'ouverture du côté de Jeſus-Chriſt,) enfin pour ſa Réſurrection &c. Or tout ceci ne s'eſt-il paſſé qu'en figure? ce ſeroit une impiété & une folie de le penſer. S. Ephrem parle de même du Sacrement de l'Euchariſtie; & il veut nous apprendre que c'eſt une vive foi qui nous applique les fruits de ce grand Myſtère, ainſi que de tous les autres. Je finis ici, MM. RR. PP., en admirant toujours de plus en plus la multitude & le prix des richeſſes que les vrais fidèles peuvent découvrir dans les Œuvres de S. Ephrem,

Je ſuis, &c.

8. Septembre, 1755.

ARTICLE VII.

LA VIE DU CHANCELIER François Bacon ; traduite de l'Anglois. Volume *in*-12. A Amſterdam, M. DCC. LV.

LA vie du célèbre Chancelier Bacon occupe ici 250 pages d'un Volume qui en comprend 308. Comparée à celle qui eſt à la tête de ſes Œuvres (Edition de 1665,) cette vie eſt auſſi chargée & ornée que l'autre eſt ſimple & unie. L'Auteur a mêlé, & comme pénétré enſemble, l'Hiſtoire de Bacon & l'Hiſtoire d'Angleterre durant la vie du Chancelier. Pour peu que celui-ci ait eu de part à quelque évenement, public ou particulier, on ne manque gueres de rapporter cet évenement avec toutes ſes dépendances. Tous les per-

ſonnages qui ont joué quelque rôle avec Bacon ſur le théatre de la Grande-Bretagne, ſe montrent dans ce tableau & l'embelliſſent, au danger même d'offuſquer quelquefois le principal perſonnage. Le Peintre quitte ſouvent le portrait de ſon Héros, pour faire celui des Rois, des Reines, des Favoris, des Miniſtres qui étoient les grands acteurs de la ſcéne où Bacon a paru. Loin d'être de ſimples copies d'anciens tableaux, ces portraits ſont chargés de traits trop neufs pour être tout-à-fait reſſemblans: on ſent la touche d'un pinceau libre & hardi, qui, à ſon gré, retranche, ajoûte, & même corrige l'antique.

Mais cet Hiſtorien n'en eſt pas moins eſclave des préjugés communs à tant d'Ecrivains de ſa Nation: ſouvent même ſa plume enchérit ſur leur licence. Outre la liberté abſolue de conſcience qu'il revendique avec les Réformés, il

reclame *une liberté de penſer*, dont les priviléges ſont ſuſceptibles d'une extenſion trop indéfinie : ſi toutes ſes prétentions étoient ratifiées, bientôt les Princes, réduits à ne rien commander, ſeroient plus dépendans que leurs ſujets ; & les Paſteurs, contraints à tout tolérer, ſeroient plus foibles que leurs ouailles. Ainſi cette liberté, ſuppoſé même qu'elle retranchât quelques abus accidentels & paſſagers, en entraîneroit néceſſairement de plus eſſentiels & de plus durables. Pour montrer juſqu'où l'Hiſtorien pouſſe la témérité, il ſuffit de citer une ſeule de ſes propoſitions : Dieu, dit-il, *ſemble avoir laiſſé (la Religion) au choix de l'homme.* N'eſt-ce donc pas Dieu qui a révélé le culte que nous profeſſons ? Loin de laiſſer le choix libre, ſa révélation connue n'impoſe-t-elle pas l'obligation de l'embraſſer ?

Dans une Hiſtoire écrite en An-

gleterre, nous ne ſommes pas abſolument ſurpris qu'on ait ſemé ces principes d'indépendance ; mais en nous la communiquant, en la traduiſant dans notre Langue, on auroit dû l'accompagner de Notes & d'Obſervations qui en fuſſent le contre-poiſon. La plûpart de ces licences Anglicanes qui ne peuvent que ſcandaliſer les bons François, comme les vrais Chrétiens, ſont étrangères à la vie de Bacon : ſouvent on ne les inſinue, on ne les débite qu'à la faveur de beaucoup d'exaggérations dans les faits & dans les caractères hiſtoriques. Pour étendre la critique à tous les endroits où ces reproches peuvent s'appliquer, il faudroit multiplier les réflexions & les recherches au-delà des bornes où nos Extraits doivent ſe renfermer. Ainſi nous ne nous engageons pas à ſuivre pied à pied l'Hiſtorien de Bacon : nous nous attacherons plus à faire

connoître le Héros, que les défauts de cette Histoire.

François Bacon fut le plus jeune des deux enfans que Nicolas Bacon, Garde des Sceaux & Grand-Chancelier d'Angleterre, eut d'un second mariage contracté avec la fille d'Antoine Cooke, Précepteur d'Edouard VI. Il nâquit le 22. Janvier 1561.* Avant sa seizième année, il finit le cours de ses études dans l'Université de Cambridge, & dès-lors, à ce qu'on prétend, il entrevit *le vuide & l'inutilité* de la Philosophie qu'on lui avoit apprise; il sentit qu'il falloit *d'autres fondemens & d'autres matériaux* pour bâtir l'édifice des connoissances utiles. Il fut donc suscité pour être le *premier*, *le grand Restaurateur* de la Philosophie, c'est-à-dire, dans le sens de son Historien,

---

* Les autres Historiens & M. De Chauffepié mettent l'an 1560.

pour mettre *le véritable ſçavoir à la place du Fatras Ariſtotelique : car alors*, ajoûte-t-on, *les déciſions d'*Ariſtote *étoient reconnues infaillibles en matière de raiſonnement.*

On paroît confondre ici le texte d'Ariſtote avec la gloſe de quelques-uns de ſes Commentateurs. Dans l'art de raiſonner, ce Philoſophe fut toujours un guide ſûr. Bacon lui-même reconnoît, dans Ariſtote, un génie ſupérieur & une pénétration merveilleuſe. Il reproche à cet ancien Philoſophe d'avoir ſongé à devenir, moins le Sectateur de la nature, que le Fondateur d'une ſecte : il le regarde tantôt comme un ſpéculatif qui cherche plus à juſtifier qu'à rectifier ſes idées par ſes obſervations & par ſes expériences ; tantôt comme un conquérant moins jaloux de s'établir dans le vrai régne de la nature que de ravager l'empire des autres Philoſophes, & d'élever ſon trône

ſur les débris de leurs écoles ; tantôt enfin comme un Athlète plus curieux de vaincre ſes rivaux par le talent de la diſpute que par le mérite des recherches. Au reſte ce jugement de Bacon n'étoit pas tant formé ſur la lecture des Ouvrages d'Ariſtote, que ſur le commerce qu'il avoit eu avec les partiſans outrés de la Philoſophie Péripatéticienne.

Le père de Bacon crut ſon fils, à l'âge de ſeize ans, aſſez mûr pour voyager : il ne ſe trompa point : dans ſes courſes, ce jeune voyageur ne s'occupa point à étudier les Langues, ni les modes étrangères, mais à réfléchir ſur le génie des peuples & ſur leurs différents gouvernemens. Le fruit de ſes réflexions s'eſt conſervé parmi ſes Œuvres : ce ſont des *obſervations ſur l'Etat général de l'Europe*. Son père mourut avant que d'avoir reglé & aſſuré les avantages qu'il lui deſtinoit. Cette prédilection

dilection étoit juste, puisque François Bacon avoit beaucoup plus de mérite que son frère. D'ailleurs ses talens l'invitoient, & son goût le fixoit uniquement à l'étude des Sciences; carrière sans doute la plus stérile & la plus ingrate de celles qui s'ouvroient devant le fils d'un Chancelier d'Angleterre. Par le défaut de fortune, Bacon fut forcé à prendre une profession; il choisit l'étude du Droit comme la plus conforme à sa passion pour les Sciences. La douceur de son caractère égalant la supériorité de son génie; ses émules ne furent point blessés de la préférence que la Reine Elisabeth lui accorda, en choisissant un Jurisconsulte de vingt-huit ans pour son *Avocat extraordinaire*, ou plutôt pour un de ses Avocats: car ils étoient plusieurs.

Alors la Science du Droit étoit hérissée d'épines, dont elle n'est pas encore entièrement purgée: notre

Hiſtorien en fait des reproches, peut-être trop picquans, aux Maîtres qui l'enſeignent. Bacon étoit né pour ſentir ce qui manquoit, de ſon temps, aux Sciences & aux Sçavans : la profondeur de ſes réflexions, & l'étendue de ſes lumières pénétroient depuis les premiéres racines juſqu'aux derniéres branches qui conſtituent l'arbre des Sciences. Les fibres les plus imperceptibles, comme les rameaux les plus ſenſibles, leur cours, leurs liaiſons, leur diſtribution, leur commerce, leur dépendance réciproque, rien de tout cela n'échappoit à ſes regards : ſon génie vaſte & naturellement méthodique embraſſant tout ſans rien confondre, traça un plan d'encyclopédie qu'on admirera toujours. C'eſt un flambeau qui éclairera tous les âges ; un fil ſûr qu'il faut ſaiſir pour marcher d'un pas ferme & reglé dans les voies du ſçavoir.

L'Hiſtorien ſe hâte de tirer Bacon de *l'ombre de ſon cabinet*, & de le produire au grand jour. Ici l'homme de Lettres devient un homme d'Etat : le théatre où on l'expoſe s'ouvre par un tableau où l'on peint la Cour d'Angleterre. L'Hiſtorien ne rappelle le ſouvenir de la Reine Marie que pour répandre ſur la ſcéne, une obſcurité lugubre. Eliſabeth ſon Héroïne, en ſuccédant au thrône, diſſipe l'orage & ramène la ſérénité. Cependant la vie & les biens des Catholiques Anglois ne furent pas épargnés ; mais on fait ici à Eliſabeth plutôt un mérite qu'un crime de la révolution qu'eſſuya, ſous ſon régne, l'Egliſe Catholique d'Angleterre. On ne parle point des malheurs de Marie Stuart : la fin tragique de cette Reine eſt une tache à la mémoire d'Eliſabeth. Au reſte, ſi nous ne pouvons nous empêcher de regretter le ſang Catho-

lique qui ſouilla le thrône d'Eliſabeth, nous n'en conviendrons pas moins que le Sceptre d'Angleterre ne fut peut-être jamais en des mains plus habiles : ſous le gouvernement de cette Princeſſe, la Monarchie Angloiſe jouiſſoit d'une paix ſolide, tandis que l'Eſpagne, la Hollande & la France étoient en proie aux diviſions inteſtines & aux guerres étrangères. Mais revenons à Bacon : nous le perdrions trop long-temps de vuë, ſi nous nous amuſions à toutes les digreſſions que ſe permet ſon Hiſtorien.

Quelque livré qu'il fût à l'étude & à la Philoſophie, Bacon ne négligeoit ni ſa fortune, ni ſon avancement : ſous Eliſabeth, il n'obtint cependant que la charge de *Greffier de la Chambre étoilée* : encore n'y parvint-il pas ſans difficulté. L'Hiſtorien s'en prend à la jalouſie de *ces Miniſtres ambi-*

tieux qui, avec beaucoup de prétentions & peu de talens, ſont jaloux du mérite qu'ils voient dans les autres, & que, malgré les illuſions de l'amour propre, ils ne peuvent ſe flatter d'avoir. Si cette réflexion eſt auſſi vraie, dans l'application qu'en fait l'Auteur, qu'elle paroît critique dans le ſens général qu'elle préſente, les Miniſtres d'Eliſabeth ne connoiſſoient pas le concurrent qu'ils redoutoient : il n'avoit pas, à beaucoup près, ce qu'il falloit, pour franchir la diſtance qu'il y a d'un grand Philoſophe à un grand Miniſtre : mais c'eſt une idée dont l'Hiſtorien de Bacon paroît prévenu, qu'on ne devroit appeller au miniſtère que les plus brillants Elèves de la Philoſophie.

Bacon avoit un couſin (Robert Cecil) qui n'étoit pas convaincu que le génie des Sciences fût toujours ſi propre aux affaires : le cré-

dit de ce parent fut plus puissant, pour empêcher l'élévation de Bacon, que celui du Comte d'Essex, pour la procurer. Ce généreux Protecteur enrichit de ses fonds le Protégé qu'il n'avoit pû élever. La reconnoissance de Bacon ne fait pas honneur à la Philosophie : quand on fit le procès au Favori d'Elisabeth, *à la face de toute l'Angleterre*, Bacon *publia* le détail de toutes les trahisons dont on accusoit son bienfaiteur. Les crimes & le supplice du Comte font, dans cette Histoire, un épisode plus intéressant que nécessaire. La faveur du peuple, dont le Comte jouissoit, alluma contre Bacon la haine publique, & même une fureur populaire dont il pensa être la victime : son Apologie qu'il écrivit avec le plus grand soin, ne l'a point lavé d'une si odieuse infidélité.

Elisabeth ne survécut que d'un

an à ſon Favori : elle laiſſa ſon thrône au fils * de Marie Stuart. Ce Prince l'occupa ; ſans le remplir : quoique ſon érudition s'étendît juſqu'aux matières de controverſe, il n'en ignoroit pas moins l'art de régner. Bacon, qui s'étoit hâté de faire ſa cour, reçut de lui le titre de Chevalier : en 1605, il publia ſon Ouvrage *ſur le progrès & l'avancement des Sciences.* C'eſt le coup-d'œil d'un Sçavant éclairé ſur l'état actuel des Sciences : on y montre ce qui manque à leurs richeſſes, & on enſeigne les moyens de l'acquérir. En 1623, l'Auteur en fit une ſeconde Edition, corrigée & augmentée ; c'eſt la première Partie de ſon grand Ouvrage intitulé, *Du renouvellement des Sciences.* **

---

* Jacques VI. d'Ecoſſe, & Premier de la Grande-Bretagne.

** L'Hiſtorien de Bacon s'exprime ici,

Les études de Bacon n'éteignoient point son ambition : pour s'avancer, il ne flattoit pas seulement le Roi, il rampoit devant ses Ministres & ses Favoris. L'élévation de son génie contribua moins à sa fortune, que la souplesse de son caractère. En 1607, il fut fait *Solliciteur général.* Sous le régne de Jacques I. Bacon eut un ennemi plus dangereux que ne l'avoit été Robert Cecil, sous la Reine Elisabeth. Ce rival fut Edouard Coke,

---

en général, sans rendre raison de ce titre. Nul Ouvrage particulier de Bacon ne s'appelle *Le renouvellement des Sciences*, en Latin, *Instauratio magna.* Ce sont les IX Livres *de dignitate & augmentis Scientiarum*, avec les deux Livres intitulés, *Novum organum* & *Parasceve ad Historiam naturalem*, qui forment l'*Instauratio magna :* & l'on conçoit parlà comment le Traité *de dignitate & augmentis Scientiarum* est la premiére Partie *du renouvellement des Sciences.*

alors le plus grand Juriſconſulte d'Angleterre : appliqué à tous les genres de Sciences, Bacon avoit l'avantage de l'univerſalité ; borné à un ſeul, Coke avoit, dans le ſien, la ſupériorité au moins de réputation.

En 1610 parut le Traité de Bacon ſur *la ſageſſe des Anciens* ; ſon Hiſtorien l'appelle le *Traité du jugement des Anciens* (de Sapientiâ veterum.) C'eſt l'explication de leur Mythologie, un Ouvrage plein de ſagacité & d'érudition. Sous le voile des Fables payennes, Bacon découvre des ſens phyſiques, moraux & politiques. L'idée n'en eſt pas auſſi neuve que le prétend l'Hiſtorien. Julien & les autres défenſeurs du Paganiſme éleverent ce retranchement pour ſauver l'abſurdité de leur idolatrie : foible & honteuſe reſſource, puiſqu'ils ne pouvoient s'en ſervir qu'en abjurant, en quelque ſorte, le

culte qu'ils tâchoient de défendre.

Vers l'année 1616, trois ans après la mort de Robert Cecil, Bacon ſuccéda, dans la charge de *Procureur-Général*, au Sieur Hobart, promu à celle de *Chef de Juſtice*. Alors ſi notre ſçavant Philoſophe eût été auſſi ſagement œconome qu'il étoit richement pourvu, il eût prévenu la plûpart des malheurs dont il fut accablé ; mais, ſelon ſon Hiſtorien, ſa maiſon étoit auſſi mal gouvernée que l'Etat.

Quand Williers * eut remplacé Car ** dans la faveur du Roi, Bacon n'oublia rien pour ſe rendre agréable & utile à ce jeune Miniſtre. Ses Lettres à ce Favori ſont des leçons, dont l'Hiſtotien voudroit tirer les matériaux d'un Ou-

* Il fut fait, dans la ſuite, Duc de Buckingham.

** Il étoit Comte de Sommerſet.

vrage qui feroit le *Palladium du ministère.* Ce ne furent pas ces inftructions (que Williers reçut bien, & dont il ne fit aucun ufage;) ce furent les complaifances de Bacon, que le Favori reconnut en le faifant Intendant de fa maifon. Cette place devoit plus mortifier que flatter l'ambition d'un Philofophe qui afpiroit à la charge de Grand-Chancelier. Egerton, qui la poffédoit alors, follicitoit fa retraite à caufe de fon grand âge: cette dignité fembloit duë au fçavoir & aux fervices de Coke: le caractère féroce, dur & infléxible de ce concurrent, fut, pour abaiffer fon mérite, un contre-poids dont Bacon fçut profiter: il ne fçut pas moins, pour rehauffer le fien, fe prévaloir auprès du Roi de la faveur du Parlement & du peuple, qu'il avoit acquife par la douceur & la fléxibilité de fon efprit. Ainfi Bacon l'emporta fur fon rival.

Coke, auſſi libre que ferme dans l'exercice de ſa charge, mérita bientôt, de la part de la Cour, une diſgrace qui auroit pû être plus honorable que la faveur qu'il perdoit. Mais le poids de la ſolitude fit plier ce courage que l'autorité du ſceptre n'avoit pû fléchir. Pour ſortir de ſa retraite, il rechercha une alliance * qu'il avoit autrefois dédaignée. Bacon, qui en craignoit les ſuites, la traverſa : en voulant écarter l'orage, il ne fit que l'accélérer. Il ſe retourna cependant, il favoriſa l'alliance qu'il ne pouvoit empêcher. Dans la ſuite, il n'en eut pas moins de peine à ſe réconcilier avec Buckingham : auprès de ce Miniſtre favori, il ne fit plus d'autre perſonnage que celui d'un Protégé complaiſant

* C'étoit le mariage de ſa fille avec le frère du Duc de Buckingham.

pour toutes les fantaisies de son Protecteur.

En 1619, notre illustre Chancelier fut créé Baron de Verulam : ces titres & ces charges, le fruit de ses intrigues encore plus que de ses services, ne le détacherent jamais de ses études philosophiques. En 1620, il publia le *Novum Organum*, ou la seconde Partie *du rétablissement des Sciences*. Ce Livre profond, jusques dans son style, est une suite de principes sur les forces & les loix de la nature, une méthode d'observer les faits avec exactitude, & d'en tirer avec sûreté une *Induction juste & raisonnée.*

Sous le ministère de Buckingham, l'Angleterre fut livrée au brigandage des partisans. Aussi dépendant du Favori, que jaloux de sa place, Bacon n'opposoit aux Edits Bursaux que des remontrances trop foibles pour être efficaces ;

tout paſſoit au Sceau. Ecraſé ſous le poids des impôts qui l'épuiſoient, ſans enrichir le tréſor royal, le peuple avec le Parlement ſe ſouleva contre le Favori & contre le Chancelier. Le Roi ne put ſauver le premier qu'aux dépens du ſecond. Son procès étant inſtruit en forme, Bacon fut dégradé : les ſeuls crimes qu'il avoit tolérés dans ſes domeſtiques, juſtifioient cette ſentence. Sa priſon fut courte : trois ans après il obtint des Lettres d'abolition, qui n'effacent point une flétriſſure méritée. Son génie ne ſuccomba point à ſa diſgrace ; l'étude fut ſa reſſource : par ordre du Roi, il écrivit la vie de Henri VII. Il n'a tiré ſur les vices de ce Prince qu'un rideau tranſparent au travers duquel perce le vrai caractère de ce Roi avare, ſoupçonneux, ſombre, fertile en petites ruſes & en expédiens paſſagers, qui lui ont quelquefois réuſſi.

Sur la fin de ses jours, Bacon ne s'occupa plus qu'à retoucher ses anciens ouvrages, & à tracer des plans pour de nouveaux. De tous ses malheurs, l'indigence étoit le moins honteux, & celui dont il eut le plus de peine à se consoler. Il mourut le 9. Avril 1626, dans la 66e année de son âge. Sa mort fut causée par un excès de travail. Après avoir été si souvent humilié de toutes les lâchetés qu'il est obligé de reprocher à Bacon, l'Historien de ce Philosophe regrette de n'être pas assez instruit des circonstances de sa mort, pour en tirer la matière d'un éloge. Il faut que ce regret soit bien profane, puisque, pour se consoler, l'Auteur ne se met pas en peine de rendre à Bacon un témoignage que les autres Historiens de la Nation ne lui refusent pas. Le *Docteur Rawley nous apprend*, dit M. De Chauffepié, *qu'il étoit fort assidu*

au service divin, qu'il entendoit régulièrement les Sermons, participoit aux Sacremens, & qu'il mourut dans la Foi de l'Eglise Anglicane. C'étoit dans la Foi de l'Eglise Catholique qu'il falloit mourir : mais enfin pourquoi omettre, dans une vie comme celle-ci, des traits de Religion qui sont personnels au Chancelier, tandis qu'on recueille, dans le même Livre, des faits odieux qui lui sont étrangers ? Tels sont, par exemple, les désordres d'une *Théodora*, qu'on semble de plus confondre avec sa fille Théodora, sœur de Marozie : tels encore les scandales des Prêtres déréglés dont parlent quelques Conciles. Fondé sur les Canons qui reprouvent ces scandales, l'Auteur Anglois affirme, sans restriction, qu'alors *on avoit oublié que ce fussent des crimes* : assertion qui marque beaucoup plus de penchant à censurer le Clergé, que

de précision dans le raisonnement.

Comme nous n'avons pas le texte original, nous ignorons si la traduction de ce Livre est fidèle : nous pouvons seulement assurer que, dans son style, le Traducteur est libre & aisé, fier & ferme ; qu'en traduisant, sa plume ne paroît souffrir ni gêne, ni entraves ; que loin d'avoir, comme les Traducteurs, la modestie d'un subalterne qui administre des biens étrangers, il a toute l'indépendance d'un Maître qui dispose, comme il lui plaît, de ses propres richesses.

On sera, sans doute, bien-aise de trouver ici le caractère de Bacon tracé par son Historien.

» Toutes les sortes de mérites
» que la nature partage ordinaire-
» ment entre les hommes, tous les
» talens dont un seul suffit pour se
» faire une grande réputation dans
» le monde, s'annoncerent de bon-
» ne heure chez Milord Bacon qui

» les réunissoit tous dans un degré
» éminent. Ses contemporains, mê-
» me ses ennemis qui croyoient
» avoir à se plaindre du Ministre,
» reconnoissoient unanimement la
» supériorité de l'Ecrivain, de l'A-
» vocat, du Philosophe & de l'hom-
» me. Il apportoit dans la société
» un esprit fléxible qui prenoit aisé-
» ment & avec succès toutes sortes
» de caractères; il parloit le lan-
» gage propre à chacun de ceux
» qu'il entretenoit, avec une facilité
» qui sembloit naturelle; ou s'il y
» mettoit de l'art, c'étoit un talent
» de plus de sçavoir bien le ca-
» cher, &c.

Malgré la haute idée qu'on donne ici de Bacon; en quelques endroits de sa vie, il nous paroît que son Historien relève trop durement des fautes que nous n'avons garde d'excuser, mais dont nous croyons les principes moins odieux. C'est pourquoi nous observerons,

en finiſſant, que ſi, dans le génie, Bacon avoit la vigueur d'un aigle, ſi ſon vol étoit toujours hardi & ſon eſſor ſublime; dans le caractère & dans la conduite, il n'avoit que la bonté douce & la foibleſſe timide d'un agneau : avec ces qualités, il eut l'ambition & le malheur de parvenir à ces grandes places où il faut plus de force pour faire le bien, & plus de courage pour empêcher le mal, que n'en portoit la trempe de ſon ame. Voilà l'idée que nous donnent de ce fameux Chancelier ſes autres Hiſtoriens, & la clef des contraſtes fâcheux dont ſa vie eſt remplie. Il étoit ſujet à un accident ſingulier : toutes les fois que la lune s'éclipſoit, il tomboit en ſyncope, & cette foibleſſe finiſſoit, comme elle commençoit avec l'éclipſe. Quoique, dans l'action, il ne fût rien moins que brave, cependant dans le conſeil il avoit le génie des

ressources. De-là ce mot de Jacques I. dans une affaire délicate qui l'embarrassoit : *Plût à Dieu*, dit-il, *que Bacon, mon Chancelier, vécût encore, je serois bientôt tiré d'embarras.* Cette anecdote & beaucoup d'autres ont échappé au nouvel Historien.

A la fin de ce Volume, outre le Recueil des éloges donnés à Bacon, on trouve traduit *son Essai sur la Reine Elisabeth*, ou le Panégyrique qu'il a fait de cette *Princesse.*

ARTICLE VIII.

NOTICES SUCCINTES de deux Livres annoncés dans ces Mémoires.

I.

LE *Nouveau Traité de la Sphère* * nous a paru mériter de l'attention par la clarté des idées & par la bonne manière de les expri-

---

* Annoncé en Novembre 1755.

mer. Du reste tout est commun dans ce Livre, & il est difficile, en effet, de dire quelque chose de neuf sur une pareille matière. Nous disons la même chose du Discours sur les Eclipses, qu'on trouve aussi dans ce Volume. Il est clair & méthodique, sans recherches profondes, sans discussions sçavantes ; & de ce tout Elémentaire résulte un Livre dont on peut tirer des avantages pour l'instruction de la jeunesse. Nous avons averti qu'il *se distribue chez Debure l'aîné, Quai des Augustins.* A la page 66 on corrigera, dans une seconde Edition, *l'altération* des astres, & l'on mettra *l'aberration.*

II.

La Dissertation * de M. Curzio, Médecin de Naples, sur une maladie singulière de la peau, est un assez long écrit où l'on peut distinguer

* Annoncée en Novembre 1755.

quatre objets. 1° L'Hiſtoire détaillée de la maladie : 2° Les réflexions théoriques de l'Auteur ſur la nature de la peau, & ſur tous les vaiſſeaux qui entrent dans ſa compoſition : 3° Les conjectures de ce Médecin ſur les cauſes particuliéres & immédiates de la maladie : 4° Les remèdes qu'il a employés pour la guérir. Or voici les faits en peu de mots :

Une pauvre fille de Naples, âgée de 17 ans, avoit la peau roide comme une écorce d'arbre, très-dure & très-ſéche. Il s'y faiſoit néanmoins des mouvemens plus ou moins faciles, ſelon le degré plus ou moins grand de dureté & de tenſion dans la peau. Tout le corps étoit ſenſible : particularité ſinguliére & extrêmement digne des attentions d'un habile Obſervateur. Après des réflexions ſur tout l'état de cette perſonne, M. Curzio l'a guérie avec la vapeur de l'eau, du petit lait, du mercure purifié : traitement dont il faut voir l'ordre & le ſuccès dans

le Livre même, qui nous a paru curieux & instructif. Si l'on y remarque un peu de prolixité & d'appareil, nous n'en serons pas surpris : mais peut-être étoit-il difficile de traiter la matière autrement. Nous en laissons la décision aux Connoisseurs. *Ce Livre se trouve chez Vincent, rue S. Severin.*

Les Nouvelles Littéraires seront dans le II. Volume, qui paroîtra le 15. de ce mois.

TABLE DES ARTICLES

Du mois de Janvier, 1756. I. vol.

ARTICLE I. *Collection Académique concernant l'Histoire naturelle, la Botanique, la Physique, &c.* 5

ART. II. *Physique des Corps animés.* 32

ART. III. *Histoire de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, &c.* 58

ART. IV. Philosophiæ recentioris

Verſibus traditæ Libri X. &c. *Philoſophie moderne en Vers & en X Livres. Par M. Benoît Stay, &c.* 80

ART. V. *Extrait de l'Art de la Guerre de M. de Puyſégur, &c. Par M. le Baron de Traverſe.* 108

ART. VI. *Lettre aux Auteurs de ces Mémoires ſur les derniers Volumes de l'Edition nouvelle de S. Ephrem.* 146

ART. VII. *La vie du Chancelier Bacon.* 162

ART. VIII. *Notices ſuccintes de deux Livres annoncés dans ces Mémoires.* 188

APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, ce préſent Journal, dont il m'a paru que l'impreſſion pouvoit être permiſe. A Paris, ce 20 Novembre, 1755.

SALMON, *Docteur de la Maiſon & Société de Sorbonne.*

De l'Impr. d'HERISSANT, rue N. D.

Ce Journal ſe diſtribue à Lyon chez J. DEVILLE.

MÉMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES
SCIENCES ET BEAUX-ARTS.

JANVIER, 1756. II. vol.

MÉMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES
SCIENCES ET BEAUX-ARTS,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à son Altesse Sérénissime Monseigneur LE PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

JANVIER, 1756. II. vol.

A PARIS,

Chez { CHAUBERT, Quai des Augustins, à la Renommée.
HERISSANT, rue Neuve Notre-Dame, à la Croix d'or.

M. DCC. LVI.

Avce Approbation, & Privilége du Roi.

CES MÉMOIRES COMMENCÉS en Janvier 1701, forment (compris celui-ci) 694 volumes : Sçavoir,

ANNÉES.	VOL.	ANNÉES.	VOL.
1701.	9.	1729.	12.
1702.	12.	1730.	12.
1703.	12.	1731.	12.
1704.	13.	1732.	12.
1705.	12.	1733.	12.
1706.	12.	1734.	12.
1707.	12.	1735.	14.
1708.	12.	1736.	15.
1709.	12.	1737.	13.
1710.	12.	1738.	13.
1711.	12.	1739.	14
1712.	12.	1740.	13.
1713.	12.	1741.	12.
1714.	12.	1742.	12.
1715.	12.	1743.	12.
1716.	12.	1744.	12.
1717.	12.	1745.	12.
1718.	12.	1746.	15.
1719.	12.	1747.	14.
1720.	5.	1748.	15.
1721.	12.	1749.	14.
1722.	12.	1750.	15.
1723.	12.	1751.	14.
1724	12.	1752.	15.
1725.	12.	1753.	16.
1726.	13.	1754.	16.
1727.	12.	1755.	16.
1728.	12.	1756.	2.

Chacun de ces volumes ſe vend 15 ſ. en feuilles, & 16 ſ. broché.

MÉMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES
SCIENCES ET BEAUX-ARTS.

JANVIER, *1756*. II. vol.

ARTICLE IX.

TRAITÉ D'HORLOGERIE contenant tout ce qui est nécessaire pour bien connoître & bien régler les Montres ; la Description des pièces d'Horlogerie les plus utiles, des Répétitions,

des Equations, des Pendules à une roue, &c. celle du nouvel échappement, un Traité des engrenages, avec plusieurs Tables, & XVII Planches en taille-douce, &c. (*In*-4°. pages 308, sans la Préface, les Tables & les Planches.) *Par M. J. A. Lepaute, Horloger du Roi, au Palais du Luxembourg.* A Paris, chez Jacques Chardon père, rue Galande; & Jacques-Charles Chardon fils, rue S. Jacques, &c. M. DCC. LV.

C'Est un grand avantage pour les Arts, quand ceux qui en font profession, sçavent expliquer au Public les divers objets de leurs travaux. On acquiert par-là des connoissances que les Ecrivains bornés à la théorie, ne peuvent jamais donner. Si Vitruve n'eût pas été Architecte, nous n'aurions pas le Livre classique, qui dirige encore

les Maîtres de l'Art; & ſi le temps eût épargné ce qu'Apelle avoit écrit, quelles lumières n'auroit-on pas ſur les principes & ſur l'exercice de la Peinture !

Voici un Traité d'Horlogerie, compoſé par un Artiſte que ſes ſuccès ont rendu célèbre. Il n'y a pas de doute que l'importance du ſujet, la réputation de l'Auteur, la méthode didactique qu'il emploie, ne doivent procurer à ce Livre le plus favorable accueil. Nous parlons de *l'importance du ſujet*, parce que l'Horlogerie étant deſtinée à meſurer le temps, cette eſpèce d'Etre ſi cher aux hommes, quoique la plûpart en abuſent; il eſt naturel qu'un ouvrage, en ce genre, ſur-tout un ouvrage qui apprend à diſtinguer les bons & les mauvais procédés d'Horlogerie, picque la curioſité d'un grand nombre de perſonnes.

Que n'a-t-on pas fait de ſiècle en ſiècle, pour ſe ménager des me-

ſures du temps ! Les aſtres, les élémens, les machines ont prêté ſucceſſivement des ſecours. M. Lepaute, dans ſa Préface toute hiſtorique, expoſe de ſuite les diverſes tentatives des hommes, pour apprécier les heures & les momens de leur vie. Il rappelle l'invention des cadrans ſolaires, celle des clepſydres, celle des roues dentées : dernier effort de l'eſprit humain en matière d'Horlogerie. On dit que le Méchanicien Ctéſibius, qui vivoit environ 150 ans avant Jeſus-Chriſt, employa le premier des roues & des pignons, & qu'il conſtruiſit ce qu'on appella depuis *Horloges automates* : mais il ne paroît pas que ni lui, ni aucun autre Artiſte, juſqu'au XIVe ſiècle de l'Ere Chrétienne, ait fait ſervir cette méchanique hors des clepſydres. C'eſt la penſée de M. Lepaute, & celle auſſi de M. Falconet, Auteur d'un excellent Mémoire *ſur les an-*

ciennes Horloges, qu'on trouve dans le XX[e] Volume de l'Académie des Belles-Lettres. Voici cependant une ſorte de controverſe entre ces deux Auteurs.

Le célèbre Académicien recueille du quatrième Livre d'Athénée quelques Vers d'un Poëte Comique, nommé Baton, plus ancien que Ctéſibius. Ces Vers ſont la Critique d'un Philoſophe avare, qui, ſelon Baton interprété par Caſaubon & après lui par M. Falconet, portoit par-tout le vaſe qui contenoit ſon huile, & le regardoit ſi ſouvent qu'*on auroit cru qu'il portoit une Horloge ſur lui :** d'où les deux

---

* Ἔπειθ' ἕωθεν περιάγεις τὴν λήκυθον
Καταμανθάνων τοὔλαιον, ὥστε περιφέρειν
Ὡρολόγιον, δόξει τὶς οὐχὶ λήκυθον.

Deindè à primo mane circumagis ampullam obſervans quod intus eſt oleum ; ità ut poſſit aliquis exiſtimare non amphoram te circumferre (ou *circumagere*) *ſed Horologium.*

ſçavans Interprètes concluent que, dans Athènes & long-temps avant Ctéſibius, les particuliers même portoient ſur eux des Horloges qui ne pouvoient être que des machines automates, différentes apparemment des Clepſydres. M. Lepaute au contraire, citant le Mémoire de M. Falconet, ne peut ſe perſuader que, dès le temps du Poëte Comique en queſtion, *on portât avec ſoi des Horloges à Athènes* : il croit que la traduction des Vers, tranſcrits par Athénée, ne favoriſe point ce ſentiment; il obſerve qu'après tout, ce paſſage eſt unique & ne forme point une preuve complette : enfin il ſe réduit à dire que, tout au plus, on auroit eu l'uſage de *petites ſphères, faiſant la fonction des anneaux aſtronomiques, que nous employons tous les jours.*

Nous ſeroit-il permis de produire ici notre penſée ? Les Vers

de Baton ne nous paroiſſent pas décider qu'il y eût, de ſon temps, des Horloges portatives dans Athènes. Il nous ſemble que ce Poëte reproche ſimplement à ſon Philoſophe avare d'examiner, avec des ſoins inquiets, le vaſe qui contenoit ſon huile : Vous conſidérez, *lui dit-il*, ſi attentivement à quel point l'huile en eſt, qu'on croiroit que c'eſt une Horloge dont vous obſervez les heures. La difficulté de ce paſſage eſt dans les deux mots περιάγεις & περιφέρειν. Ou bien ils ſignifient l'un & l'autre, *remuer, agiter*, comme on fait quand on veut ſçavoir ſi un vaſe, où il y avoit quelque liqueur, en contient encore, & quelle quantité il en contient. On voit que ce ſens pourroit convenir ici au *vaſe d'huile*, & à la clepſydre qui étoit une machine hydraulique. Ou bien ces deux termes περιάγεις & περιφέρειν doivent être pris pour *porter de côté & d'autre* ;

& alors ils nous apprendront que ce Philoſophe avare portoit dès le matin, dans ſon école & ailleurs, ſa lampe & le vaſe d'huile attenant ; qu'il avoit toujours les yeux ſur ce vaſe, de peur qu'on ne lui dérobât ſon huile ; & qu'à le voir, on auroit cru qu'il portoit une horloge, dont il eſt néceſſaire d'obſerver tous les mouvemens, quand on veut faire quelque choſe, ou ſe rendre quelque part à une heure marquée. Selon cette interprétation, l'horloge, dont il eſt ici parlé, ne ſera qu'une clepſydre ordinaire & connue dès ce temps-là ; il ne s'enſuivra pas que les particuliers portoient ſur eux des horloges ; mais que le Poëte s'eſt ſervi du terme d'horloge pour faire ſimplement une comparaiſon. Si nous n'expliquons cela ni avec clarté, ni avec vérité ; tout Lecteur ſera fort le maître de nous contredire.

M. Lepaute a eu ſous les yeux, comme nous l'avons inſinué plus haut, le Mémoire de M. Falconet, & il en a ſuivi quelques détails : ſur quoi nous remarquons, en paſſant, deux légères mépriſes qui ſe ſont gliſſées dans la Préface hiſtorique dont nous donnons ici l'analyſe. L'Auteur attribue premiérement à Caſſiodore les Horloges qui furent envoyées, par l'ordre de Théodoric, à Gondebaud, Roi des Bourguignons : or ces deux machines étoient l'ouvrage de Boëce, à qui Caſſiodore les avoit demandées pour Gondebaud : c'eſt ce qui ſe prouve évidemment par les lettres 45 & 46 du premier Livre de Caſſiodore : celui-ci néanmoins avoit auſſi des talens en ce genre ; il fit pour des Religieux de ſes amis un cadran ſolaire & une clepſydre ; lui-même nous l'apprend dans ſon Livre des Inſtitutions divines.

M. Lepaute dit en ſecond lieu

qu'Aaron, Roi de Perse, envoya une Horloge ou clepsydre à Charlemagne en 809; c'est 807, selon les Annales d'Eginhard. Mais l'Auteur évite de son côté une faute, apparemment d'impression, qui est dans le Mémoire de M. Falconet. On y lit que Philippe le Hardi, Duc de Bourgogne en 1332, fit transporter à Dijon la fameuse Horloge de Courtray: M. Lepaute place ce fait en 1382, & il a raison; car en 1332 il n'y avoit point de Philippe le Hardi, Duc de Bourgogne: d'ailleurs Froissard place l'histoire de cette Horloge sous le régne de notre Roi Charles VI.

Cette Préface nous intéresseroit encore par l'Histoire moderne de l'Horlogerie & par la Notice qu'on nous donne de M. Sully, fameux Artiste, mort en 1728, après avoir témoigné, toute sa vie, un zéle admirable pour son Art. Il est très-à-propos de tracer ainsi l'éloge de

ceux qui ont excellé dans des Arts importans. On nous fait connoître de ſiècle en ſiècle tous les Poëtes, même les plus médiocres, quelquefois les plus décriés ; & l'on laiſſe dans l'oubli des hommes à talens, qui ont enrichi le Public d'une multitude d'inventions auſſi ingénieuſes qu'utiles. Pline l'entendoit mieux que nous : il aimoit à inſtruire ſon Lecteur du mérite des grands Artiſtes ; & il nous a donné, en ce genre, un exemple tout-à-fait digne d'imitation ; ſi ce n'eſt que nous nous picquions encore de le ſurpaſſer, d'étendre davantage les efforts de notre zéle, de faire, pour l'honneur des Arts, plus de recherches & de les communiquer plus libéralement.

Le corps même de cet Ouvrage eſt diſtribué en deux Parties, dont la premiére contient principalement la deſcription d'une Pendule à ſecondes, & d'une Montre ordi-

naire avec leur comparaiſon, & la manière de les connoître, de les finir & de les bien régler. La ſeconde Partie entre dans des détails ſur les diverſes ſortes de Pendules à ſonnerie, à répétition, à une roue, à équation, à réveil &c. Les échappemens ſur-tout y ſont expliqués avec beaucoup d'étenduë, & l'Auteur n'y omet pas l'hiſtoire & les avantages de ſon propre échappement: à quoi il ajoûte un Traité des engrenages, un Chapitre ſur le mouvement d'oſcillation, des Tables d'équation, une Table des longueurs du Pendule &c.

Tel eſt le fond de ce Livre qu'il n'eſt pas poſſible de bien repréſenter dans une Analyſe très-bornée, & dénuée du ſecours des figures: nous tâcherons néanmoins de dire l'eſſentiel. Le but de l'Horlogerie eſt de diviſer le temps en parties égales: diviſion qui ſe fait par la régularité des mouvemens impri-

més à certaines pièces engrenées les unes dans les autres. Ces pièces sont sur-tout des roues dentées & des pignons ; mais le principe même du mouvement, la force motrice, le premier mobile (tous ces mots signifient la même chose) est tantôt un ressort & tantôt un poids ; un ressort dans les Montres, un poids dans les Horloges ; & ce principe du mouvement agit tellement sur les roues & sur les pignons, qu'il a besoin lui-même d'être réglé, dirigé, modéré : c'est ce qui s'opère au moyen d'un Balancier horizontal dans les Montres, & d'un Pendule dans les Horloges. On appelle *échappement* le jeu de ces pièces destinées à réprimer la vîtesse du premier mobile ; quoiqu'on donne aussi le même nom aux pièces particulières qui produisent cet effet, sur-tout à celle qui agit immédiatement sur le Régulateur (Balancier ou Pen-

dule.) Par cette explication sommaire, nous donnons déja une idée des principaux objets de l'Horlogerie : mais M. Lepaute nous engage dans une doctrine bien plus étendue. Il commence par la Pendule à secondes, & il raisonne en détail sur toutes les pièces qui servent à former cette ingénieuse machine. Par exemple :

Sur les roues, après une explication de leurs forces, & de la place qu'on leur assigne dans la Pendule, il nous apprend qu'elles doivent être aussi légères qu'il est possible, parce que les frottemens en seront moins durs & plus égaux ; qu'elles ne doivent être ni trop grandes, ni trop petites, parce que, dans le premier cas, elles deviendroient trop pesantes, & dans le second, les pignons seroient trop petits & trop peu nombrés : ce qui diminueroit l'égalité de leur conduite, & rendroit les frotte-

mens plus considérables ; car toutes choses d'ailleurs étant égales, les frottemens sont toujours en raison inverse de la grosseur des pignons & de la grandeur des roues.

Sur le Pendule, l'Auteur observe que, plus les arcs qu'il décrit sont petits, plus ces arcs sont isochrones ou parcourus en temps égaux ; que plus la lentille du Pendule est pesante, moins elle est sujette aux variations causées par la résistance de l'air ou par les inégalités du rouage : à quoi il faut ajoûter que dans ces deux cas (des arcs petits & de la lentille pesante) le Pendule exige beaucoup moins de force dans le poids moteur : ce qui est un avantage évident, puisque la trop grande pesanteur du poids augmente les frottemens qui sont la ruine de toutes les pièces d'Horlogerie.

Sur la dilatation du Pendule, M. Lepaute expose d'abord les va-

riations que la chaleur & le froid causent dans les métaux. Au fort de l'été, ils se dilatent; durant les rigueurs de l'hiver, ils se resserrent; & ces différences sont assez considérables pour causer de l'altération dans les meilleures Pendules. Le célèbre Graham, Horloger Anglois, trouva en 1721 qu'une excellente Pendule varioit de quatorze secondes par jour, entre le plus grand froid & le plus grand chaud de l'année, dans un appartement ordinaire; & de trente secondes dans un lieu situé sous les toits: or trente secondes de retard, dans un jour, supposent un allongement de trois dixièmes de ligne dans le Pendule: c'est ce que démontre la Table des longueurs du Pendule, placée vers la fin de ce Volume.

On s'est donc donné des soins, en divers temps, pour compenser les effets de la chaleur & du froid

ſur le Pendule. M. Graham, en particulier, imagina, en 1726, un canon ou tuyau plein de mercure, & deſtiné à tenir lieu de la verge du Pendule. Comme le mercure ſe dilate & s'élève durant la chaleur, il étoit naturel de penſer que cette dilatation & élévation compenſeroient l'allongement du canon même & de la lentille : ce qui ne manqua pas d'arriver ; & les différences furent trouvées ſi petites qu'elles pouvoient paſſer pour nulles, ſans compter encore que cette invention pouvoit être perfectionnée de plus en plus. D'autres Artiſtes ont eu recours à d'autres moyens ; & nous pouvons en nommer un qui échappe, ce ſemble, à M. Lepaute : c'eſt l'uſage d'un bois très-dur & très-ſec ſubſtitué aux verges ordinaires du Pendule. D'habiles Horlogers ont éprouvé que le bois, pris dans la longueur de ſes fibres, n'eſt pas ſujet aux variations de la

chaleur & du froid : par cette raiſon ils prétendent s'être ſervis de cette matière avec ſuccès. Il eſt vrai néanmoins que d'autres Obſervateurs délicats ont trouvé des inégalités dans l'uſage du bois, & qu'ils n'ont pas cru cette matière aſſez exemte de tout reproche pour qu'on en faſſe une verge de pendule. Peut-être que M. Lepaute a fait les mêmes obſervations.

Quoi qu'il en ſoit, cet Auteur, génie inventif, s'eſt fait auſſi une méthode pratique pour la compenſation importante dont nous parlons. Il joint à la verge de fer du pendule, une verge de cuivre, matière plus ſuſceptible d'allongement & de racourciſſement que le fer. Cette verge de cuivre porte ſur l'extrémité d'un lévier mobile auquel la lentille eſt attachée. Dans le temps de la chaleur, les deux verges ſe dilatent; mais la dilatation étant plus grande dans celle

de cuivre, il arrive que le bout du lévier, où porte cette verge, eſt plus preſſé que l'autre extrémité, & que celle-ci par conſéquent s'élève & fait remonter le centre d'oſcillation qui étoit deſcendu. Par-là on obtient la compenſation; & c'eſt ce que démontre à l'œil la planche gravée qui eſt dans le Livre de l'Auteur.

Après la Pendule à ſecondes, M. Lepaute décrit la Montre ordinaire, c'eſt-à-dire qu'il en explique toutes les différentes parties, les roues, les platines, les reſſorts, le barillet, la fuſée, le balancier, les pivots &c. & par-tout il inſiſte ſur la néceſſité de diminuer les frottemens, & de maintenir ce qui en reſte, dans une perpétuelle & conſtante égalité.

Ce qu'il ajoûte, pour le choix des Montres, eſt d'un grand uſage: car il y a, en ce genre, beaucoup de fraudes & d'abus; *la néceſſité*

de subsister obligeant quelquefois les plus habiles Maîtres à se relâcher, & ceux qui le sont moins à suppléer au défaut d'habileté par ce qui s'appelle mal-à-propos de l'adresse. Voici quelques résultats instructifs.

Défiez-vous d'une Montre qui porte le nom d'un Maître renommé, & qu'on donne néanmoins à bas prix : car il faut, dans cette manœuvre, ou que le nom du Maître ait été mis furtivement & sans aveu, ou que ce Maître n'ait donné qu'un médiocre salaire à l'Ouvrier qu'il a mis en œuvre. Or qu'est-ce qu'un travail mal payé, sinon un travail négligé ?

Tenez pour suspecte une Montre chargée de nouveautés bizarres, comme celles où l'on voit le soleil se lever & se coucher tous les jours à la même heure ; celles où l'on fait paroître le balancier au-dehors ; celles où l'on cache des

portraits &c. toutes ces ſingularités dénotent, dans l'Ouvrier, l'envie de ſe diſtinguer ſans en être, au fond, plus habile.

Ne vantez pas une Montre qui ſuit pendant des mois entiers, peut-être pendant une année, le mouvement du ſoleil ; car cela ſeul prouve qu'elle n'eſt pas réguliére, puiſque le ſoleil s'écarte d'un mouvement uniforme, de plus d'un quart-d'heure, en avancement & en retard.

Ne regardez pas comme une mauvaiſe Montre, celle qui avance ou retarde réguliérement : cette régularité même marque que la Montre eſt bien faite, & qu'il n'eſt queſtion que de la mettre une bonne fois à l'heure qu'elle doit indiquer.

Pour bien juger d'une Montre, eſſayez-la dans tous les ſens ; c'eſt-à-dire en la tenant ſuſpendue, en la mettant ſur une table, en la

portant sur vous, en la renversant sur son cryſtal ; & comparez-la, durant ces épreuves, avec une Pendule bien réglée. Si vous trouvez que la Montre avance ou retarde toujours également, c'eſt une marque qu'elle eſt bonne ; ſi au contraire après avoir avancé de deux minutes, par exemple, durant trente heures, il ſe trouve qu'elle ait avancé de cinq ou ſix minutes durant trente autres heures, ou bien qu'au lieu d'avancer, elle ait retardé ; c'eſt un mauvais préjugé pour elle. En général *une Montre véritablement bonne eſt un ouvrage auſſi rare que curieux.* On dit *véritablement bonne*, car il ne faut s'en rapporter à perſonne ſur les qualités d'une telle machine : on loue & l'on déprime, en ce genre, ſelon le préjugé, ou d'après de fauſſes idées ; témoin celui qui ayant fait voyage de Straſbourg à Breſt, diſoit que ſa Montre étoit excellente,

parce qu'elle s'étoit trouvée partout d'accord avec les Horloges. Or ceci même prouvoit que la Montre ne valoit rien, puiſque la différence des méridiens de ces deux Villes, (Straſbourg & Breſt) donne midi dans la premiére, tandis qu'il n'eſt qu'un peu plus d'onze heures dans la ſeconde. Ainſi une bonne Montre, miſe à l'heure en partant de Straſbourg, doit paroître avancer de près d'une heure en arrivant à Breſt.

Au reſte, pour bien mettre une Montre à l'heure, c'eſt une erreur de croire qu'il ſoit dangereux de tourner l'aiguille en arriére : erreur néanmoins ſi répandue qu'on ne trouve preſque perſonne qui n'en ſoit prévenu. M. Lepaute nous donne ici pour régle générale de tourner toujours l'aiguille du côté qu'elle a moins de chemin à faire, pour aller à l'heure où elle doit être miſe. Il n'excepte que le cas

où l'on sentiroit une résistance forte en la reculant, comme il arrive dans quelques Montres à sonnerie, &c.

Quelque bonne que soit une Montre, il ne faut pas espérer qu'elle égale jamais une bonne Pendule : » Si l'on peut s'assurer d'une » Pendule bien faite, & qui aura » été bien réglée, jusqu'à répondre » qu'elle ne variera pas d'une mi- » nute en une année ; on ne sçau- » roit répondre, par rapport à la » meilleure Montre de poche, » qu'elle ne variera pas d'une mi- » nute par jour.« M. Lepaute donne les raisons de ces différences : il considère toutes les parties de la Pendule & de la Montre ; forces motrices, situation & action de ces forces ; rouages, engrenage, régulateurs, &c. Il tient compte des frottemens respectifs, de la résistance de l'air relative aux deux machines ; & il en résulte que tout

l'avantage, ou le moindre désavantage est du côté de la Pendule. Ce Chapitre est plein de bonnes raisons & d'instruction.

Plus les Montres sont sujettes à se déranger, & plus il est nécessaire que l'art de les bien finir, & celui de les réparer, soient bien connus. L'Auteur témoigne à ce sujet de grandes attentions : le détail où il entre peut servir aux Artistes & aux Acquéreurs de Montres. La *méthode* qu'il donne ensuite, *pour connoître la marche d'une Pendule par le moyen du soleil & des étoiles fixes*, est encore une affaire de pratique, fondée néanmoins sur la théorie des mouvemens inégaux de la terre autour du soleil. De-là vient ce qu'on appelle l'*Equation des Horloges*, ou l'art de connoître chaque jour combien le temps moyen, marqué à la Pendule, est différent du temps solaire

vrai : M. Lepaute termine par-là sa première Partie.

La seconde est beaucoup plus étendue, parce qu'elle comprend, comme nous l'avons déja insinué, 1° la description de toutes les espèces de Pendules ; des Pendules à sonnerie, à répétition, à une roue, à équation &c. 2° L'explication de *l'Horloge horizontale*, dont l'Auteur a placé des modèles à la Meute, au Luxembourg, à l'Hôtel des Fermes, &c. 3° L'histoire critique des meilleurs échappemens avec l'exposition des avantages qui résultent du nouvel échappement construit par M. Lepaute, &c. 4° Un Traité des engrenages, & un autre du mouvement d'oscillation ; le tout en trois Chapitres, dont l'Auteur est M. Le François de la Lande, Membre de l'Académie Royale des Sciences. Or, dans toute cette vaste & utile instruction, nous remarquons assez peu de cho-

ſes qui ſoient ſuſceptibles d'extrait: des procédés d'Artiſte, des calculs de Géomètre, des Tables pour l'équation des Pendules, des Planches chargées de figures; c'eſt ce qui achève de remplir ce Volume. Voici cependant quelques traits qui pourront faire plaiſir au Lecteur, & qui termineront auſſi cet Article de nos Mémoires.

Dans les Pendules à répétition, on a pris l'habitude de placer, derrière la Pendule, les pièces néceſſaires à la ſonnerie; & l'on doit cette diſpoſition, très-bien ordonnée, à M. Julien Le Roi, qui n'a point affecté de myſtère ſur cette fineſſe de ſon Art. *Bien éloigné d'une jalouſie ſi peu digne d'un véritable citoyen, il n'a cherché qu'à mettre tous les Horlogers à portée de voir ſes ouvrages, de ſe ſervir de ſes lumières & d'y ajoûter les leurs.* Cet éloge eſt mis en contraſte avec la critique bien

méritée par les Horlogers Anglois, qui ayant fait les premiéres Montres à répétition, prenoient beaucoup de peine pour en cacher la méchanique.

Il n'est pas croyable combien on s'est appliqué à simplifier les Pendules ; on en est venu jusqu'à les faire aller avec une seule roue, & même sans aucune roue de mouvement. L'histoire de ces inventions est présentée assez en grand par M. Lepauté. Il n'oublie point ce qu'on lit dans un Mémoire de M. de Rivaz, que dès l'an 1740 il avoit fait une Horloge qui n'avoit aucune roue de mouvement, ni aucun pignon, mais seulement trois roues de cadrature, qu'on ne compte pas ordinairement dans les Horloges. Nous ajoûtons néanmoins d'après le même écrit, publié par cet habile homme, que comme l'action n'est pas aussi uniforme dans cette Horloge, que dans les

Pendules ordinaires, la nouvelle machine n'a pas paru digne de leur être préférée, & que ſon auteur même en a négligé la méthode, pour chercher les moyens de perfectionner l'ancienne.

En 1751, le fils aîné de M. Julien Le Roi eut auſſi la vuë de conſtruire une Pendule à une ſeule roue : l'année ſuivante, M. Lepaute en fit une ſans roues de mouvement, & avec deux ſeules roues de cadrature : deux ans après, le frère de cet Artiſte en imagina & exécuta une nouvelle à une roue, avec la ſonnerie ſans rouage. Toutes ces hardieſſes de l'Art ſont décrites ici dans le plus grand détail; & il en eſt, à-peu-près, de même de la doctrine des échappemens, laquelle forme, dans ce Livre, un Traité preſque complet.

Ç'a été, pour ainſi dire, l'ambition des plus grands Maîtres en

Horlogerie, d'inventer ou de perfectionner des échappemens. Il y a treize ou quatorze ans qu'on en comptoit quarante, tous décrits par M. Thiout; & depuis ce temps-là, on en a imaginé beaucoup d'autres. Celui de M. Lepaute, dont on voit aussi toutes les parties exposées, expliquées, gravées dans ce Volume, a pour principaux avantages, l'égalité des deux lèviers qui entrent dans la construction de cette pièce ou de cette partie de la machine; l'égalité des impulsions de la roue sur ces deux lèviers; l'égalité & l'uniformité des repos durant les vibrations du régulateur. De-là l'égalité & la diminution des frottemens : ce qui est toujours le but capital, auquel tout Artiste éclairé doit porter ses vuës. Nous n'entamons ici ni l'analyse du nouvel échappement, ni la controverse qui s'est élevée pour la gloire de l'invention : la première

de ces choſes ne peut convenir à notre Extrait ; & la ſeconde pourroit être contraire à l'impartialité dont nous faiſons profeſſion.

Le Traité des engrenages, compoſé par M. de la Lande, comprend deux Chapitres, dont le premier traite la partie géométrique, & le ſecond embraſſe la partie arithmétique de cet important objet. L'Auteur y parle en Géomètre, mais avec beaucoup de clarté ; auſſi *eſpère-t-il que la grande facilité, avec laquelle il détermine les courbes néceſſaires pour un engrenage parfait, au moyen des ſimples élémens de la Géométrie, pourra inſpirer aux Artiſtes jaloux de ſe diſtinguer, le deſir d'acquérir le peu de connoiſſances géométriques que ſuppoſent* les principes expoſés dans ce Traité.

Le dernier Chapitre *ſur le mouvement oſcillatoire* du Pendule, n'eſt ni moins curieux, ni moins

clair que les deux précédents; mais nous sommes obligés de finir & de renvoyer à l'Ouvrage même qui, dans sa totalité, nous a extrêmement intéressés. C'est aux Maîtres de l'Art & aux Connoisseurs qu'il appartient de porter un suffrage plus décisif que le nôtre. Au moins ne craignons-nous pas d'être contredits sur l'éloge que nous donnons au zéle, à l'industrie, à l'application & aux succès du célèbre Artiste qui publie ce Volume.

ARTICLE X.

DISSERTATIONS Littéraires & Philosophiques. Par M. de Gamaches, Chanoine-Régulier de Sainte-Croix de la Bretonnerie. Volume *in*-12. pag. 269. *A Paris, chez de*

Nully Libraire, Grand'Salle du Palais, &c. M. DCC. LV.

L'AUTEUR de ce Livre est un Académicien * qui donne, de temps en temps, des Ouvrages sagement pensés & proprement écrits. La Religion, l'Astronomie, la Morale, la Physique, la Littérature l'occupent tour à tour. On a quelque chose de lui dans chacun de ces genres; & voici encore un Recueil de Dissertations, qui fera connoître de plus en plus le mérite de ce judicieux Ecrivain.

Ces Dissertations sont au nombre de sept, en cet ordre: 1° Sur les agrémens du langage; 2° sur l'amour en général; 3° sur l'amitié; 4° sur l'amour propre; 5° sur la diversité des impressions que font sur nous les objets qui nous frap-

* M. de Gamaches est Membre de l'Académie Royale des Sciences.

pent ; 6° ſur la nature du mouvement ; 7° ſur le méchaniſme de l'Electricité. Il y auroit bien de la ſécheresſe dans notre Extrait, ſi nous ſuivions didactiquement toutes ces matières : nous nous attacherons à ce qui peut intéreſſer particulièrement nos Lecteurs.

Quand M. de Gamaches parle des agrémens du langage, il compte raiſonner avec des gens qui ſçavent bien la langue : ſa Diſſertation n'eſt point un Traité de Grammaire. Elle n'a pour objet que les graces de l'élocution, & ces graces ſe bornent, ſelon l'Auteur, à la *nettèté*, à la *vivacité*, au *brillant* du ſtyle : trois genres d'agrémens qui donnent ici trois branches ou parties à la Diſſertation. Obſervons toutefois que le premier genre eſt diſtingué des deux autres, en ce qu'il touche de près la néceſſité rigoureuſe de parler ou d'écrire correctement. Que

le ſtyle manque de vivacité ou d'éclat, ce ſera un défaut de perfection : qu'il manque de clarté & de netteté, ce ſera un vice formel.

Mais d'où peut naître cette clarté, cette netteté ſi précieuſe? De l'ordre & de la préciſion, répond M. de Gamaches : deux choſes qui s'expliquent ſéparément, ſur-tout par la voie des exemples; c'eſt la méthode propre de ces matières. Les préceptes entraînent toujours une ſorte de Métaphyſique qui échappe quelquefois aux meilleurs eſprits; qui rend même les Livres de ce genre ennuyeux, inſipides & preſque inutiles. A l'appui des exemples, la ſéchereſſe des régles s'évanouit ou devient tolérable.

M. de Gamaches établit les principes de la netteté du ſtyle : tout ſe réduit à mettre un tel arrangement dans les termes d'une propoſition, que l'ordre des conceptions

de l'esprit soit représenté fidèlement. Or cette représentation fidèle se fait par la liaison du sujet, du verbe & du régime : liaison qui s'opère, tantôt en observant l'ordre grammatical, tantôt en le renversant : exemple de ce dernier cas. » Dans l'Eloge funèbre du Prince » de Conty, l'Orateur, après avoir » dit que la Providence priva ce » Prince, dès sa plus tendre jeu- » nesse, de tous les secours qui » pouvoient défendre son cœur de » la séduction des passions, il » ajoûte : *Le Prince son père, dont* » *la pénitence édifioit l'Eglise & ho-* » *noroit la Religion, une mort pré-* » *maturée le lui enlève avant pres-* » *que qu'il pût le connoître.*« Dans cet exemple, on a le sujet, le verbe & le régime, exprimés par ces termes, *la mort enlève le Prince, &c.* le reste de la phrase contient des propositions incidentes, que l'Auteur appelle des *modificatifs*, parce

que ces propoſitions affectent ou modifient le ſujet, le verbe & le régime. Or ſi l'Orateur n'eût pas fait une inverſion dans cet endroit de ſon diſcours, ſûrement il ſe fût énoncé avec moins de netteté, parce que les termes de la propoſition euſſent été moins liés enſemble. Suppoſons, par exemple, cet ordre de phraſe, *une mort prématurée lui enlève, avant preſque qu'il pût le connoître, le Prince ſon père, dont la pénitence édifioit l'Egliſe & honoroit la Religion:* on voit de l'embarras dans ce tiſſu: on remarque, en particulier, que le pronom (le) précède le ſubſtantif (Prince) auquel il ſe rapporte eſſentiellement: ce qui jette de l'obſcurité dans le texte. En un mot, il eſt évident que l'exemple, tel qu'on le propoſe d'après l'Orateur, ſe préſente beaucoup mieux avec l'inverſion, qu'il n'auroit pû être ſelon l'ordre grammatical.

Ainsi développons-nous la pensée de M. de Gamaches, qui dit sur ce sujet des choses fort réfléchies.

Il ajoûte un mot sur la précision, dont le grand avantage est d'embellir le discours en y répandant des lumières. Voici un exemple tiré d'un discours Académique de M. Racine : *Vous sçavez, Messieurs, en quel état se trouvoit la Scène Françoise, lorsque Corneille commença à y travailler : nul goût, nulle connoissance des véritables beautés du théatre ; les Auteurs aussi ignorans que les Spectateurs ; la plûpart des sujets extravagans, & dénués de vrai-semblance ; point de mœurs, point de caractères ; la diction encore plus vicieuse que l'action ; en un mot, toutes les régles de l'Art, celles même de l'honnêteté & de la bienséance par-tout violées.*

On éprouve ici que les agrémens du langage sont comme limitro-

phes entr'eux. Cet exemple de M. Racine eſt produit pour la netteté du diſcours, & il y a toute apparence qu'on pourroit le citer auſſi pour la vivacité du ſtyle. Cependant M. de Gamaches nous enſeigne que ce qui rend le ſtyle vif, ce ſont les reſſemblances grammaticales & les peintures oratoires. On trouve une *reſſemblance grammaticale* dans cette phraſe de M. de la Rochefoucault : *Celui à qui perſonne ne plaît, eſt plus malheureux que celui qui ne plaît à perſonne.* Il eſt aiſé de voir que l'uſage de cet ornement doit être ménagé par le goût & par la prudence : ſans quoi il dégénéreroit bientôt en mauvaiſes antithèſes & en alluſions puériles. Quant aux peintures oratoires, c'eſt en général tout l'exercice des figures de mots ; métaphores, comparaiſons, parallèles, changemens du paſſé au préſent, du paſſif à l'action, &c. L'Auteur

rassemble des exemples ; & il en use de même à l'égard de ce qu'il appelle le *brillant* du style : espèce d'agrément qui, selon lui, *met l'esprit en défaut*, & le jette dans la surprise ; tel est le *fiat lux & facta est lux*, de la Genèse ; le *veni, vidi, vici*, de César ; le *qu'il mourût*, du vieil Horace dans la Tragédie de Corneille ; le mot de Louis XII. pardonnant les injures faites au Duc d'Orléans, &c. Tout cet endroit de la Dissertation est instructif & agréable : nous nous hâtons de passer aux Dissertations suivantes.

Sur l'amour en général, il n'y a qu'un principe : nous tendons tous au plaisir ; c'est-là le grand mobile de notre cœur : s'il arrive donc qu'à l'occasion d'un objet sensible, nous éprouvions des sentimens agréables, dès ce moment nous nous dépouillons, en quelque sorte, de ces sentimens pour en parer

l'objet ſenſible, pour lui attribuer le mérite d'être aimable, charmant, doué de qualités qui intéreſſent notre cœur. Or ceci eſt une pure illuſion, puiſque cet objet n'a rien en lui-même qui reſſemble aux ſentimens que nous éprouvons; puiſque c'eſt de nous-mêmes & de notre propre fonds, que viennent les avantages que nous ſuppoſons dans cet objet. Il ne faudroit peut-être que cette obſervation pour nous guérir d'une infinité d'attachemens qui nous déshonorent; *mais*, dit l'Auteur, *notre cœur ne s'embarraſſe point de nos réflexions, il ſuit toujours ſa pente ordinaire; &, à la honte de notre raiſon, c'eſt à nos ſens & à notre imagination que la nature ſe remet de la conduite de nos mouvemens.* La métaphyſique de cette Diſſertation eſt fondée ſur des principes bien connus; mais l'application de ces principes ſe fait ici

d'une manière neuve & ingénieuse.

Sur l'amitié il y a une grande régle : c'est de commencer par l'estime & par la bienveillance. Bientôt nous nous ferons un ami de celui que nous estimerons, & à qui nous tâcherons de faire du bien. Mais il faut que l'estime soit véritable ; qu'elle ne ressemble point à l'adulation : il faut aussi que les bienfaits n'imposent pas le fardeau d'une reconnoissance trop étendue. Rarement l'amitié est-elle sincére & constante entre deux personnes, dont l'une est infiniment redevable à l'autre. Un préservatif infaillible contre l'excès des services, est de se mettre dans l'occasion d'en recevoir : par-là l'équilibre se rétablit en quelque sorte ; l'amitié en devient plus belle, plus noble & plus durable. » Eudamidas de Corinthe mourant dénué » des biens de la fortune, & voulant favoriser deux amis intimes

» qu'il avoit, laiſſa à l'un, par ſon » teſtament, le ſoin de nourrir ſa » mère, à l'autre celui de marier » ſa fille; encore chacun des legs » qu'il leur faiſoit étoit-il avec » clauſe de ſubſtitution en faveur » du ſurvivant « (c'eſt-à-dire que l'un des deux amis mourant, l'autre ſeroit chargé de nourrir la mère d'Eudamidas & de marier ſa fille.) » Eudamidas connoiſſoit le cœur » de ſes deux amis, & il ne ſe figu» roit point d'autres voies pour » leur adoucir la douleur de ſa » perte, que de leur fournir le » moyen de le ſervir même après » ſa mort. « Cette amitié étoit très-réfléchie & très rare. Auſſi Lucien, qui rapporte ce trait d'hiſtoire, nous apprend-il que, quand on ouvrit le teſtament d'Eudamidas, tous les aſſiſtans éclaterent de rire, & n'épargnerent les railleries ni au teur, ni aux deux Héritiers. Mais Teſtaceux-ci, nommés Aretæus &

Charixenus, étoient bien mieux inſtruits des droits de l'amitié. Ils reſpecterent les derniéres volontés d'Eudamidas, ils s'en trouverent très-honorés, & comme Charixenus ne ſurvécut que cinq jours à l'ouverture du teſtament, Aretæus ſe chargea volontiers de nourrir la mère & de marier la fille de leur ami commun. Tout ſon bien ne montoit qu'à cinq talens; il en garda un pour lui-même; il partagea les quatre autres entre ſa propre fille & la fille d'Eudamidas; & il voulut que toutes deux fuſſent mariées le même jour. Nous avons cru devoir raconter toute cette hiſtoire, qui entre ſi bien dans le plan de la Diſſertation que nous donne M. de Gamaches *ſur l'amitié*. Ajoûtons qu'au jugement de Lucien l'amitié d'Eudamidas fut regardée comme ſupérieure à celle de ſes deux amis, parce qu'il avoit eu la confiance de compter ſur eux

dans une occaſion ſi critique. Il ſemble auſſi que c'eſt la penſée de notre Auteur.

L'Amour propre eſt le ſujet d'une autre Diſſertation. Si l'on aime la Métaphyſique, on la trouvera répandue ici comme à pleines mains : Métaphyſique néanmoins qu'on ſaiſit en ſe rendant attentif, en excluant les diſtractions de l'eſprit. M. de Gamaches croit que notre amour propre ſe détermine preſque toujours par les marques extérieures des ſentimens qui affectent ou paroiſſent affecter les autres. C'eſt pour cela que nous nous laiſſons gagner ſi aiſément par la phyſionomie ; que l'altération qui ſe manifeſte ſur le viſage de celui avec qui nous converſons, ne manque guères de nous éloigner de lui ; que l'art, l'affectation, les manières apprêtées nous inſpirent de la défiance ; que le naturel, en tout genre, nous domine & nous cap-

tive, &c. Il faut assurément lire ce morceau, si l'on veut en profiter; car l'analyse ne peut en représenter les nuances extrêmement fines & délicates.

Nous éprouvons diverses impressions à la présence des objets qui nous frappent. L'Auteur s'en est demandé la cause; & il a trouvé que la diversité de ces impressions vient de trois sources principales: 1° Des choses mêmes considérées selon qu'elles peuvent nous servir ou nous nuire: 2° Des divers jugemens que nous portons sur la valeur de ces choses prises en elles-mêmes & sans rapport à nos intérêts: 3° De la nature de ce qui est accessoire à ces choses, c'est-à-dire de ce qu'on apperçoit avec elles sous une même & simple vuë. Il y a des exemples pour chaque membre de cette division.

I. Que notre corps soit affoibli faute de nourriture, & qu'il éxige

que nous réparions ſes forces, les alimens dont nous uſons, flattent agréablement notre goût. D'où il faut conclure que cette impreſſion vient des alimens conſidérés ſelon le rapport utile ou même néceſſaire qu'ils ont avec notre conſervation. Il en ſera de même à proportion d'une bonne muſique, d'un beau diſcours, d'une penſée noble qui vient frapper notre eſprit, d'un ouvrage régulier qui tombe ſous nos ſens, d'un mêlange de couleurs bien ordonné, d'un concours favorable d'odeurs ou de ſaveurs, &c. Tout cela ſe trouvant analogue à nos beſoins, à nos inclinations, à nos diſpoſitions actuelles ne manque pas de produire ſon effet ſur nous. Suppoſons des objets contraires, des choſes capables de nous nuire, de nous incommoder, de nous révolter ; nous les haïrons, nous les déteſterons, nous met-

trons le plus d'intervalle qu'il ſera poſſible entre eux & nous.

II. Que l'eſprit ſoit prévenu en faveur d'un objet d'ailleurs étranger à nos intérêts, il en réſultera auſſi des impreſſions relatives à nos façons de penſer. Voyez l'Antiquaire, l'Amateur des Arts, le Naturaliſte ; tout homme, en un mot, qui ſe ſera formé un goût particulier dans la ſphère des connoiſſances : quelle ſenſibilité n'éprouvera-t-il point pour les moindres choſes qui favoriſeront ce goût, qui l'autoriſeront ou lui donneront de l'étendue ! L'Auteur propoſe l'exemple de ceux » qui ſe font une eſpèce » de Religion d'admirer les An» ciens ; qui croiroient faire un » crime, s'ils oſoient reconnoître » qu'ils ont quelquefois mal rai» ſonné..... Parce que ces gens-là » admirent leurs écrits avant que » de les lire, ils croient y voir, en » les liſant, des beautés que les

» autres n'y rencontrent pas tou-
» jours ; aussi par-là trouvent-ils le
» moyen d'engager leur jugement
» à justifier l'admiration dont ils
» sont prévenus, &c.

III. Que certaines beautés accessoires ornent & enrichissent les objets qui se présentent à notre vuë & à notre esprit ; c'est encore un titre pour nous attacher à ces objets ; pour prendre à leur égard des sentimens qu'ils ne mériteroient point par eux-mêmes. Ainsi les lieux où l'on a goûté du plaisir, sont ceux d'ordinaire qu'on trouve les plus beaux : ainsi le vieillard préconise les choses qu'il a vues étant jeune ; non que ces choses eussent aucun avantage sur celles d'aujourd'hui : mais elles ont été vues durant le cours d'une brillante jeunesse ; c'est une sorte de parure qu'on leur donne ou qu'on leur suppose ; & voilà comment l'accessoire fait sur nous

des impreſſions que les choſes priſes en elles-mêmes n'y feroient pas.

La Diſſertation *ſur la nature du mouvement* eſt un morceau très-raiſonné, & qui mérite d'être lû en entier. L'Auteur, Cartéſien au fond, ſe plaint fort d'une erreur aſſez commune dans cette école. On y regarde le mouvement comme quelque choſe *d'abſolu :* ce qui ſuppoſeroit qu'il y a dans le corps en mouvement, quelque qualité intime, quelque entité puiſſante qui le détermine à parcourir un eſpace. Mais par-là on confond la cauſe du mouvement avec le mouvement même. » Quand on cherche » ce que c'eſt que le mouvement, » *dit M. de Gamaches*, on cherche » quel eſt l'effet que produit la » cauſe motrice quelle qu'elle puiſſe » être, & de quelque manière qu'on » la ſuppoſe déterminée ; mais cet » effet n'eſt qu'un ſimple change-

» ment de rapport de diſtance, & » par conſéquent il n'y a rien que » de relatif & de réciproque dans » ce qui conſtitue la nature du mou- » vement. « Toute la Diſſertation eſt employée à développer cette vérité; à faire voir comment les Cartéſiens ont pris le change en la méconnoiſſant. L'Auteur traite toute cette matière avec un très-grand zéle pour l'honneur du Cartéſianiſme. Il s'intéreſſe à la queſtion comme à l'objet le plus important de la Phyſique. Son ſtyle, en cette occaſion, s'éleve à un degré ſupérieur de force & d'énergie. Nous renvoyons à cette lecture, & à la Diſſertation ſuivante qui termine le Volume : elle roule ſur le méchaniſme de l'Electricité, & elle avoit déja paru dans nos Mémoires (voyez Janv. II. vol. 1753. Art. IX.) Le fond du ſyſtême dépend de la doctrine des atmoſphères répandues autour de tous les

corps. On reconnoît des atmoſphères qui ſont ſenſiblement inflammables, & d'autres qui ne le ſont pas. Les premiéres fourniſſent & conſtituent même le fluide électrique. De-là l'explication de tous les phénomènes dont M. de Gamaches ne ſupprime aucun.

Tel eſt le point de vuë général de ce Recueil. Il eſt à ſouhaiter que l'Auteur continue de raſſembler les divers morceaux de Littérature, auxquels il a donné ſes momens de loiſir dans le cours d'une vie d'ailleurs bien occupée.

ARTICLE XI.

LA MORALE. Par l'Auteur de la Clef des Sciences & des Beaux-Arts. Volume *in*-8°. pag. 291. *A Paris, chez Claude Jean-Baptiste Hérissant, &c. M. DCC. LV.*

LA Morale est la Science la plus nécessaire à l'homme : elle lui découvre la fin où il doit tendre, & les moyens qui peuvent l'y conduire, c'est-à-dire, les devoirs dont la pratique fait notre mérite & dont la récompense fera notre béatitude, pourvû qu'en remplissant les obligations de la Religion naturelle, on ne se croye pas dispensé d'observer les préceptes de la Religion révélée. Toutes deux n'ont qu'un même Auteur : dans l'ordre établi par sa providence, il

n'eſt pas permis de les ſéparer ; l'une ſans l'autre ſeroit inſuffiſante. La révélation porte ſur des fondemens, dont la raiſon, ſans ſe démentir, ne ſçauroit ébranler la ſolidité.

Quoique l'Auteur de cet Ouvrage ſe renferme dans la ſphère de la ſimple Philoſophie, il ne laiſſe pas, quand l'occaſion s'en préſente, d'indiquer l'accord de la Morale chrétienne avec la Morale naturelle : en montrant leur liaiſon, il fait ſentir la néceſſité de profeſſer l'une comme l'autre, & d'en pratiquer également les devoirs. Pour rendre plus utile la lecture de ſon Livre, & ſes leçons plus efficaces, il ſeroit à propos de s'y préparer par la lecture de ſa Logique & de ſa Métaphyſique : ces trois Ouvrages forment un corps de doctrine, dont toutes les parties ſe fortifient & ſe ſoûtiennent réciproquement.

Cette Morale eſt diviſée en trois parties : la premiére roule ſur les principes extérieurs de nos actions; la ſeconde, ſur leurs principes intérieurs ; la troiſième, ſur nos différents devoirs. L'Auteur réduit les principes extérieurs de nos actions *aux loix, au bien, & à la félicité.* Quelque intéreſſantes que ſoient ces matières, elles ſont trop connues, pour qu'on nous permette de les traiter avec une certaine étenduë. Ce qui pourroit animer notre zéle, c'eſt qu'on a beau les connoître, on ne ſonge point à ſe les appliquer; on s'en tient à une connoiſſance trop vague pour n'être pas ſtérile ; on eſt éclairé ſur la Morale ſans en être plus reglé dans ſes mœurs : on n'en eſt donc pas plus parfait, on n'en eſt que plus coupable. Cependant, *comme l'obſerve l'Auteur dans ſa Préface,* toute Science qui ne contribue point à rendre l'homme meilleur

dans l'ordre moral, n'eſt qu'une ſcience vaine. Dès qu'elle ne ſert à guérir aucun vice, Pythagore la compare à un Médecin qui ne guérit aucune maladie. Selon la penſée de notre Auteur, *elle n'eſt pas beaucoup plus eſtimable que l'ignorance*; c'eſt un vêtement dont l'orgueil fait les frais, & dont il ne retire qu'*une ſotte vanité*. Reprenons avec l'Auteur la diviſion de ſa Morale, & retraçons en abrégé quelques-unes de ſes inſtructions.

La Loi éternelle eſt la premiére des Loix : S. Auguſtin la définit, *la raiſon qu'a Dieu de vouloir la conſervation de l'ordre naturel.* Cette Loi doit régler l'uſage de toutes nos facultés, elle éclaire notre entendement ſur la nature du bien & du mal, elle commande à notre volonté la fuite de l'un & la recherche de l'autre ; ſon empire s'étend ſur nos ſens, il en prévient

les erreurs & les illuſions ; il réprime les paſſions, il en corrige les vices & les excès. Son flambeau jette ſur les biens ſenſibles une lumière qui en diſſipe le faux éclat, & qui découvre le poiſon caché ſous leurs charmes ſéduiſans : en un mot, ſa vérité dévoile & briſe tous ces funeſtes piéges que le menſonge dreſſe ſous les pas de l'amour propre aveugle ou *ignorant*.

L'homme ne ſçauroit vivre ſans aucun amour : un penchant néceſſaire le fait aſpirer au bonheur. Le ſouverain bien eſt le ſeul qui puiſſe remplir ce deſir ; ce bien eſt donc le terme où l'homme éclairé & raiſonnable doit ſe porter par un amour de choix & de préférence, malgré toutes les impreſſions étrangéres qui conſpirent à l'en détourner. C'eſt-là ce qui diſtingue la raiſon de l'inſtinct, les habitudes réfléchies des mouvemens indéli-

berés, en un mot l'homme de la bête.

L'homme n'étant qu'une créature, se doit tout entier à Dieu son Créateur : la loi de l'amour l'oblige à s'approcher sans relâche de l'Auteur de son être : tout ce qui peut l'en éloigner, ou l'en écarter, est contraire à cette Loi dont la base est l'ordre souverain, & dont l'objet est l'union de l'homme avec Dieu. Le nœud qu'elle forme, embrasse pareillement le prochain : dans la société, il en résulte des liens inviolables qui assurent la paix & la douceur du commerce civil & politique : c'est sur ces principes immuables que portent tous nos engagemens sacrés & profanes. Les conclusions qui en découlent, sont autant de vérités inébranlables. Dieu en a gravé la plûpart avec leurs principes dans toutes les consciences. En vain de prétendus Philosophes ont cru trouver dans les

mœurs de quelques peuples, des exceptions à ces loix. Par-là ils eſpéroient en détruire l'univerſalité ; mais notre Auteur triomphe ſans effort de ces objections triviales : on devroit rougir de les avoir propoſées, & encore plus de les répéter à des gens inſtruits, dont elles ne peuvent attirer que le mépris ou l'indignation.

Ces vérités dont la ſimple expoſition devroit emporter la conviction, l'Auteur les prouve ou renvoie à ſes autres Ouvrages pour en avoir la preuve. N'eſt-il pas inconcevable qu'on ait exigé quelquefois la démonſtration des premiers élémens de la raiſon & de la morale ? Des hommes qui prenoient la qualité de Philoſophes, n'oſant nier ces vérités, en ont attaqué les preuves, ou ſe ſont plaints de leur foibleſſe ; comme ſi l'on pouvoit ignorer que plus une thèſe approche de l'évidence, moins la preuve de cette

thèſe peut enchérir ſur elle en fait de force & de clarté ; que moins une propoſition a beſoin de preuves, plus l'appui qu'elle en reçoit paroît ſuperflu ; qu'ainſi ce n'eſt pas la foibleſſe de la preuve, c'eſt ſon inutilité qui ſemble faire ſon déſavantage.

Ce ſont là des réflexions ou plutôt des principes dont on ne ſçauroit faire trop d'uſage contre les fauſſes ſubtilités, où ſe retranche le Pyrrhoniſme quand il eſt aux abois : s'il oſe franchir des barrières ſi reſpectables, il ne mérite plus qu'on s'échauffe pour l'éclairer, il ne reſte plus qu'à l'abandonner à ces doutes interminables dont le cercle vicieux fait le comble de la déraiſon & du délire.

Mais quel intérêt peuvent avoir ces Philoſophes à rompre la chaîne des vérités que leur préſente notre ſage Moraliſte, ou à la ſuppoſer auſſi fragile qu'ils ſemblent l'inſi-

nuer ? Si, par impoſſible, ils venoient à bout de briſer cette chaîne, ou même d'anéantir les vérités qu'elle lie enſemble, pour l'humanité, pour la ſociété, pour tous ſes états & tous ſes membres, quelle ſeroit la ſuite de ce chaos introduit dans l'ordre moral ? Sans ces vérités que deviendroient les mœurs & leurs régles ? Ces principes une fois renverſés ; ſur quels fondemens nouveaux, de purs Sceptiques rétabliroient-ils l'ordre dans les corps politiques, civils & même dans les familles ? Les Pyrrhoniens ſeroient-ils donc les meilleurs citoyens de l'Etat ? Leur doctrine répandue dans le monde, auroit-elle fortifié les idées & les ſentimens du vrai Patriotiſme ? Pour décider cette queſtion, il ne faudroit que conſulter le ton des ſociétés où le Pyrrhoniſme ſeroit venu à bout de dominer.

Dans quelques objets & dans

quelques faits qui ſont étrangers, ou du moins indifférents à ſa matière, notre Auteur nous paroît adopter les idées & les penſées d'un Ecrivain célèbre, qu'il ne nomme pourtant pas : (voyez page 37 & ſuiv.) c'eſt d'après lui qu'il avance ces propoſitions : *Dans les Etats deſpotiques il n'y a point de Loix fondamentales, il n'y a pas non plus de dépôt de Loix. Le Prince abandonne toutes les affaires à un Vizir qui a la même puiſſance que lui, & dont l'établiſſement eſt dans cet Etat une Loi fondamentale, &c.* Ces traits ſinguliers ne ſont guères échappés qu'à un Auteur qui en ayant beſoin pour appuyer ſes opinions, s'égare quelquefois autant dans ſes récits hiſtoriques que dans ſes aſſertions morales. En effet à la Chine, n'y a-t-il pas des Loix & des Tribunaux qui en ont le dépôt? ce Royaume eſt cependant un Etat très-deſpoti-

que. En Turquie, l'Empire n'a-t-il pas été fondé, n'a-t-il pas subsisté long-temps avant la création des Vizirs ? l'autorité de ces Ministres n'est donc pas une Loi fondamentale de cet Etat, &c.

Du Droit naturel dérive *le Droit des gens :* l'un n'est que l'extension de l'autre. Le Droit des gens règle les devoirs du commerce politique entre les Nations, comme le Droit naturel prescrit les devoirs du commerce social entre les particuliers. De-là l'Auteur passe aux Loix divines qu'on appelle *positives*. Leur *esprit* doit inspirer nos sentimens, & leur *lettre* doit diriger nos actions : ces Loix ont pour base la Loi naturelle, dont elles ne sont que l'explication ou la perfection ; elles règlent la forme du culte que Dieu exige des fidèles ; elles communiquent même aux Loix humaines une force qui lie les consciences.

Ce que l'Auteur nous apprend ſur les autres principes extérieurs de nos actions, c'eſt-à-dire ſur la nature du *bien* moral, & ſur la *félicité*, mérite plus d'être lû qu'abregé.

Dans la ſeconde Partie, l'Auteur développe les principes intérieurs de nos actions : ces principes ſont *l'amour propre, les paſſions, les vertus & les vices.* Dans la recherche de la félicité, l'amour propre eſt notre guide : mais ce guide eſt ſouvent aveugle & nous égare, il ne nous conduit ſûrement qu'autant qu'il eſt éclairé. Cet Ouvrage eſt très-propre à opérer ce bon effet. On y trouve les différences de l'amour propre, ſelon qu'il eſt plus ou moins épuré & déſintéreſſé dans ſon zéle. C'eſt, ſelon l'Auteur, *l'amour propre ignorant*, qui fit riſquer à Pompée le ſalut de la patrie, & la perdre pour ſauver une gloire frivole, dont il fut la victi-

me ; comme ce fut *l'amour propre éclairé* qui élevant Fabius au-dessus d'une faveur populaire, lui procura une gloire immortelle en sauvant Rome aux dépens de sa réputation présente. La vanité fut l'écueil de Pompée, la pure vertu fut la seule ressource de Fabius.

Après avoir montré aux hommes les passions & les vices dont ils doivent se garantir, & les vertus qu'ils doivent cultiver, notre Moraliste, dans sa troisième Partie, expose les devoirs généraux & les obligations particuliéres de chaque état. Sa Morale est si saine & si exacte, que nous ne sçaurions trop en recommander la lecture. Les leçons qu'il débite ne sont pas de ces discours où l'on s'attache plus à peindre les mœurs qu'à les réformer, à critiquer nos défauts qu'à les corriger, à montrer son esprit qu'à signaler son zéle. Cet Ouvrage n'en est pas moins parsemé

de ſentences précieuſes que la raiſon doit recueillir & goûter : citons-en quelques-unes en terminant cet Extrait.

Il eſt mille fois plus aiſé de faire le bien, que de le bien faire.

Rien n'eſt plus beau dans le Souverain qui ne dépend de perſonne, que de vouloir toujours dépendre de la vérité.

La Religion Chrétienne preſcrivant d'obéir ſous peine de damnation aux Puiſſances temporelles, eſt ſans contredit la plus fidèle gardienne de l'autorité des Souverains.

Pour les Grands, chaque jour de leur vie eſt un feuillet de leur hiſtoire.

» Quand le frein de la Religion, » le plus puiſſant de tous, eſt rom» pu, il n'y a point de digues aſſez » fortes pour arrêter la fureur des » paſſions : ce ſeul motif devroit » être ſuffiſant pour ramener &

» pour fixer les hommes à leur inté-
» rêt le plus précieux, qui est celui
» de la Religion. Tout l'art de la
» fausse dialectique, que l'incrédu-
» lité met en œuvre, échoue contre
» l'enchaînement des vérités par-
» venues depuis la création du
» monde jusqu'à nous, &c.

ARTICLE XII.

HISTOIRE GÉNÉRALE & particuliére de l'Astronomie. Trois Volumes *in*-12. Par M. Estève de la Société Royale des Sciences de Montpellier. *A Paris, chez Jombert, rue Dauphine.* M. DCC. LV.

NOus avions une Histoire Latine de l'Astronomie, publiée en 1741, par M. Weidler, Professeur dans l'Université de Wittemberg : mais on nous apprend,

dès l'entrée du Livre que nous annonçons, qu'*il n'y eut peut-être jamais d'Ouvrage ſi mal conçu*; qu'*en copiant tout-au-long des paſſages*..... l'Auteur *s'eſt imaginé avoir compoſé une Hiſtoire complette de l'Aſtronomie*; que *la bonne critique lui eſt preſque toujours étrangére*; qu'*il donne ſouvent dans les fables les plus ridicules, &c.* Ce jugement nous paroît fort ſevère. Le Livre de M. Weidler nous étoit déja connu par les Actes de Leipſick, qui en firent l'éloge au mois de Juin 1742 : mais depuis que noûs l'avons lû, à l'occaſion de l'Hiſtoire qui vient d'être donnée par M. Eſtève, nous ſommes tout-à-fait perſuadés de deux choſes ; la premiére, que l'Ouvrage du Profeſſeur Allemand ſuppoſe beaucoup d'érudition, & que, malgré les défauts qu'on peut lui reprocher, c'eſt une compoſition fort eſtimable : la ſeconde, que l'Auteur de la nouvelle

Histoire a beaucoup profité (dans sa premiére Partie) des recherches, de la critique, des citations, en un mot du fond & des détails de l'Histoire Latine : nous aurons lieu de le faire remarquer dans la suite de notre Analyse.

Nous la commençons en reconnoissant que M. Estève a voulu rendre son Livre utile & agréable : nous nous sommes intéressés à cette lecture ; & pour preuve de ce sentiment favorable, nous donnerons deux Extraits ou Articles ; le premier, en suivant l'*Histoire générale de l'Astronomie*, telle que nous la trace M. Estève. Il s'applique, dans cette premiére partie de son Livre, au *détail Chronologique de toutes les Nations, de toutes les Ecoles, de tous les Philosophes & de tous les Observateurs qui ont cultivé cette Science*. Notre seconde Analyse aura pour objet *l'Histoire particuliére de l'Astronomie*; c'est-à-

dire, en nous attachant toujours au plan de l'Auteur, *les progrès que les hommes ont faits sur chaque point de l'Astronomie :* morceau plus didactique que le premier, quoique le genre historique domine toujours en chef dans toute cette composition.

L'intérêt que nous avons pris à ces trois Volumes, nous en fait desirer le succès & la perfection. Il ne tiendra pas à nous que le Public ne connoisse un Ouvrage qui a dû coûter des soins, & dont l'Auteur est un homme d'esprit, déja célèbre par d'autres entreprises littéraires. Il sera aussi de notre devoir de nous rendre attentifs sur tout ce qui peut perfectionner cette Histoire ; mais dans les observations que le fil de l'Analyse fera naître, il n'entrera que du zéle pour l'Astronomie, de la considération pour les grands Astronomes, des égards pour le nouvel Historien ; & les

Connoiſſeurs jugeront ſi ces remarques ſont agréables ou ennuyeuſes, utiles ou ſuperflues.

L'Aſtronomie doit être une Science auſſi ancienne que le monde. Il eſt naturel que les hommes ſe ſoient appliqués d'abord à connoître ce qui meſure le cours de leur vie ; ce qui indique les temps propres à l'Agriculture ; ce qui favoriſe & règle la Navigation ; ce qui ramène les époques du Culte public. Tous ces objets ſont du reſſort de l'Aſtronomie. Le premier homme, avant ſa chute, *put avoir beaucoup de lumières* en ce genre ; *mais il eſt certain qu'il ne les tranſmit point à ſes deſcendans.* La raiſon en eſt toute ſimple : les deſcendans de l'homme coupable étoient dépouillés des avantages libéralement accordés à leur chef ; par conſéquent ils ont dû naître dans l'ignorance. *L'Hiſtoire ſacrée*, dit M. Eſtève, *nous apprend que Seth*

fut le premier Inſtituteur de la Science des Aſtres. Cela ne peut ſe vérifier qu'en prenant le père pour toute ſa race ; c'eſt-à-dire en attribuant à Seth les découvertes faites par ſa poſtérité ; car il eſt très-certain d'ailleurs, que *l'Hiſtoire ſacrée des Hébreux*, contenue uniquement dans la Bible, ne rend aucun témoignage à la ſcience aſtronomique de Seth. C'eſt l'Hiſtorien Joſephe qui donne aux deſcendans de ce Patriarche beaucoup de lumières en ce genre. Selon lui, ils éleverent des colonnes ſur leſquelles furent gravées leurs obſervations aſtronomiques, & de ſon temps *on en voyoit encore des veſtiges en Syrie.* C'eſt M. Arnaud d'Andilly qui dénote *la Syrie* comme ayant été le lieu où ſubſiſtoient les veſtiges de ces colonnes : mais Joſephe dit *la Syriade*, pays qu'on croit avoir été en Egypte, (voyez le Tome I. de la grande Hiſtoire

universelle des Anglois, & les Notes sur la nouvelle Edition de Josephe.)

L'Astronomie étant une Science très-ancienne, il n'est pas surprenant qu'elle ait été comme en proie aux licences de la Mythologie; qu'on ait transporté aux mouvemens admirables des astres, le merveilleux des fictions. M. Estève rassemble, avec goût, ce qui s'est dit de mieux sur cette matière; il explique, par des conjectures ingénieuses & relatives à son sujet, les Fables d'Endymion, de Phaëton, d'Atlas, d'Hercule, &c. Il approprie les évènemens de l'Histoire poëtique aux premiers progrès de l'Astronomie. Orphée, Musée, Chiron ornent cette époque. M. Weidler avoit déja exposé les mêmes rapports; & il n'avoit pas plus oublié que notre Auteur, l'application faite par M. Newton de l'embarquement des Argonautes, aux

conſtellations du globe céleſte. Tout ceci devroit être examiné & comparé.

M. Eſtève déclare qu'*il faut mettre* l'ancienne Chronologie & Aſtronomie Chinoiſe *au rang des faits fabuleux* : déciſion certaine ſi l'on entend, comme l'Auteur, une *Chronologie* & une *Aſtronomie* dont l'époque remonte au-delà de l'Hiſtoire de la Genèſe : mais en ceci on déſireroit quelque choſe de plus inſtructif : on ſeroit bien-aiſe de ſçavoir diſtinguer l'incertain du certain. La Chine, comme tant d'autres Nations, a ſes fables ; mais elle poſſede auſſi de vraies antiquités, des monumens d'une origine reſpectable. Combien de Sçavans du premier ordre ont touché ce point délicat avec circonſpection ! On peut lire, à ce ſujet, les célèbres Mémoires de feu M. Frèret, dans le grand Recueil de l'Académie Royale des Belles-Lettres. Un

Historien de l'Astronomie fera toûjours une chose utile & agréable au public, quand, sur les Antiquités Chinoises, il formera des résultats qui s'accordent avec les Livres authentiques de la Nation & avec nos saintes Ecritures : accord possible, facile même à bien des égards; mais ces sortes d'opérations ne se consomment point sans étude.

L'Auteur passe à l'Astronomie des Patriarches, des Babyloniens, des Mages de Chaldée, des Egyptiens, &c. M. Weidler suit assez cet ordre, & l'on ne peut s'empêcher de reconnoître qu'il fournit ici, à M. Estève, des secours très-abondants. Par exemple, l'Historien Josephe prétend qu'Abraham enseigna l'Astronomie aux Egyptiens; mais nos deux Auteurs ne se rendent pas à cette assertion toute simple; ils demandent des preuves; ils observent même l'un & l'autre, que l'Astronomie n'ayant été cul-

tivée qu'à Babylone, dans la Chaldée méridionale ; Abraham, qui étoit de la ville d'Ur, dans la Chaldée ſeptentrionale, ne devoit pas être fort inſtruit des principes de cette Science. Enfin M. Weidler & M. Eſtève tranſcrivent cette réflexion de Baſnage : *Quand Abraham auroit connu le cours des Aſtres, il n'eſt pas vrai-ſemblable qu'il fût s'établir Maître d'Ecole ou Profeſſeur en Aſtronomie en Egypte, pour débiter ce qu'il ſçavoit.* Sur quoi M. Eſtève reprend très-à-propos, que, *cette objection eſt mauvaiſe*, (ſans compter qu'elle eſt baſſement exprimée ;) puiſqu'*Abraham auroit pû inſtruire les Egyptiens dans quelques conférences qu'il auroit eues avec eux. Mais il eſt vrai*, ajoûte l'Auteur, *qu'Abraham auroit beaucoup mieux employé ſon temps, s'il leur eût appris le culte du vrai Dieu qu'ils ignoroient.* Auſſi trouvons-nous

chez les Ecrivains qui parlent de la Science aſtronomique, communiquée par Abraham aux Egyptiens, que ce Patriarche fit paroître, en Egypte, beaucoup de ſageſſe, de piété, de zéle pour ſa Religion. (Voyez le 6e Livre de M. Shuckford, qui cite Nicolas de Damas, Eupolème, &c.)

Les Babyloniens ſe vantoient d'avoir commencé leurs obſervations aſtronomiques 43 mille ans avant Alexandre le Grand: calcul fabuleux, ſi l'on s'en tient à la rigueur des termes. Mais notre Auteur propoſe un expédient qui n'a point été inconnu à M. Weidler. Il n'y auroit qu'à ſuppoſer, dit M. Eſtève, » que les années des » Babyloniens étoient réglées ſur » les révolutions de la lune..... » 235 lunaiſons ne font que 18 an» nées ſolaires.* Au rapport de

* Il faut dire 19.

» Diodore de Sicile, les observa-
» tions des Chaldéens avoient com-
» mencé 43 mille ans avant l'expé-
» dition qu'Alexandre fit en Asie.
» Ne prenant ces années que pour
» des révolutions de la lune, elles
» se réduiroient à 3476 années so-
» laires. Il y avoit alors, selon la
» Chronologie de la Genèse, 3620
» ans que le monde étoit créé :
» ainsi, par ce calcul, les Chal-
» déens auroient eu une suite d'ob-
» servations astronomiques qui au-
» roit commencé 144 ans après
» la création du monde. « Toute cette supputation est juste : M. Weidler l'exprime ainsi : *Nonnulli ut paradoxam hanc Chaldæorum Chronologiam sacræ quodammodo consentientem reddant, pro annis, menses putandos censuerunt... hoc facto quia 235 lunationes annis XIX lunaribus* (lisez *solaribus*) *quàm proximè respondent, menses Chaldæorum 43000 producunt*

3476 solares. Clades verò ultima ad Arbelam... sive principium Monarchiæ Alexandri Macedonis cadit in annum mundi 3620, adeòque secundùm hanc computationem, haud diu post orbem conditum in Chaldæa observationes Astronomicas cepisse dicendum foret. Il est cependant plus raisonnable de rejetter ces 43 mille ans d'observations, & de s'en tenir au calcul de Callisthène qui, chargé par Alexandre de recueillir toutes les opérations astronomiques des Babyloniens, trouva que les plus anciennes ne remontoient qu'à 903 ans : c'est le terme où se fixent nos deux Historiens M. Weidler & M. Estève.

Celui-ci parlant de l'intérêt que prirent les Babyloniens à la merveille opérée par le retour de l'ombre du soleil sur le cadran du Roi Achaz, tombe dans une inadvertance dont il ne faudroit pas laisser

de traces, s'il se faisoit une seconde Edition; il dit qu'Ezéchias *régnoit à Babylone*; lisez *Jerusalem*, & nous avertissons aussi qu'en cet endroit l'Auteur cite le *second Livre* des Rois, comme M. Weidler: c'est la manière de citer, reçue parmi les Hébraïsans qui appellent les deux premiers Livres des Rois *Livres de Samuel*. Ainsi, selon notre maniere commune de parler & de compter, le miracle arrivé sous Ezéchias est dans le quatrième Livre des Rois, chapitre XX. On pourroit être aussi arrêté au nom que M. Estève donne à Daniel; il l'appelle *Belsasar* d'après M. Weidler, qui suit le langage usité dans sa communion : ce *Belsasar* est le *Baltazar* de notre Vulgate.

Les principaux Mages de Chaldée furent Zoroastre, Hostanes, Berose, &c. notre Auteur les fait connoître à-peu-près dans l'ordre que suit M. Weidler, & sous les

traits qu'a rassemblés cet Auteur ; excepté toutefois que celui-ci n'attribue point à Platon de *faire exister Zoroastre cinq mille ans avant la guerre de Troye.* C'est le Platonicien Hermodore qui a donné dans cette erreur. L'Astrologie occupa beaucoup les Mages de Chaldée. » Ayant observé les astres qui » avoient présidé à la naissance de » quelques hommes dont ils con- » noissoient la vie & les mœurs, » ils en avoient conclu les diffé- » rentes qualités des puissances cé- » lestes ; mais ils ne firent pas » attention, ou du moins ne vou- » lurent-ils point avouer que tout » cela étoit très-fautif. Des hom- » mes conçus & nés dans le même » moment & dans le même climat, » ont souvent des caractères & des » inclinations très-différentes, & » qui sont même en opposition. « *Inepta illa*, dit aussi le Professeur de Wittemberg, *vel observandi*

vel ratiocinandi methodus fuit: ſiquidem experientia quotidiana loquitur homines eodem momento, eodemque loco natos, diverſiſſimo tamen ingenio eſſe & diverſa quoque fata habere. En ſuivant l'Hiſtoire de l'Aſtronomie chez les Egyptiens & chez les Grecs, nous trouverions encore de grandes conformités entre nos deux Auteurs; & nous pourrions en conclure que M. Weidler a fait un bon Ouvrage, puiſque M. Eſtève s'en ſert ſi volontiers; que les critiques répandues dans l'Hiſtoire Latine ſont ſouvent judicieuſes, puiſque l'Hiſtoire Françoiſe les repréſente ſi à-propos; qu'enfin la cenſure prononcée contre le Docteur Allemand & rapportée au commencement de notre Extrait, eſt ſuſceptible d'une grande modification; ſans quoi le Livre de notre Auteur ſeroit juſtement ſoupçonné de pluſieurs défauts qu'il n'a pas. Mais il

faut retrancher ici les détails, & nous avancer vers les époques de l'Aſtronomie moderne.

Les Romains ſe picquerent moins d'Aſtronomie proprement dite, que de Géographie. La premiére de ces Sciences, dit très-bien M. Eſtève, *entroit dans le plan de la Monarchie univerſelle, à laquelle les Romains aſpiroient : voilà pourquoi ils la cultiverent.* Cependant il y eut de grandes & belles idées aſtronomiques, dans la réſolution que prit Auguſte de tranſporter & de fixer à Rome l'Obéliſque fameux de Seſoſtris. Cette Antiquité, digne de la Capitale du monde, fut placée dans le champ de Mars, & ſervit, comme le reconnoît M. Eſtève, à marquer, par la ligne méridienne, les différentes hauteurs du ſoleil. Nous ſouhaiterions que l'Auteur eût conſulté quelques Ecrits publiés, depuis cinq ou ſix ans, & bien célébrés dans nos Mémoires :

il y auroit vû que cet Obéliſque, tiré tout récemment des ruines du champ de Mars, n'a pû avoir autrefois *cent onze pieds de hauteur*, puiſqu'on ne lui en a trouvé qu'environ 75 : il auroit appris que, ſelon le texte ordinaire de Pline, cet Obéliſque auroit dû avoir 116 pieds ; mais qu'en ſuivant la leçon de trois excellents Manuſcrits, dont un eſt à la Bibliothèque du Roi, ce même monument, au temps de ſon érection dans Rome, n'avoit que 76 pieds, ce qui revient fort aux 75 d'aujourd'hui. Tout cela étoit digne d'une belle Hiſtoire de l'Aſtronomie.*

* Ce que M. Eſtève écrit ici de l'Obéliſque du champ de Mars, eſt tiré preſque mot à mot du Diſcours de M. Caſſini ſur l'origine & le progrès de l'Aſtronomie : mais la nouvelle découverte du monument, & les obſervations qu'on a faites ſur cet objet, exigent qu'on rectifie ce qui en a été dit il y a ſoixante & dix ans.

L'Astronomie se soûtint quelque temps à l'appui de Ptolémée & de l'Ecole d'Alexandrie ; mais elle se perdit enfin parmi les Grecs & les Romains : les Arabes presque seuls la recueillirent & la cultiverent jusqu'au renouvellement des études en Europe. Alors les Navigations dans le nouveau monde rendirent cette Science plus nécessaire ; il se forma des observateurs ; Copernic publia son hypothèse, & la terre cessa d'ignorer ce qui se passoit dans le ciel. Tout ceci fournit un grand morceau d'histoire, que M. Estève présente néanmoins en abrégé ; mais sa narration occupe & intéresse le Lecteur : quelques méprises qui s'y glissent de temps en temps, seront des objets de réforme dans une nouvelle Edition : par exemple l'Auteur (p. 214) dit qu'il faut *rapporter la premiére invention* du cycle de dix-neuf ans à l'Evêque de Laodicée, Anatolius :

or cet Evêque n'est auteur que de la premiére application du cycle de dix-neuf ans à la Pâque : *Primus*, dit M. Weidler, *cycli lunaris XIX annorum utilitatem, pro feria Paschali invenienda perspexit, eique Paschales suos canones accommodavit.* Voyez aussi *Petav. de Doctr. Temp. l. 6. c. 1.* M. Estève (p. 217) dit, avec raison, que » pendant quelque temps les Evê» ques d'Alexandrie ont écrit cha» que année à la Cour de Rome, » pour instruire le Pape & toute » l'Eglise Chrétienne du jour où il » falloit célébrer la Pâque.« Mais il cite pour garant de ce fait Ammien Marcellin, qui n'en dit absolument rien : c'est S. Cyrille qui rapporte ce fait dans le Prologue de son Cycle, (voyez à la fin de la Doctrine des Temps du P. Petau.) Ce qui a trompé notre Auteur, c'est que, dans l'Histoire de M. Weidler, le passage de S. Cyrille est suivi

d'un autre texte d'Ammien Marcellin, qui raiſonne auſſi ſur les études aſtronomiques d'Alexandrie, mais ſans toucher à la Pâque, ni à l'Egliſe Romaine : objets qui ne l'intéreſſoient guères, puiſqu'il étoit Payen. Ces mépriſes, au reſte, ſont des bagatelles : en voici une qui mérite plus d'attention.

Il eſt parlé (p. 208 & ſuiv.) de Sextus Empyricus, grand Sceptique & grand ennemi de toutes les connoiſſances humaines : ſur quoi M. Eſtève dit que *le témoignage des ſens, le ſentiment intérieur autrement appellé évidence, tout cela eſt réduit par Sextus Empyricus à ſa juſte valeur, c'eſt-à-dire à une continuelle incertitude.* Il y a en ceci deux fautes : 1° Le ſentiment intérieur n'eſt pas l'évidence, celle-ci étant très-claire, & celui-là très-obſcur, quoiqu'infaillible. 2° Réduirions-nous *le ſentiment intérieur & l'évidence*, ces

deux grandes régles de vérité, *à leur juste valeur*, en les réduisant *à une continuelle incertitude?* Quoi? il sera incertain que je souffre, quand j'éprouve un *sentiment* de douleur; il sera incertain que *deux & deux soient quatre*; que *le tout soit plus grand que la partie*; que *la même chose ne puisse être & ne pas être en même temps?* L'Auteur formera lui-même la réponse, & conviendra que ces mots *à sa juste valeur* lui sont échappés. Une chose beaucoup mieux observée, c'est l'inconséquence ou la réserve de Sextus Empyricus. *Il est assez singulier*, dit M. Estève, *que ce fameux Sceptique, qui fit main basse sur toutes les opinions des hommes, ait cependant respecté l'Astronomie, & qu'il se soit même porté à en faire l'éloge.* La remarque avoit déja été faite par M. Weidler à la page 185 de son Histoire; & notre Auteur n'a fait que traduire ici, comme

en beaucoup d'autres endroits.

Dans l'Hiſtoire de l'Aſtronomie moderne, M. Eſtève ſe livre aux détails. Les Articles de Tycho-Brahé, de Kepler, de Galilée, de Gaſſendi, de Deſcartes méritent d'être lûs, parce que l'Auteur remarque, ſur chacun de ces grands hommes, ce qu'il a cru de plus propre à les caractériſer : mais en pareille matière, il eſt aiſé de faire des fautes.

C'eſt, par exemple, donner à Tycho-Brahé une louange ſuperflue, que de dire qu'*il découvrit le premier que les rayons de lumière, en paſſant dans l'air, changeoient leur direction*; ou, ce qui eſt la même choſe, que le premier de tous les Aſtronomes, il connut les réfractions. Long-temps avant Tycho, Bernard Waltherus avoit démontré ce phénomène; & Snellius nous apprend même que Jean Muller ou Régiomontan, qui fut

le maître de Waltherus, s'étoit déja occupé des effets qu'opèrent les réfractions.

C'est exposer les Lecteurs à être trompés, que de peindre ainsi l'aventure malheureuse de Galilée : » Des superstitieux imbècilles..... » éprouverent par la prison la constance du sage ; leur imbècille » acharnement se porta jusqu'à faire » crever les yeux à celui qui avoit » le mieux vû la magnificence de » l'univers, & la sage œconomie » qui règne dans toutes les mer- » veilles de la création « &c. Qui ne croiroit, à ce récit, que les Inquisiteurs firent perdre la vuë à Galilée ? & point du tout assurément : cet Astronome devint aveugle sur la fin de ses jours ; mais l'âge & les travaux, non les décrets de l'Inquisition, furent la cause de cette disgrace. Peut-être qu'en cet endroit notre Auteur, qui s'échauffe beaucoup contre les ennemis de

Galilée, a parlé figurément ou hyperboliquement : nous nous en rapportons au Lecteur.

C'eſt ſe tromper dans la patrie, le nom, les actions de quelques Aſtronomes, que de faire Anglois, le Baron Neper, inventeur des Logarithmes : il étoit Ecoſſois ; de nommer Bayer, Hollandois : il étoit Allemand ; de dire que ce même Bayer fut envoyé, par les Hollandois, à Florence pour aider Galilée dans ſes obſervations : c'eſt Blaeu & Hortens qu'on envoya ; * de mettre ſur le compte de Simon Marius une prétendue converſation avec un *Marchand de Lunettes* : c'eſt, de l'aveu des Hiſtoriens, un Conſeiller de la Cour de Brandebourg, nommé Philippe Fuchs de Bimbach, qui entretint ce Marchand ; après quoi il rendit compte

* M. Eſtève le dit lui-même en un autre endroit.

de ſa conférence à Marius qui ne conſtruiſit pas lui-même des *Lunettes d'approche*, comme le dit M. Eſtève : ſon ami Fuchs en fit venir de Hollande, & Marius, ſur la fin de Novembre 1609, découvrit les Satellites : découverte *dont on ne peut douter*, dit le célèbre Caſſini dans ſon Traité des *hypothèſes des Satellites de Jupiter*. Les erreurs de Marius, dans cette obſervation de 1609, n'autoriſoient pas Galilee à dire qu'il n'avoit jamais vû les Satellites ; il ſuffiſoit de remarquer qu'il en avoit mal dreſſé les Tables.

On n'a guères été plus exact en parlant de Chriſtophe Scheinér, Jéſuite Allemand, qui a revendiqué, contre Galilée, la découverte des taches du ſoleil : la diſcuſſion exacte de cette controverſe eût fait plaiſir dans une Hiſtoire de l'Aſtronomie : d'un côté, l'Ouvrage de Scheiner & ſes Lettres à Marc

Velſer,

Velser, Sénateur d'Ausbourg, démontrent que, dès le mois de Mars 1611, il vit les taches du soleil : d'autre part, plusieurs Lettres écrites à Galilée, depuis la querelle, font foi que ce grand Mathématicien avoit aussi vû les taches dans le courant de l'année 1611 : d'où l'on concluroit très-bien peut-être que ces deux habiles gens, qui ne se connoissoient point & qui ne se communiquoient rien, découvrirent séparément & sans concert un phénomène, pour lequel il ne falloit, après tout, que de l'attention & l'usage des Lunettes tout récemment inventées. Au lieu d'un examen critique de ce fait, notre Auteur, induit en erreur par quelques Ecrivains modernes que nous pourrions nommer, met sur le compte de Scheiner un récit qui, dans cette nouvelle Histoire, se trouve très-bien qualifié de *Fable* : car ce n'est rien autre chose. » Schei-

„ ner, dit M. Estève, prétend „ qu'ayant observé le Soleil avec „ des Lunettes d'approche, il y „ apperçut des taches. Flatté de sa „ découverte, il se hâta d'en faire „ part à son Provincial. Celui-ci lui „ frappant sur l'épaule, lui dit avec „ dérision : *Allez, jeune homme,* „ j'ai lû trois fois le *grand Aristote,* „ *& je puis bien vous protester qu'il* „ *n'y est aucunement question des* „ *taches du soleil.* L'autorité du „ Provincial en imposa au jeune „ Astronome ; il osa seulement „ faire part en secret à quelques- „ uns de ses amis, de ce qu'il avoit „ vu. « Il y a long-temps qu'on désire des garants pour toutes les Histoires ; on cite pour celle-ci Scheiner lui-même : il sembleroit que la preuve devroit être complette, mais c'est tout le contraire : cet Astronome Allemand racontant sa découverte, en deux endroits de son grand Ouvrage (Rosa

Urſina,) Ouvrage cité même avec éloge par M. Eſtève, dit ſimplement qu'il fit part du phénomène des taches à Marc Velſer, Sénateur d'Auſbourg, & que celui-ci le publia, ſans nommer Scheiner; parce que le P. Théodore Buſée, qui étoit Provincial des Jéſuites de la Haute-Allemagne, n'avoit pas jugé à propos de faire de l'éclat pour une choſe qui paroiſſoit extraordinaire, & dont pluſieurs doutoient encore: *Reverendiſſimo enim Patri Theodoro Buſæo Provinciæ tunc Superioris Germaniæ curam agenti, phænomenon quidem novum arriſerat; viſum tamen non erat ut in re ſubitâ, multiſque adhuc ſuſpectâ, nomen meum præfigeretur.* C'eſt Scheiner qui parle ainſi dans la Préface de ſon Ouvrage; & il répète la même choſe, avec un peu plus d'étenduë, dans le ſecond chapitre du premier Livre de ce grand Volume. Comparez préſen-

tement ce récit avec la narration transcrite plus haut, & vous concluerez que cette derniére est véritablement une *Fable*, au moins quant à la broderie qui l'accompagne.

Un de ceux que M. Estève comble le plus d'éloges, est le célèbre Peiresc, quoiqu'on doive plutôt le mettre au nombre des Amateurs d'Astronomie, que des Astronomes mêmes; *de Astronomiæ studiis promovendis laboravit*, dit exactement M. Weidler. Ce même Auteur loue l'ordre, la méthode & le jugement de Riccioli dans la composition de son Almageste, & il semble penser sur cela comme les plus grands Connoisseurs.* M. Estève en juge néanmoins autrement,

* Voici du moins ce que dit M. Cassini, dans son Discours sur l'origine & le progrès de l'Astronomie: *Le P. Riccioli a beaucoup contribué à perfectionner l'As-*

quoiqu'il avoue *qu'on trouve de très-bonnes choſes dans le nouvel Almageſte.* Il traite auſſi trop mal Jean-Baptiſte Morin, en ne lui accordant que des *connoiſſances ſuperficielles* : il falloit ſimplement blâmer ſon opiniatreté en matière d'Aſtrologie. Les grands Aſtronomes Hughens, Caſſini, Newton reçoivent ici l'hommage littéraire de notre Hiſtorien. Il a travaillé ces morceaux avec ſoin, ſurtout celui qui concerne Newton : mais nous n'oſerions répondre que tout y fût placé avec la plus exacte préciſion. Ces matières ſont délicates ; les faits qu'elles renferment

---

tronomie, la Géographie, la Chronologie ; il a renfermé, dans pluſieurs ſçavants Ouvrages, tout ce que l'on a écrit juſqu'ici de plus excellent ſur ces Sciences. Ce grand Aſtronome ne ſe plaint point de l'ordre obſervé par Riccioli dans ſon Almageſte.

ſont très-multipliés ; ſouvent il eſt difficile de les apprécier au juſte, quelquefois même de les tirer de l'oubli. L'Auteur, par exemple, croit, comme bien d'autres perſonnes, que M. Newton eſt l'inventeur des Téleſcopes de réflexion : or il eſt certain que, dès l'an 1663, trois ans avant la naiſſance du Téleſcope de Newton, Jacques Grégory publia ſon Optique où l'on voit (Propoſ. 59) la conſtruction d'un Téleſcope de réflexion avec un objectif de métal, percé pour tranſmettre la lumière. Il faudroit de plus examiner à fond la critique que M. Eſtève fait du ſyſtême Newtonien. Mais ceci n'échappera pas aux habiles gens qui liront cet Ouvrage.

On trouvera, ſur la fin de cette premiére Partie, l'Hiſtoire des Académies ſçavantes, de Paris, de Londres, de Montpellier, &c. C'eſt un ornement bien placé dans un

Livre comme celui-ci. Le Profesſeur Allemand, M. Weidler, s'eſt auſſi reſſouvenu des divers Obſervatoires érigés en Europe ; & tout cela eſt bien entendu, mais plus agréablement préſenté par M. Eſtève, qui a le talent d'appliquer ſon Lecteur : nous lui avons déja rendu cette juſtice ; c'eſt une raiſon pour lui de travailler à une ſeconde Edition, & de conſulter les grands Aſtronomes qui décorent cette Capitale : leurs conſeils le mettront en état d'éviter juſqu'aux mépriſes les plus légères.

Le zéle dont nous ſommes animés pour la perfection de cet Ouvrage, nous a inſpiré de temps en temps des critiques : on auroit tort de nous prêter d'autres vuës. Si ce malheur arrivoit, ce ſeroit pour nous le cas de ſouhaiter qu'on regardât comme nulle toute cette Analyſe, quoiqu'elle

ait peut-être plus coûté qu'une autre.

Nous rendrons compte plus ſuccinctement de la ſeconde Partie.

ARTICLE XIII.

ANALYSE DE LA PHILOSOPHIE du Chancelier François Bacon. Deux Volumes *in*-12. le premier de *411 pages*, *le* ſecond de *347*. A Amſterdam, chez Artskée & Merkus, & ſe trouve à Paris, chez Deſaint, Saillant & Prault fils aîné, &c. M. DCC. LVI.

CETTE Analyſe annonce un Abrégé fidele des principes, des procédés & des découvertes qui ont immortaliſé le Chancelier Bacon. C'eſt l'or épuré de ſa mine philoſophique qu'on ſe charge de nous préſenter ſans aucun mêlange,

ſans aucun alliage, ſans aucune fraude. L'Analyſe de Bacon ne doit être que la quinteſſence de ſon tréſor : ſon eſprit doit être comme le réſidu de l'opération ; il n'en doit donc ſortir rien de contraire ni à ſes lumières, ni à ſes intentions : dans une Analyſe, il n'eſt pas plus permis d'emprunter les matériaux de ſon Auteur pour en abuſer, que de lui prêter ſes propres penſées pour les autoriſer d'un crédit étranger.

C'eſt avec ces juſtes attentions que nous ſuivrons cette Analyſe : comme elle n'eſt pas toujours méthodique, on ne doit pas exiger que notre Extrait le ſoit davantage. Il ſera donc, comme l'Analyſe, un choix de morceaux détachés : dans ce choix nous éviterons toute affectation, ou ſi nous nous en permettons quelqu'une, ce ne ſera que pour faire mieux ſentir le mérite de l'Analyſe.

Prévenons d'abord une objection qui ne frappe que l'Analyse, puisqu'elle porte sur un défaut que notre Extrait ne doit pas réparer. Comment, dira-t-on, appeller *Analyse* d'une Philosophie, un Recueil de pensées qu'on a extraites des Œuvres de l'Auteur-Philosophe sans les lier, ni les arranger dans l'ordre de leurs rapports naturels, & de leur dépendance réciproque ?

Il faut avouer que de cette objection, on pourroit, pour la perfection de cette Analyse, former un vœu semblable à ceux que Bacon faisoit pour la perfection des Sciences : *desiderata Scientiarum*. Cependant il faut également convenir que les pensées de Bacon, quoique jettées au hazard, semblent se rapprocher & s'assortir d'elles-mêmes au milieu du désordre où elles se rencontrent. On pourroit les comparer aux membres de certains Corps célèbres dans le service

Militaire : quelque négligence, quelque confuſion qu'il y ait dans les rangs qu'ils occupent, non-ſeulement l'uniforme qui les diſtingue, mais l'eſprit propre qui les anime, empêche de les confondre avec toute autre Milice. Revenons maintenant à notre Analyſe.

Bacon fut l'Apologiſte des Sçavans, avant que d'être le Reſtaurateur des Sciences. On reproche aux Sçavans leur molleſſe, leur lâcheté, leur indépendance, leur inutilité, leur dureté, leur inſenſibilité, leur libertinage même, &c. A ces reproches Bacon oppoſe cette réponſe : La Philoſophie & l'Héroïſme, les Lettres & les Armes ont toujours marché de front & d'un pas égal dans l'eſpace des ſiècles. Les ſervices du Héros ſont bornés à ſa patrie, à ſon ſiècle : les lumières du génie brillent pour tous les âges & pour tous les peuples. La révolution des empires fut toujours

l'ouvrage de l'ignorance & de la barbarie, compagnes inséparables. Ce n'est point la société, c'est la contagion du monde que fuit la Philosophie : il en abhorre le *manège qui fait la ressource des ames foibles, comme l'escrime fait le métier des lâches.* L'indépendance philosophique ne s'affranchit d'aucun devoir, & n'aspire à aucune domination. La retraite n'est pour le Philosophe qu'une école & un asyle de vertu ; l'insensibilité qu'on lui reproche n'est qu'une indifférence éclairée sur le vuide des objets frivoles, ou une répugnance à des bassesses serviles, à des obliquités *tortueuses*, à de honteuses flatteries. Son ame, comme celle de Socrate, *est un sanctuaire où habitent le génie & les vertus.* Les Muses n'inspirent point une dureté sauvage ; dans leur commerce, on ne respire qu'une humanité douce & une élégante urbanité : on n'y

apprend qu'à réfléchir utilement ſur ſon être, & à dominer conſtamment ſur ſes paſſions. La Science répand ſur la vertu & ſur la vérité, un charme qui leur aſſure des triomphes. *Les Livres parlent aux Rois quand leur conſeil ſe taît*, &c. Dans l'Analyſe ces lieux communs ſont parés d'ornemens convenables; dans Bacon ils ſont de plus enrichis d'une agréable érudition.

Bacon ne connoiſſoit pas moins l'abus que le mérite des Sciences: les obſtacles qui s'oppoſent à leurs progrès, ſont les abus qui allument le plus ſon zéle; il les appelle des *maladies*: il remonte à leurs cauſes, qui ſont les caprices dans l'imagination, les ſubtilités dans la diſpute, la molleſſe & l'affectation dans le ſtyle. Voilà, ſelon notre Philoſophe, les ſources principales d'où coulent, dans le Corps des Sciences, ces humeurs vicieuſes qui en infectent l'habitude, qui en

rendent l'arbre ſtèrile, qui en empoiſonnent la ſéve, ou ne lui laiſſent que la vertu de nourrir un vain feuillage. Les preuves de Bacon ſont ſimples & ſolides, & ſes détails auſſi variés qu'intéreſſans. Dans l'Analyſe qu'on nous en donne, il y a moins de ſuite & moins de recherches, mais plus d'agrément & plus de force. C'eſt pour le bien des Sciences que Bacon montre les torts des Sçavans ; les plaintes contr'eux ne ſont guères que des vœux pour elles. Dans l'Analyſe, il ſemble qu'on veut plus de mal aux Sçavans, que de bien aux Sciences ; les vœux qu'on fait pour elles, ne ſont guères que des ſatyres contr'eux. Dans le Temple des Muſes, qui s'ouvre à ſes yeux, l'Abbréviateur voit l'indolence qui rêve & s'endort ; l'imagination qui s'agite & s'égare ; la vanité qui s'enfle & ſe repaît de ſes dédains ; la Métaphy-

ſique qui émouſſe l'eſprit en l'aiguiſant ; la Logique qui, par ſes doutes, tourmente l'évidence juſqu'à l'étouffer ; l'entêtement qui ſe paſſionne pour l'antiquité ; la préſomption qui s'enflamme pour la nouveauté ; l'eſprit de ſyſtême, qui arbore l'étendard d'une intolérance meurtrière : comme certains Sultans, pour regner ſeul il voudroit égorger tous ſes frères, &c. Bacon eſt un médiateur jaloux du ſeul intérêt des Sciences : Orateur preſque auſſi doux & inſinuant que fort & véhément, il ne s'attache à combattre, dans les prétentions particuliéres des Sçavans, que ce qu'il y a de contraire aux progrès du vrai ſçavoir. L'Abbréviateur, arbitre plus impérieux & moins déſintéreſſé, avec les raiſons de Bacon, argumente plus éloquemment contre les Sçavans que pour les Sciences.

Une réflexion judicieuſe de Bacon, *Janv.* 1756. II. vol.

c'eſt que les arts d'uſage ont une enfance longue ; mais la lenteur de leur progrès eſt rachetée avec uſure par leur durée dans l'état de perfection. Au contraire les ſciences d'agrément ſont preſque auſſi-tôt parfaites qu'inventées ; mais elles ne s'élevent ſi vîte que pour tomber ou dégénérer plus promptement. L'émulation & le beſoin ſoûtiennent les arts utiles, & conſpirent à éteindre le goût des ſciences inutiles. Dans les arts utiles, on n'aſpire qu'à égaler ce qu'on ne peut ſurpaſſer ; dans les ſciences inutiles, on veut enchérir ſur ce qu'on ne peut atteindre. On eſt toujours ſûr de s'enrichir en imitant les bons Artiſtes ; mais en rafinant ſur les excellents Ecrivains, on ne s'illuſtre guères ; ou bien l'on n'acquiert qu'un éclat paſſager. L'intérêt va toujours mieux à ſes fins, que la vanité.

Le Chapitre de la Médecine eſt

plutôt la fleur que l'Analyse de ce qu'en dit Bacon. Dans cet Art, quelquefois l'érudition échoue, l'ignorance réussit, l'empyrisme triomphe. On diroit que la nature se refuse aux efforts des Sçavans, répare les torts des Ignorans & favorise l'audace des Charlatans. On ne tient compte aux premiers que de leurs échecs ; on sçait gré aux seconds de leurs succès ; on vante les cures des derniers. Quel *dépit* pour *les beaux génies* de la profession ! Faut-il s'étonner qu'ils cultivent d'autres sciences, où *ils aiment mieux exceller* que dans celle qui est propre de leur état ? *C'est*, dit l'Abbréviateur, *la faute du peuple.* Aujourd'hui les choses ont un peu changé : en général les grands Médecins ont pris le dessus ; mais au-dessous de leur sphère, le hazard & la faveur entretiennent encore bien de la confusion. L'Article que nous parcourons, contient

d'aſſez bons aphoriſmes ; par exemple, *un malade eſt en grand danger quand le Médecin l'approche avec un ſyſtême en tête... Les quiproquo des Médecins font bien plus de ravage chez l'eſpèce humaine, que ceux de la Pharmacie : ils ont pris tant d'empire ſur les remèdes, que les remèdes n'en ont plus ſur les malades, &c.*

Bacon regardoit *les préjugés* comme *des idoles*, ou des génies méchans dont l'influence répand & entretient dans le monde un nuage perpétuel d'erreurs & d'illuſions : préjugés généraux, préjugés perſonnels, préjugés de convention, préjugés de contagion, préjugés de parti, d'Ecole, de Religion, &c. Tous ces ſpectres, tous ces fantômes aveuglent notre raiſon, arment nos paſſions & forment une ligue funeſte aux Sciences, même les plus ſacrées. N'eſt-ce pas en effet dans le ſein de ces

préjugés que ſont conçus & nourris ces monſtres qui troublent ou effraient, qui agitent ou poſſèdent tant d'eſprits ? Tels ſont la fureur des ſyſtêmes, les folies de la ſuperſtition, les tranſports du fanatiſme, les délires de l'enthouſiaſme,&c. Bacon briſe ces ſimulachres; l'Analyſe foudroie juſqu'à leurs adorateurs : ſon tonnerre frappe preſque toujours le Prêtre du Temple, avant que d'en écraſer l'idole.

Plus nous avançons dans cette Analyſe, plus nous nous voyons forcés à n'en donner qu'une notice. Les quarante-huit Chapitres contenus dans ces deux Volumes roulent principalement ſur le Miniſtère & la Magiſtrature, ſur la Juriſprudence des Loix & la Politique des Etats, ſur les moyens de s'avancer à la Cour & dans le monde, ſur les vertus & les vices, ſur les ſyſtêmes philoſophiques &

l'Histoire fabuleuse, &c. Bacon avoit essayé de presque toutes les situations qu'il décrit dans ses moralités. Il avoit vû de près les ressorts de l'intrigue, le jeu des Acteurs, le dénouëment des scènes : s'il n'avoit pas toujours agi, du moins il avoit toujours pensé en Philosophe. La faveur & la disgrace l'avoient éclairé, sans l'enfler ni l'aigrir. De-là vient que ses maximes & ses réflexions sont ordinairement saines & profondes : sans les adopter toutes *, nous en allons citer quelques-unes.

» La passion dominante est un » lierre qui s'attache aux vertus » mêmes, & les étouffe en les em» brassant..... Dans le nombre des » citoyens, ce ne sont point les

* Dans le Chapitre de l'usure, par exemple, on doit se ressouvenir que Bacon étoit très-relâché sur cette matière.

» têtes qu'il faut compter, mais
» plutôt les bras..... Le conseil est
» le lest d'un bon gouvernement...
» Allez plus lentement, vous aurez
» plutôt fait..... Les longues haran-
» gues avancent les affaires, com-
» me une robe traînante aide à la
» course..... La grande route des
» honneurs est coupée de petits
» sentiers tortueux, on ne peut
» guères y arriver par la droiture...
» Une sentence injuste est un atten-
» tat contre la Loi, plus fort que
» tous les faits qui la violent..... La
» justice est un esprit de vie & de
» vigueur, qui doit couler dans les
» nerfs d'un Etat..... Que les Juges
» portent toujours le Livre de la
» Loi entre les mains, & l'esprit de
» la Loi dans le cœur..... Se jetter
» dans le luxe & la somptuosité,
» c'est étendre sa queue aux dépens
» de ses aîles..... Restituer au der-
» nier moment, c'est affliger un
» héritier, sans obliger un créan-

» cier..... On pardonne aux grands » d'être riches, rarement aux ri- » ches de devenir grands..... La » diſcrétion eſt à l'ame, ce que la » pudeur eſt au corps : Un excès de » franchiſe eſt une indécence com- » me la nudité..... Pour faire aimer » la belle gloire, il y faut mêler » un peu de la fauſſe..... Les eſprits » modeſtes ont plus de leſt que de » voile, avec cela rien ne va... Les » débauches de la jeuneſſe ſont au- » tant de conſpirations contre la » vieilleſſe : on paye cher le ſoir » les folies du matin..... Les portes » de l'Athéiſme ſont la tolérance » de toutes les Religions..... La » ſécurité eſt un péril, & la pré- » voyance une ſûreté..... Un coffre » vuide n'a pas un ſon qui en im- » poſe aux ennemis..... Il faut que » les reſſorts de notre eſprit ſuivent » le mouvement des roues de la » fortune.« En paſſant, à la faveur de cette Analyſe, dans une Langue

étrangère, les penſées de Bacon n'ont rien perdu de leur énergie, & très-peu de leur clarté; elles ont même gagné beaucoup d'éclat & de relief: il eſt peut-être le ſeul grand Auteur qui ait eu le bonheur de rencontrer un ſi habile Traducteur. Quoiqu'aſſez négligé, ſon Latin ſemble, dans la Traduction, deſtiné à enrichir notre Langue: mais ce n'eſt que dans ſon génie que le Traducteur a trouvé ces tours heureux, qu'il donne aux penſées de ſon original.

Venons maintenant aux endroits de Bacon, dont on paroît abuſer dans cette Analyſe; c'eſt-à-dire aux penſées de ce Philoſophe, qu'on prend dans un ſens étendu au-delà de ſes intentions, ou même étranger & contraire à ſon texte.

N'y auroit-il point, demande l'Abbréviateur, *un art de faire mourir paiſiblement? Epicure & Antonin l'avoient bien ſçû trou-*

ver. (Tome premier, page 89.)

1°. Bacon reſtraint ſa penſée à ces convulſions horribles que le corps éprouve, quand l'ame s'en ſépare: ce Philoſophe ne ſonge donc qu'à prévenir les agitations violentes & lugubres, qui annoncent à la machine ſa diſſolution prochaine. L'Analyſe donne un ſens bien plus général, & par conſéquent bien plus étendu à la propoſition de Bacon. Or quelle différence dans le ſens ne produit pas ici le plus ou le moins d'étenduë dans les termes, ou plutôt dans leur ſignification!

2°. L'Art qu'Epicure imagina pour s'épargner les angoiſſes de la mort, fut de s'enyvrer: *Stygias ebrius hauſit aquas.* Bacon ne propoſe point cet exemple comme un modele, mais plutôt comme une preuve qu'il ſeroit poſſible aux Médecins de nous adoucir les douleurs de l'agonie. Ce remède d'Epicure, l'Analyſe

l'Analyſe en parle comme d'une recette perdue, & dont la perte mérite des regrets. (Bac. *de Aug. Scient.* L. IV.)

Dans un autre endroit l'Analyſe dit que *la mort n'eſt rien*: cette maxime eſt moins un abus des penſées de Bacon, qu'une fauſſe imputation qu'on lui fait, d'un langage familier à ces Philoſophes qu'on appelle *eſprits forts*. Le Chancelier étoit un Philoſophe religieux dans ſes écrits comme dans ſa conduite.

» La Religion, *dit l'Analyſe*, » (T. II. p. 109.) ſuppoſe la matière tirée du néant; & la Philoſophie a de l'horreur pour ce » néant qu'elle ne conçoit pas. La » Religion attribue la création à la » parole de la Toute-puiſſance; & » la Philoſophie convient que la » matière eſt parvenue au méchaniſme préſent par une ſuite de » degrés & d'efforts. La Religion

» assure qu'avant la prévarication
» de l'homme, l'univers étoit dans
» un état de perfection d'où le péché
» l'a fait décheoir ; & la Philoso-
» phie qui s'inquiète peu de l'Opti-
» misme, prétend que cette déca-
» dence est dans la nature même
» des choses, &c.

Dans les trois points de ce contraste, l'Analyse établit entre la Religion & la Philosophie en général les contradictions, ou plutôt les contrariétés les plus formelles, & ne donne ce que la Religion nous a révèlé sur la création de la matière, que pour une *supposition* qui répugne à l'évidence philosophique. Or dans Bacon 1° il ne s'agit point de la Philosophie en général, mais seulement des systêmes de quelques anciens Philosophes : systêmes qui forment une Philosophie dont Bacon ne fait pas assez d'estime pour la mettre en parallèle avec la révé-

lation. 2° Des trois Articles révèlés dont il est ici question, Bacon n'en avance aucun comme une supposition, mais tous comme des dogmes dont nous sommes certains par la foi. 3° Il ajoûte que ces Philosophes profanes n'ont pû s'élever à la hauteur de ces dogmes sacrés. Le texte de Bacon que nous citons au bas de la page, achevera de venger son nom de l'abus qu'on en veut faire.*

Pour remarquer, dans l'Analyse, un plus grand nombre de pensées infidèlement extraites de Bacon, nous sommes trop pressés de finir

---

* *Tria enim videntur esse dogmata quæ scimus ex fide circa hanc rem. Primò quòd materia creata sit ex nihilo. 2° Quòd eductio systematis fuerit per verbum omnipotentiæ... 3° Quòd schematismus... ante prævaricationem fuerit optimus, ex iis quæ materia qualis creata erat suscipere possit*, &c. (Bac. Parmenidis, Telesii & Democriti Philosophia.)

& par conſéquent de paſſer aux ſyſtêmes & aux opinions qu'on attribue à Bacon ſans aucun fondement légitime : nous nous bornerons encore à un très-petit nombre ; & dans le choix que nous en ferons, nous travaillerons plus à la gloire de Bacon qu'à la cenſure de ſon Abbréviateur, ou plutôt nous ne chercherons qu'à venger l'un, du tort que l'autre pourroit lui faire : car un excès de confiance, dans l'Analyſe, deviendroit infailliblement une ſource de ſoupçons contre la Philoſophie du Chancelier. Détachons donc de l'Analyſe quelques-unes des propoſitions, que nous croyons trop légèrement imputées à Bacon.

» La matière a des *appétits naturels*, elle a des mouvemens » ſimples & des mouvemens com» poſés. Les mouvemens ſimples » ſont comme les premiers pas » que la matière fit au ſortir des

» mains de la nature, il n'en reste
» plus de traces : ces pas aggrandis,
» redoublés, arrêtés, détournés,
» répétés & multipliés à l'infini,
» sont ce qu'on appelle les mou-
» vemens composés, les quantités
» ou les sommes de mouvemens :
» telle est la génération, l'altéra-
» tion, la corruption & toute es-
» pèce de changement dans la for-
» me des corps. (Analyse, Ch. 12,
» page 122.)

1° L'Abbréviateur paroît distinguer les *appétits naturels* de la matière d'avec ses mouvemens : Bacon identifie ces *appétits* & ces *mouvemens* pour les diviser en deux genres de mouvemens dont les uns sont simples, les autres composés : *Appetituum verò & motuum duo sunt genera : sunt enim vel motus simplices ..... vel motus compositi, sive producti.*

2°. Selon l'Abbréviateur, il *ne reste plus de traces* des mouve-

mens ſimples : ſelon le Chancelier, ces mouvemens ſimples ſont le principe, la racine des actions naturelles, & ils s'accommodent aux formes différentes dont la matière eſt capable, & dont Bacon a fait plus haut une longue énumération : *Sunt enim motus ſimplices in quibus radix omnium naturalium actionum continetur, pro ratione tamen ſchematiſmorum materiæ.* 3° Dans l'Analyſe, les mouvemens ſimples de la matière ſont ſes *premiers pas*, dont *il ne reſte plus de traces*; & cependant les mouvemens compoſés de la même matière, ſont *ſes premiers pas*, avec cette différence qu'ils ſont *aggrandis*, variés, *multipliés*, &c. Dans Bacon, les mouvemens compoſés doivent être regardés, non comme des mouvemens primitifs, mais plutôt comme des ſommes levées ſur les mouvemens ſimples, des réſultats de leurs combinaiſons, des

quantités de leurs contributions: *Debent autem haberi, hujusmodi motus compositi (quales sunt generatio, corruptio, & reliqui) pro pensis quibusdam, aut summis motuum simplicium potiùs quàm pro motibus primitivis*: c'est-à-dire que les mouvemens composés sont engendrés par le concours ou l'opposition des mouvemens simples qui se rencontrent sur la même ligne. (*De Aug. Scient.* L. III.)

Au lieu de saisir avec précision les idées de Bacon sur le mouvement de la matière, & de les rendre avec la clarté qu'on a sçû leur prêter, sur-tout depuis Descartes, l'Analyse les confond, les brouille, les obscurcit, & semble en tirer le germe de ces principes modernes qui répandent le sentiment & la vie dans les molécules de la matière. Il faut observer ici que Bacon a recueilli les divisions subtiles dont on se servoit, de son temps, pour

distinguer les différents mouvemens observés dans la matière : en conservant les termes alors usités, il en développe les notions, sans autoriser ces incompréhensibles illusions où l'on s'égare, quand on veut spiritualiser l'étenduë matérielle, pour matérialiser la substance spirituelle.

» Il y a, *dit l'Analyse (Tome I.* » *page 181)*, comme deux ames » dans l'homme, l'une d'un ordre » divin, & dont la connoissance » appartient plus à la Religion qu'à » la Philosophie, ce n'est point à » l'homme d'en parler « &c. Bacon ne défend point à l'homme de parler de son ame, entant qu'elle est un pur esprit, un être absolument immatériel : il en renvoie l'Article à l'endroit où il place la Théologie ; mais il n'en croit pas la connoissance étrangére à la Philosophie : il avance même, que l'excellence de ses facultés se découvre

& se produit aux yeux des Philosophes sensés avec trop d'éclat, & par des traits trop nombreux & trop merveilleux, pour ne pas déceler les avantages spécifiques qui distinguent essentiellement l'ame humaine de l'ame des bêtes : *Neque tamen... partitionem istam à Theologia mutuaremur, nisi etiam cum principiis Philosophiæ conveniret. Plurimæ enim & maximæ sunt animæ humanæ præcellentiæ suprà animas brutorum, etiam Philosophantibus secundùm sensum manifestæ. Ubicumque autem tot & tantarum invenitur excellentiarum symbolum, ibi meritò semper constitui debet differentia specifica.* (Bac. de Aug. Scient. L. IV.)

Comme ces sortes de discussions nous meneroient plus loin que ne peut s'étendre l'espace qui nous reste, nous ne recueillons plus de l'Analyse que ces deux pensées : 1o *On apprendroit, en évaluant*

les circonſtances, qu'il y a dans le cours de la durée des temps, des climats ennemis du deſpotiſme & de la ſervitude. (Analyſe, Tome I. page 132.) 2° *Que reſte-t-il des diſcuſſions ſcholaſtiques & de la contradiction de tous les ſyſtêmes? cette unique vérité, que tout n'eſt qu'erreur.* (Ibid. Tome premier, page 20.) En quel endroit des Ouvrages de Bacon trouve-t-on clairement & formellement ces deux aſſertions?

Depuis le ſiècle de ce Chancelier il eſt arrivé, dans l'empire des Sciences, d'heureux changemens qu'il a peut-être autant procurés que déſirés : on a banni des écoles, les diſcuſſions auſſi ſéches qu'inutiles, & les diſputes auſſi ſubtiles que frivoles. Si Bacon reſſuſcitoit, il féliciteroit ces Académies ſur une réforme * ſi avantageuſe : pourquoi

* Cette réforme avoit commencé dès

donc, contr'elles, emprunter de lui des reproches alors fondés, & les tourner en invectives aujourd'hui aussi améres que déplacées ? Dans le siècle de Bacon, l'Astrologie étoit en si grand crédit que, malgré l'horreur & le mépris qu'il témoigne pour cet art également dangereux & chimèrique, il en reste encore quelque légére teinture dans ses écrits : la tache devroit-elle s'en retrouver dans cette Analyse ? Voilà deux articles où nous croyons qu'on a sacrifié l'esprit à la lettre sans aucune nécessité. Au moins étoit-il à propos de tempérer, par quelques notes, ce que le Chancelier lui-même effaceroit aujourd'hui de ses Ouvrages.

Dans l'étude de la nature, Bacon trouvoit que, de son temps, on

---

le temps de Bacon : en plus d'un endroit il applaudit aux succès d'une Société qui travailloit à l'introduire.

s'élevoit trop promptement au-deſſus des phénomènes, qu'on recouroit trop vîte aux cauſes tranſcendantes, qu'on ſe tranſportoit trop bruſquement dans la région des catégories Ariſtotéliques. Il ſouhaitoit qu'on ne paſſât pas ſi légèrement ſur les cauſes intermédiaires, qui ont ſur les effets de la nature une influence plus prochaine. Dans quelques endroits de l'Analyſe n'a-t-on point abuſé de ces ſages obſervations, pour écarter trop loin la cauſe premiére, pour en faire une abſtraction qui paroît trop abſolue : nous convenons néanmoins qu'on revient un peu à cette premiére cauſe dans la récapitulation qui eſt à la fin du ſecond Volume.

Beaucoup de Lecteurs, ſur-tout de ceux qui aiment à confronter les textes & à vérifier les citations, ſont étonnés qu'on n'ait pas indiqué, dans le cours de l'Analyſe,

les endroits dont on prétend extraire la ſubſtance. Quelques autres voudroient encore une bonne Table à la fin de tout l'Ouvrage : ces attentions nous paroiſſent judicieuſes, & l'on pourroit y avoir égard dans une ſeconde Edition.

Pour concevoir la plus haute & la plus juſte idée de Bacon & de ſon génie, il faudroit pouvoir comparer l'état où il trouva la Philoſophie, à l'état où il la laiſſa. Depuis ſon temps juſqu'au nôtre, peut-être n'a-t-on pas fait plus de chemin dans la carrière de cette Science, que n'en fit pendant ſa vie cet illuſtre Chancelier, malgré les importantes & pénibles occupations qui interrompoient & retardoient ſa courſe philoſophique. Auſſi ce qui l'a le plus immortaliſé, ce ne ſont pas ſes grands emplois, c'eſt ſon grand génie & ſon grand ſçavoir.

ARTICLE XIV.

CONSEILS POUR FORMER une Bibliothèque peu nombreuse, mais choisie. Nouvelle Edition, corrigée & augmentée ; suivie de l'introduction générale à l'étude des Sciences & Belles-Lettres ; par M. de la Martinière. Volume in-12. *près de 400 pages.* A Berlin, chez Haude & Spener, M.DCC.LVI. & se trouve à Paris, chez Briasson, rue S. Jacques.

IL semble que dans les *Conseils* qu'on nous donne ici pour *former une Bibliothèque*, on se soit proposé pour modèle, le Cabinet de Livres que Cicéron avoit à *Antium*, & qu'il appelloit *festivam Librorum copiam.* Ceci en effet

n'eſt point un Recueil imaginé pour les Sçavans. On s'en déclare dès la Préface : outre que les gens de cette eſpèce ont beſoin de toutes ſortes de Livres, ils ne confient point à d'autres le ſoin de former leur tréſor littéraire. Ils ſe font même ſouvent maîtres de Bibliographie ; & donnent quelquefois, en ce genre, plus de conſeils qu'on ne leur en demande.

On a eu deſſein, dans cet Ouvrage, de ſe rendre utile aux perſonnes *qui, pleines de goût & d'ardeur pour les Belles-Lettres, ne ſçavent comment ſatisfaire ces heureuſes inclinations, tâtonnent, pour ainſi dire, dans le choix des Livres qui leur conviennent, & prodiguent leur argent pour de mauvaiſes acquiſitions, ou n'acquièrent rien dans la crainte de le prodiguer.* Ces perſonnes n'ont guères beſoin, pour s'occuper toute leur vie, que de cinq ou ſix cents Vo-

lumes choisis ; & c'est justement ce qu'on leur indique dans le Catalogue raisonné que nous annonçons.

Cet Ouvrage est originairement de M. Formey, Secrétaire perpétuel de l'Académie Royale de Prusse, Auteur célèbre, dont on a un très-grand nombre d'Ouvrages estimés. Cet homme de Lettres avoit dressé la présente Bibliographie pour un Seigneur à qui il ne pouvoit rien refuser. L'utilité de cette Nomenclature en a multiplié les Editions ; mais celle-ci n'est pas totalement conforme aux premiéres : on y a fait des changemens, sans doute pour approprier davantage ce Livre au goût actuel des Littérateurs François. M. Formey, qui écrit en Allemagne, avoit parlé, comme il convenoit, de plusieurs Livres connus en ce pays-là, & peu répandus parmi nous. Cette Partie du Catalogue a disparu, &

l'on nous donne, à la place, une Bibliographie toute Françoise & toute à la moderne.

Ce dernier mot exprime un des caractères essentiels du Livre : car il faut bien se persuader qu'il y a une mode pour les Bibliothèques, comme pour les habits & pour les ameublemens. Sur quoi nous croyons qu'un Philosophe pourroit s'amuser à suivre les diverses idées qu'on a eues de l'acquisition des Livres, en divers siècles. Il n'y a pas de doute, par exemple, que Cicéron ne fût curieux de tout ce qu'il y avoit de beau & de bon chez les Grecs & chez les Latins : c'étoient-là les richesses qu'*il préféroit à tous les trésors de Crassus :* & tels furent les sentimens qui régnerent durant tout ce beau siècle de la Littérature Romaine.

Mais dans la décadence du goût ne préféra-t-on point Senèque &

Pline à Cicéron & à Tite-Live ? Ne pressons point cette Critique, & descendons à des temps encore plus désastreux. Sous le régne de la Barbarie, quels furent les fonds de Bibliothèques ? des Relations d'aventures fabuleuses, de mauvaises Postilles sur les Livres saints, des Traités de fausse Métaphysique, des Productions insipides de Chroniqueurs, &c. Les Monarques seuls & un petit nombre de Monastères possédoient encore quelques parties des anciens Auteurs, qu'on ne lisoit point, parce qu'on avoit perdu l'habitude de les entendre.

A la naissance de l'Imprimerie & au renouvellement des études, il se fit un grand jour dans les esprits : on rappella l'Antiquité ; mais d'abord on ne songea qu'à cultiver les Langues d'Athènes & de Rome ; on négligea le langage de sa propre patrie ; on parut

avoir oublié qu'on étoit né dans le XVI^e^ ſiècle. C'eſt pour cela que les Héros de la Typographie firent des chef-d'œuvres en Grec & en Latin; mais preſque rien en Langue Vulgaire : alors les Bibliothèques ſe remplirent de tout ce qu'avoient donné les Aldes & les Etiennes : peu de parure au dehors, mais des miracles d'érudition, d'exactitude, de propreté, de magnificence au-dedans. Alors auſſi on ſembla ſe borner aux Belles-Lettres ; & les Sciences proprement dites rempoient encore.

Le XVII^e^ ſiècle apprit aux hommes à penſer, & ils entreprirent auſſi de parler leur Langue. La Typographie, peut-être un peu déchue, mais toujours capable de grandes choſes, ſeconda les Philoſophes, les Mathématiciens, les Académies naiſſantes, &c. Et les Bibliothèques commencerent à ſe

former d'après ce plan, ſans toutefois ceſſer d'être brillantes du côté des Belles-Lettres. Car tel fut l'avantage ineſtimable de ce XVII^e^ ſiècle : il ſçut bien penſer, & bien parler ; il cultiva l'eſprit & embellit l'imagination ; il chercha des lumières, & n'abandonna point le ſentiment. Ce ſiècle a été remplacé par un autre qui ſe picque encore plus de Philoſophie, & l'on s'en apperçoit aiſément, à la ſtructure de nos Catalogues de Bibliothèques : mais cette partie n'altère-t-elle point les autres ? De plus habiles gens que nous décideront la queſtion. Il eſt toujours certain que, par un accord aſſez ſingulier, ce goût philoſophique n'empêche pas les frivolités d'entrer dans nos Livres ; & l'on éprouve auſſi que la littérature changeant ſans ceſſe de face & d'objet, les Bibliothèques ſuivent ces révolutions. Ce n'eſt plus au reſte, comme dans les

énèbres de la Barbarie, le tréſor
ſeul du Monarque, ou les Archi-
ves obſcures d'un Monaſtère, qui
achent la Science aux yeux du
Public. Chacun ſe picque d'ac-
quérir en ce genre ; & il n'y a
preſque point d'homme de Lettres
qui ne poſſède aujourd'hui plus
le Livres qu'on n'en comptoit dans
e Palais de notre Roi Charles V.
Prince d'ailleurs très-renommé
pour l'affection qu'il portoit aux
Sciences.

On a donc, dans le Volume qui
ait le ſujet de cet Article, un Ca-
alogue des Livres du temps, ſans
n excepter pourtant les meilleurs
lu dernier ſiècle. On ajoûte ſur
hacun de ces Livres une courte
Notice, & quelquefois on y joint
'indication du format : tout ceci
liſtribué par claſſes ou facultés;
Théologie, Philoſophie, Belles-Lettres, Journaux, Hiſtoire, Romans, Poëſie, Eloquence, Morale

& Goût, Sciences Militaires & Mathématiques, Géographie & Voyages, Jurisprudence & Médecine : c'est tout l'ordre de ce Catalogue. On ne peut nier qu'il ne doive être utile à bien des personnes, sur-tout à celles qui ne sont à portée ni par leur demeure, ni par leur profession, de suivre le cours & les révolutions de la Littérature.

Après ces *Conseils* on trouve une *Introduction générale à l'étude des Sciences & des Belles-Lettres, en faveur des personnes qui ne sçavent que le François.* L'Auteur est feu M. de la Martinière, si connu par tant d'autres Ouvrages. Il nous parle ici d'abord des Sciences, ensuite des Belles-Lettres, distribuant chacun de ces objets dans leurs classes inférieures, comme *Philosophie, Mathématique, Jurisprudence, Politique* &c. pour la partie des Sciences; *Eloquence,*

Poësie (de toutes espèces,) *Musique* &c. pour la partie des Belles-Lettres. Il y a de plus des réflexions générales sur les études, & sur le choix qu'on en doit faire ; sur l'utilité des Sciences ; sur l'accord des études avec les devoirs ; sur le bel esprit, le style, le goût, le génie, &c. Il ne faut pas s'attendre à trouver dans tout ceci des choses fort neuves ; mais on y remarque du bon sens, de la sagesse, des égards pour la Religion & pour les Mœurs, des Critiques souvent judicieuses : celles qui le sont moins se trouvent réfutées ou modifiées par des Notes que l'Editeur met, de temps en temps, au bas des pages. Voici ce que M. de la Martinière dit du Goût ; on aura par-là une idée de ses réflexions & de son style : » Cette heureuse qualité (le » Goût) que l'on sent mieux qu'on » ne peut la définir, est moins l'effet » du génie que du jugement, &

» d'une eſpèce de raiſon naturelle
» perfectionnée par l'étude. Elle
» ſert, dans la compoſition, à gui-
» der l'eſprit & à le régler. Elle
» fait uſage de l'imagination, mais
» ſans s'y livrer, & en demeure
» toujours maîtreſſe. Elle conſulte
» en tout la nature, la ſuit pas à
» pas, & en eſt une fidèle expreſ-
» ſion. Sobre & retenue au milieu
» de l'abondance & des richeſſes,
» elle diſpenſe avec meſure & avec
» ſageſſe les beautés & les graces
» du diſcours. Elle ne ſe laiſſe ja-
» mais éblouir par le faux, quelque
» brillant qu'il ſoit ; elle eſt éga-
» lement bleſſée du trop & du trop
» peu. Elle ſçait s'arrêter préci-
» ſément où il faut, & retranche
» ſans regret tout ce qui eſt au-
» delà du beau & du parfait. Ce
» goût ſimple & unique, dans ſon
» principe, ſe varie & ſe multi-
» plie en une infinité de maniè-
» res ; enſorte pourtant que, ſous

» mille

» mille formes différentes, en Prose » ou en Vers, dans un style étendu ou serré, sublime ou simple, » enjoué ou sérieux, il est toujours » le même, & porte par-tout un » certain caractère de vrai & de » naturel, qui se fait d'abord sentir à quiconque a du discernement « &c. Tel est en général le style de cet Ouvrage : il y manque de l'éclat & de l'intérêt, quoiqu'au fond il s'y trouve beaucoup de choses bien pensées & bien dites.

ARTICLE XV.

D. JO. FREDERICI WEIDLERI Mathematum superiorum Professoris &c. Spicilegium observationum ad Historiam notarum numeralium pertinentium, &c. *Recueil d'observations concernant l'Histoire des signes d'Arithmétique. Par M. Weidler, Professeur de Mathématiques à*

Wittemberg. In-4°. *pages 28. M. DCC. LV.* A Wittemberg, chez Ephraïm Gotlob Eichsfeld, &c.

QUOIQU'IL manque à cet Ouvrage un degré de clarté & de préciſion, nous en faiſons cas & nous en formons ainſi le réſultat.

Tout le monde connoît les chiffres dont nous nous ſervons ordinairement; & l'on ſçait que l'origine en eſt attribuée aux Arabes. Mais en quel temps l'uſage de ces ſignes eſt-il devenu commun parmi les Chrétiens? Objet de controverſe entre les Sçavans. Les uns en fixent l'époque au XIIIe ſiècle, d'autres au XIVe, quelques-uns remontent à des temps plus reculés; & tous conviennent que cette manière de nombrer l'emporte infiniment, pour l'aiſance & pour la brièveté, ſur celle des anciens Romains.

Voici présentement la pensée de M. Weidler : il avoit remarqué, dans la Bibliothèque de l'Université d'Altorff, un beau Manuscrit de Boëce, Auteur du sixième siècle, & en le parcourant il s'étoit apperçu, vers la fin de la Géométrie de ce Philosophe, que ce qu'on appelle *la Table de Pythagore*, étoit en chiffres très-approchans de ceux dont nous nous servons aujourd'hui. De retour à Wittemberg, il avoit trouvé, dans la Bibliothèque de l'Université, la premiére Edition de Boëce, publiée à Venise en 1491, & dans l'endroit de la *Table de Pythagore*, il avoit observé que les chiffres de cette Table ressembloient fort à ceux du Manuscrit d'Altorff. Sur cela il se mit à composer une Dissertation tendante à faire voir que nos chiffres prétendus Arabes pourroient bien être plus anciens que le XIII^e^ siècle, & que probablement Boëce

lui-même en avoit fait usage. Car voici le raisonnement de notre Proféseur. La premiére Edition de Boëce, faite sans doute sur un Manuscrit connu des Editeurs de Venise, porte les chiffres de la *Table de Pythagore* tout semblables aux nôtres; un autre Manuscrit (celui d'Altorff) appuie le Manuscrit des Editeurs de Venise, & leur premiére Edition: or il est vrai-semblable que ces deux Manuscrits fort anciens représentent fidèlement l'Antographe de Boëce; donc il est vrai-semblable que Boëce s'est servi, pour sa *Table de Pythagore*, de chiffres semblables aux nôtres; donc ceux-ci ne sont point des chiffres venus des Arabes, mais on peut croire qu'ils sont beaucoup plus anciens.

Cette Dissertation, quoiqu'assez bien reçue du public, essuya, dans le temps, quelques contradictions; & c'est pour la défendre & pour la fortifier que l'Auteur reprend le

même ſujet. Il s'agit de montrer combien ſon opinion eſt vrai-ſemblable. D'abord, outre les Manuſcrits cités, (celui des Editeurs de Veniſe & celui d'Altorff) M. Weidler prouve, par le témoignage de pluſieurs Ecrivains célèbres, que d'autres Manuſcrits de Boëce ont dû être conformes aux deux précédents. Ce détail eſt aſſez bien ſoûtenu, quoiqu'il fût poſſible de le rendre plus lumineux. Enſuite l'Auteur prétend que nos chiffres ordinaires ſont très-différents des anciens chiffres Arabes : propoſition qui, bien démontrée, ſuffiroit ſeule pour faire diſparoître l'origine prétendue Arabeſque de nos chiffres. M. Weidler renvoie ſur cet Article à une planche qui ſe trouve gravée dans ſa premiére Diſſertation : comme nous ne l'avons point vue, il faut nous en rapporter au témoignage de ce Profeſſeur. Enfin le raiſonnement même de Boëce,

quand il explique la *Table de Pythagore*, démontre, ſelon notre Diſſertateur, qu'il n'a pû uſer, en cet endroit-là, que de ſignes ou de caractères différents des chiffres Romains : ſaiſiſſons bien le ſens & la force de cette preuve. Boëce diſtingue deux façons de compoſer cette *Table* ; la premiére, en y diſtribuant les chiffres 1 2 3 4 5 6 7 8 9 0 ; la ſeconde en y faiſant entrer les lettres de l'Alphabet ; & il marque poſitivement que ces chiffres ou ces lettres pouvoient ſe combiner, ſe multiplier, à l'effet de former tout d'un coup de plus grands nombres : opération, reprend M. Weidler, qui ne peut ſe faire par des chiffres Romains. Il faut donc que Boëce ait eu en vuë les chiffres 1 2 3 4 5 6 7 8 9 0, quand il traçoit cette Table, ou bien il faut qu'on nous montre quelques autres ſignes ou caractères qui aient pû produire le même effet. On a voulu objecter deux choſes ; la pre-

miére, que les Copiſtes des Manuſcrits, où ſe trouvent nos chiffres 1 2 3 &c. ont ſubſtitué ces ſignes aux chiffres Romains dont s'étoit ſervi Boëce; mais cela répugne au raiſonnement que fait le Philoſophe: les chiffres Romains, encore une fois, ne peuvent ſe combiner, ſe multiplier, dans la Table de Pythagore, comme nos chiffres ordinaires ou comme les lettres de l'Alphabet. La ſeconde objection eſt, qu'on trouve des Manuſcrits de Boëce, où ſe voient des chiffres Romains, au lieu de nos chiffres: mais du raiſonnement même de Boëce, il faudroit conclure que ces Manuſcrits ont été altérés; car pour le répéter encore, il eſt impoſſible d'adapter les chiffres Romains aux uſages & aux fins de la *Table de Pythagore.*

Tel eſt, à peu-près, tout le diſcours de M. Weidler: il eſt ſatisfaiſant à bien des égards: le ſeul ſcru-

pule qui nous reſte, c'eſt qu'on avance comme une choſe certaine, que les chiffres, de la Table de Pythagore, dans la Géomètrie de Boëce, ſont tout ſemblables aux nôtres. Nous n'avons pas vû la premiére Edition de ce Philoſophe, mais la ſeconde de 1499, faite auſſi à Veniſe par les Auteurs de la premiére; ou plutôt il nous paroît que c'eſt abſolument la premiére Edition répétée: or nous pouvons aſſurer que les chiffres qu'on y voit ſont tous différents des nôtres, à l'exception du 1 & du 8. Les autres ſignes ſont des eſpèces de hiéroglyphes ou de figures bizarres qui ne ſe raccordent point avec nos chiffres. Ceux qui auront la premiére Edition, pourront raiſonner ſur cela plus pertinemment que nous; & ceux qui pourront y joindre la comparaiſon des Mſſ., ſeront en droit de terminer la queſtion. Nous la laiſſons dans l'état de conjecture & de probabilité où M. Weidler l'a miſe.

ARTICLE XVI.

NOUVELLES LITTERAIRES.

ESPAGNE.

De Cadix.

On a imprimé, dans cette Ville, quatre Relations ſuccinctes des divers accidens cauſés par le tremblement de terre du premier Novembre 1755.

La premiére a pour titre : *Noticias de lo acaecido en la ciudad de Liſboa, corte del Reyno de Portugal, y en otras de dicho Reyno, en el dia primero de Noviembre de 1755 à cauſa del horroroſo terremoto que huvo en dicho dia.*

Il eſt dit dans cette Relation que la Ville de Caſtro-Marino, Place forte ſur la frontière d'Eſpagne, a beaucoup ſouffert du tremblement de terre; que la Citadelle a été ruinée en partie, &c.

Que la Ville de Farò, Siége Epiſcopal dans les Algarves, a été endommagée, l'Evêque bleſſé, &c.

Que Lagos, Port de Mer, eſt preſque entiérement détruit, & qu'il y a péri plus d'un tiers des habitans.

Qu'Albufeira, Place ſituée entre Lagos & Farò, a été entiérement ſubmergée, & qu'on ne voit plus que les veſtiges de ſa ſituation.

Que Setuval a péri de même, & que les eaux de la Mer y étoient ſi hautes qu'on pouvoit naviger dans les rues, quoique fort étroites: ce qui montre que l'eau ſurpaſſoit les maiſons.

Que Liſbonne ſur-tout a éprouvé

des malheurs ſans nombre ; qu'il y a péri environ ſoixante mille perſonnes, avec des tréſors immenſes & des effets ineſtimables ; que la plûpart des Egliſes ſont tombées, & qu'une infinité de perſonnes, que la Fête y avoit attirées, ont été accablées ſous les ruines, &c.

La ſeconde eſt intitulée, *Relacion ſuccinta de el terremoto acaecido en la ciudad de Cordova y Lugares circonvecinos, el dia primero de Noviembre de 1755.* Il y a eu, ſelon ce papier, dans la matinée du premier Novembre, trois tremblemens de terre à Cordoue. Le premier a duré neuf minutes, le ſecond ſept ou huit, le troiſième une minute ſeulement. La Cathédrale & pluſieurs autres Egliſes ont été fort endommagées ; mais perſonne n'a péri dans ce déſordre.

A Bujalance, quelques maiſons ont ſouffert.

Près de Luque, une montagne s'eſt entr'ouverte, & il en eſt ſorti beaucoup de fumée, avec une odeur peſtilente.

A Belaleazar, l'Egliſe a fondu ſubitement & eſt rentrée en terre ; le peuple qui y étoit, en eſt ſorti par les fênetres & par les autres ouvertures du toit.

A la Guardia près de Jaën, il eſt arrivé une choſe qu'on a priſe, dans le pays, pour un miracle : nous tranſcrivons ici la Relation, afin que le Lecteur juge lui-même de l'évènement. *Al ſentir, en eſte Pueblo, los Religioſos Dominicanos el Terremoto, acudieron en comunidad à la Igleſia, à deſcubrir à la Virgen del Roſario, tirò el Sacriſtan varias vezes del velo; pero en vano : acercoſſe el Prior, y alzando con la mano un poco del velo, hallò à la Virgen cubierta con el Manto ſu ſantiſſimo Roſtro, applicoſe à la imagen, y reconocio*

estaba llorando muy affligida. Alborotandose todos, vino el Vicario, Corregidor, y Escribanos, todos fueron testigos, y assi lo han jurado, haviendo avisado al Obispo de Jaen, quien està examinando muy por menudo el caso; se recogieron en un vaso algunas de las lagrymas que virtiò la misma Imagen.

La troisième Relation porte en titre, *Extracto de una Carta escrita de Villa-Blanca, su fecha 7. de Noviembre de 1755 à D. N. N. Vecino de Cadiz dandole quenta del Terremoto, è innundacion del mar, acaecido el dia primero del referido mes en el puerto de Lagos de el Reyno de Portugal.* On mande, dans cette Lettre, que le premier Novembre, entre neuf & dix heures du matin, il a péri, par le tremblement de terre, les deux tiers des habitans de Lagos;

que de dix Eglises qu'on comptoit, dans cette Ville, il n'en restoit pas une qui conservât un Autel où l'on pût dire la Messe ; que le Port a beaucoup souffert ; que dans une Communauté de Filles trente-six Religieuses ont péri, &c.

La quatrième Relation s'annonce ainsi : *Relacion de lo acaecido en la ciudad de Granada el dia 1. de Noviembre de 1755 con el Terremoto que principiò entre 9 y 10 de la manana, y duro 10 minutos.* On y parle de beaucoup de dommages causés aux Eglises de cette Ville, sur-tout à la Cathédrale, à S. Antoine, à S. Sauveur, à Ste Catherine, & chez les Carmélites de l'ancienne Observance.

On ajoûte que, dans Alcala, la principale Eglise a été ruinée en partie ; & l'on particularise de plus les malheurs arrivés dans la campagne aux environs de Grenade.

HOLLANDE.

De la Haye.

On diſtribue, dans cette Ville, tous les quinze jours un Ecrit intitulé : *L'Obſervateur Hollandois, ou Lettres de M. Van** à M. H** de la Haye, ſur l'état préſent des affaires de l'Europe.* Juſqu'ici nous avons vû ſept de ces Lettres. L'Auteur, qui ſe dit Hollandois établi en France, écrit comme les plus célèbres Littérateurs de Paris. A la politeſſe du langage, il joint la force du ſtyle, le ton perſuaſif, quelquefois la véhémence du ſentiment, & toujours la bonté des raiſons. Son objet eſt de peindre à un ami toute la ſuite des procédés de l'Angleterre à l'égard de la France; & d'apprécier, ſelon les régles de l'équité, ces hoſtilités publiques & continuelles dont la Na-

tion Britannique donne le ſpectacle, ſans avoir déclaré la guerre, & ſans qu'on la lui ait déclarée. Nous n'entreprenons pas l'Analyſe de ces Lettres ; elles doivent être lues, comparées avec les évènemens, rapprochées des principes de la raiſon, du droit des gens, de la foi des Traités, &c. On devroit auſſi les mettre en contraſte avec une foule de libelles Anglois, dictés par la paſſion, pleins d'un orgueil indécent, dignes de n'occuper que la populace de Londres : eſpèce de citoyens que l'Obſervateur Hollandois diſtingue fort du Gouvernement Anglois, & du Corps de la Nation. On trouvera ici de fortes vérités, tempérées par des égards ; des reproches, très-différents de l'inſulte ; des plaintes, qui ne ſont que le cri de l'humanité ; des accuſations, prouvées par les faits ; des conjectures très-liées aux évènemens ; des vuës,

fondées sur la meilleure Politique, &c.

Nous croyons que ces Lettres se trouvent aussi à Paris chez différents Libraires.

FRANCE.

DE PARIS.

Etat du Ciel pour l'année de grace 1756 Bissextile, calculé sur les principes de M. Newton, rapporté à l'usage de la Marine. Par A. G. Pingré, Chanoine-Régulier & Bibliothècaire de Sainte-Geneviève, ancien Correspondant de l'Académie Royale des Sciences, Associé de celle de Rouen; dédié à Messieurs de l'Académie de Marine établie à Brest. Volume *in*-8°. pag. 216. *Chez Durand, rue du Foin; & Pissot, Quai de Conti, M. DCC. LVI.* Voici la troisième année que M. Pingré donne *l'Etat*

du Ciel, c'eſt-à-dire le plan détaillé de tous les mouvemens qui ſe font dans les Aſtres durant le cours d'une année. Nous avons expoſé, en Avril 1754 & en Janvier 1755, l'ordre & les uſages de ce Livre. Il nous ſuffit d'ajoûter que c'eſt un des plus parfaits qui aient paru en ce genre. Le Volume, deſtiné pour la préſente année 1756, contient tous les avantages des deux précedents, avec quelques particularités, dont la plus importante concerne la détermination des longitudes à la Mer. On ſçait de quelle conſéquence il eſt d'obtenir cette détermination par des voies ſur-tout qui ſoient faciles, expéditives, proportionnées à la capacité ordinaire des Marins. On eſt convenu que les mouvemens de la Lune étoient ſinguliérement utiles pour parvenir à ce terme. On a propoſé diverſes méthodes d'obſervation à

cet égard, & M. Pingré lui-même en publia une, l'an passé, qui a eu l'approbation des Connoisseurs : elle étoit fort simple, puisqu'elle ne supposoit qu'une seule observation de la hauteur de la Lune : on peut la revoir à la page 186 de *l'Etat du Ciel* pour 1755. Aujourd'hui il en ajoûte une autre de même genre, *fondée sur une unique observation de la distance de la Lune au Soleil, ou à une Etoile dont on connoîtra exactement l'Ascension droite.* On trouvera cette ingénieuse méthode à la page 180 & suivantes du présent *Etat du Ciel.* Nous ne devons pas oublier que cet Ouvrage devroit être mis entre les mains de tous les Navigateurs, avec un autre intitulé *Nouveau Zodiaque*, qui vient de paroître, & dont nous donnerons l'Analyse le mois prochain. *Il se trouve chez D'Heulland*,

Dessinateur & Graveur du Roi pour la Marine, rue Hyacinthe près le carrefour de la Porte S. Jacques.

Panégyrique de S. Louis, prononcé en présence de Messieurs de l'Académie Françoise. Par M. l'Abbé Talbert, Chanoine de Besançon, &c. Dans ce discours l'Orateur oppose à la Politique profane, la Politique de S. Louis, puisée dans le Christianisme ; & à l'Héroïsme profane, l'Héroïsme de S. Louis inspiré par le Christianisme : ce qui forme un beau plan, & ouvre une grande matière d'éloges. L'exécution de ce dessein fait honneur à l'esprit de M. l'Abbé Talbert : il seroit peut-être à souhaiter que le style eût tous les degrés de clarté qu'exige notre Langue, & qu'en quelques endroits il fût moins décousu : critique que nous hazardons, sans préjudice du

ſuffrage qui appartient de droit aux Connoiſſeurs.

Panégyrique de S. Jean Népomucène, Chanoine de Prague & Martyr du ſecret de la Confeſſion, prononcé devant la Reine le 16. May 1755, dans l'Egliſe des RR. PP. Recolets de Verſailles. Par le R. P. Couterot, Barnabite, Prédicateur du Roi. Chez Guerin & Delatour, rue S. Jacques, &c. On conſidère ici Jean Népomucène ſous deux rapports qui forment une ſorte de contraſte. *Par la parole il fut le héros de la Pénitence;* premiére Partie. *Par le ſilence, il fut le héros du Sacrement de Pénitence;* ſeconde Partie. Il y a de l'onction & de l'éloquence dans ce Diſcours : on doit, en faveur de ces deux grandes qualités, excuſer quelques négligences qui ſe ſont gliſſées dans le ſtyle.

Guillyn Libraire, Quai des Augustins, publie un Catalogue de Livres, tant de France que des pays étrangers qui se trouvent chez lui. Nous remarquons, parmi les Etrangers, ceux qui suivent.

Allen Synopsis *Universæ Medicinæ practicæ, sive doctissimorum virorum de morbis eorumque causis & remediis judicia, 1753.* in-8°.

Alpinus (Prosperus) *de præsagiendâ vitâ & morte Ægrotantium*, &c. *Ex Editione Hieronymi Davidis Gaubii, 1754.* in-4°.

Architecture de Philippe Vingboons, ou, les desseins, plans, élévations des principaux édifices d'Amsterdam, *in-fol.* avec figures.

Bible de le Cène, *in-fol.* 2 Vol.

Bible de Saurin, 6 Vol. *in-fol.* avec figures.

Bibliothèque ou Catalogue de Livres difficiles à trouver, par David Clément, 5 Vol. *in-4°.*

Conradi Gesneri *Opera Botanica*, &c. *Edidit Casimirus Christophorus Schiniedel*, 1753. *in-fol.* avec fig.

Corps universel diplomatique ; par Dumont. 16 Vol. *in-fol.* avec le Supplément, par Rousset. 10 Vol. *in-fol.*

Dalham (Floriani) *Institutiones Physicæ quibus adjunctæ sunt institutiones Mathematicæ*, 1753. 2 Vol. *in-4°.*

Dionis Cassii *Historia Romana*, &c. *Ex Editione Samuelis Reimari*, 1750. 2 Vol. *in-fol.*

Eccardi (Joh. Georgii) *De origine Germanorum*, &c. *Ex Editione Christiani Ludovici Scheidii*, 1750. in-4°. avec fig.

Fœdera, *Conventiones, pacta*, &c. *inter Reges Angliæ & alios quosvis Imperatores, Reges, Pontifices, Principes vel Communitates ab anno 1101, usque ad nostra tem-*

pora, &c. Accurante Thoma Rymer. Editio tertia, 1736. 10 Vol. *in-fol.*

Haller *Opuſcula Anatomica, de reſpiratione, monſtris, &c.* 1751. *in-8°.*

Ejuſdem, *Diſputationes Chirurgicæ.* 2 Vol. *in-4°.* 1755.

Ejuſdem, *Mémoire ſur le mouvement du ſang, fondé ſur des expériences; traduit par M. Tiſſot,* 1755. in-8°.

Ejuſdem, *Diſſertation ſur les parties irritables & ſenſibles des animaux; traduit par le même,* 1755. in-8°.

Ejuſdem, *Opera Pathologica,* 1755. in-8°.

Les bornes du Journal nous empêchent de ſuivre tout le fil de cette liſte, & nous avons ſupprimé beaucoup d'Articles intermédiaires. Guyllin communiquera ſon Catalogue aux Curieux, qui doivent être avertis de plus, qu'il tient Magazin d'anciens

d'anciens Livres sur toutes sortes de matières, Italiens, Espagnols, Anglois &c. qu'il achete Cabinets, Bibliothèques, &c.

On nous adresse de Bourges un Mémoire qui a été imprimé dans cette Ville, & qui contient une *Nouvelle méthode de préparer le Chanvre*. Pour rendre ce morceau plus littéraire & plus curieux, il auroit fallu y ajoûter des détails historiques sur l'origine du Chanvre & sur l'usage qu'en firent les anciens Grecs, Romains, Gaulois &c. matière difficile, parce qu'il se trouve très-peu d'Auteurs qui en parlent avec précision. L'importance de l'objet mériteroit qu'une Académie littéraire le proposât aux Candidats de ses prix; & voici sous quel point de vue nous concevons la question.

D'abord il seroit nécessaire de

diſtinguer exactement le Lin du Chanvre. Rien de mieux connu que le Lin par les témoignages de l'Ecriture-Sainte, par les Textes d'Homère, d'Héſiode, de Virgile, &c. Mais il n'en eſt pas de même du Chanvre. Rarement les Anciens en font mention ; nous n'avons point de preuves que la Toile de Pénélope ni que les Serviettes, dont parle Virgile, fuſſent de Chanvre. Le *Cannabis* de Pline étoit, à ce qu'il paroît, un gros Chanvre propre aux Cordages : rien ne fait connoître qu'on le mît en œuvre pour les tiſſus de Toile. Enfin quoiqu'on nous aſſure quelque part que les Romains avoient leurs Manufactures de Chanvre pour l'Empereur, à Ravenne & à Vienne dans les Gaules ; on ne nous explique point en quoi conſiſtoit cette Fabrique ; ſi elle ſe bornoit aux Cordages, ſi elle s'étendoit aux voiles de Vaiſſeaux, aux meu-

bles & aux vêtemens domestiques, &c. Voilà des objets de recherches historiques.

Mais il faudroit passer de-là aux observations d'œconomie actuelle, & c'est même ce qu'il y auroit de principal dans cette question. On auroit donc à examiner quels sont les terreins de ce Royaume les plus propres au Chanvre; quelle est la meilleure manière de cultiver cette plante; quelles préparations sont convenables pour les divers états où se trouve successivement le Chanvre, jusqu'à ce qu'il soit converti en Toile; quels Chanvres sont proportionnés aux usages de la Marine, & comment on peut perfectionner cette Manufacture particuliére, &c. *

* On a déja quelque chose d'intéressant sur cet Article dans le premier Volume du Recueil de Physique de M. Deslandes. L'Auteur y insinue sur-tout

Dans le cours de cet examen, les mauvaiſes pratiques, les fraudes, les négligences, tous les abus, en un mot, qui ſe ſont gliſſés dans ce genre de travail & de commerce ne devroient être ni diſſimulés, ni excuſés.

Or nous ſommes convaincus qu'un Ouvrage exécuté, avec ſoin & avec goût, ſur ce plan ou ſur un meilleur, ſeroit très-accueilli du Public & du Gouvernement ſurtout, dont le but actuel eſt de protéger & d'accréditer tout ce qui tend à perfectionner les Arts utiles.

Mais quoi qu'il en ſoit, voici le Mémoire envoyé de Bourges; on doit le trouver très-digne d'atten-

---

l'uſage de ce qu'on appelle *Chenevote*, pour la confection de la poudre à canon: uſage connu dans le Nord, où la poudre eſt meilleure que celle qui ſe fabrique parmi nous. (Voyez page 133 de ce Recueil.)

tion par les vuës neuves qu'il contient.

Nouvelle méthode de préparer le Chanvre ſans augmenter le déchet ni les frais.

„ Quoique depuis long-temps „ l'uſage du Chanvre ſoit auſſi né- „ ceſſaire que familier, il paroît „ cependant que juſqu'à préſent la „ nature & les propriétés de cette „ plante n'ont point encore été „ tout-à-fait bien connues.

„ Pluſieurs ont cru que l'opéra- „ tion de rouir étoit une eſpèce de „ pourriture, & qu'en laiſſant le „ Chanvre trop long-temps dans „ l'eau, il devenoit alors trop pour- „ ri, & ne rendoit plus qu'une fi- „ laſſe ſans qualité & ſans force. „ Ils penſoient au contraire, que le „ Chanvre qu'on n'a pas laiſſé rouir „ aſſez long-temps, gardoit ſon „ écorce trop adhérente à la che- „ nevote, & ne fourniſſoit qu'une

„ filasse dure ; élastique & d'un „ très-difficile apprêt ; qu'enfin il y „ avoit cependant un certain mi„ lieu à tenir, mais sur lequel il „ étoit impossible de donner des „ régles fixes, & dont il étoit aussi „ facile que dangereux de s'écar„ ter.

„ Pour obvier à tous ces incon„ véniens, & donner une régle sim„ ple & infaillible de cette premiére „ préparation ; M. Marcandier a „ observé que le rouissage ordi„ naire du Chanvre n'étoit autre „ chose que la dissolution d'une „ gomme tenace & naturelle à la „ plante, dont elle fait l'unique „ lien, & qu'on ne doit laisser le „ Chanvre rouir qu'à proportion de „ l'abondance de cette gomme & „ de son adhérence. Si on laisse le „ Chanvre trop long-temps dans „ l'eau, les fibres de l'écorce se „ trouvant alors trop séparées entre „ elles par la dissolution de presque

„ toute la gomme, on ne peut plus „ les enlever dans toute leur longueur, & la plus grande partie „ reste mêlée dans la paille, avec „ laquelle souvent on la brise. Il „ est donc dangereux par cette raison de laisser le Chanvre trop „ long-temps rouir, & l'on ne doit „ avoir d'autre terme que celui qui „ suffit pour séparer exactement, „ & sans perte, l'écorce d'avec la „ chenevote : peut-être ne faut-il „ pas plus de cinq à six jours pour „ cet essai.

„ Comme après avoir laissé le „ Chanvre suffisamment dans l'eau „ pour le mettre en état seulement „ d'être teillé ou broyé, l'écorce en „ paroît dure, élastique & peu „ propre à l'affinage, suivant l'an„ cienne méthode ; M. Marcan„ dier, par les réflexions & les dif„ férents essais qu'il a faits sous les „ yeux & par les avis de M. l'In„ tendant, a trouvé le moyen de

„ lui rendre aiſément & ſans frais
„ toutes les qualités qui lui man-
„ quent. L'eau qui a déja eu la
„ propriété de ſéparer l'écorce de
„ ſa paille dans le premier rouiſ-
„ ſage, diviſera bien mieux & ſans
„ riſque les fibres les unes des au-
„ tres, par la diſſolution totale de
„ ce qui pouvoit lui reſter de gom-
„ me. Pour cet effet, il ſuffit après
„ que le Chanvre a été teillé, de le
„ mettre dans l'eau par petites poi-
„ gnées d'un quarteron ou environ;
„ on les plie très-lâches dans le
„ milieu par une ficelle un peu
„ forte, pour les pouvoir manier
„ & remuer dans l'eau ſans le mê-
„ ler. Après avoir imbibé d'eau
„ toutes les poignées, il faut les
„ mettre dans un vaiſſeau de bois
„ ou de pierre de la même façon
„ qu'on met tremper du fil dans
„ un cuvier. On remplit enſuite le
„ vaiſſeau d'eau où on laiſſe le
„ Chanvre pendant pluſieurs jours

„ s'humecter & se pénétrer autant
„ qu'il faut pour en dissoudre la
„ gomme. Trois ou quatre jours
„ suffisent pour cette opération,
„ après quoi il faut tirer toutes les
„ poignées par leurs ficelles, les
„ tordre & les laver à la rivière pour
„ les purifier autant qu'il est possi-
„ ble de l'eau bourbeuse & gom-
„ mée dont elles sortent. Quant
„ elles sont ainsi dégorgées, on les
„ rapporte chez soi, & on peut
„ alors les battre sur une planche
„ pour achever de diviser toutes
„ les parties qui seroient encore
„ restées trop entiéres. Pour cet
„ effet, on étend sur un banc de
„ bois fort & solide chaque poi-
„ gnée de ce Chanvre, après en
„ avoir fait couler la ficelle ; on la
„ frappe dans toute sa longueur
„ avec la tranche d'un battoir ordi-
„ naire de blanchisseuse, jusqu'à ce
„ que les pattes & têtes les plus
„ épaisses soient suffisamment divi-

„ ſées. Il ne faudroit pourtant pas „ battre avec excès chaque poi„ gnée ; les fibres qui ſe trouve„ roient trop diviſées, ne conſer„ veroient point aſſez de force pour „ réſiſter au peigne avant leur di„ rection, & c'eſt une de ces atten„ tions que la ſeule expérience peut „ faire connoître. Il y a même tout „ lieu de croire qu'en laiſſant le „ chanvre aſſez long-temps dans „ l'eau, pour obtenir la diviſion des „ fibres par la ſeule diſſolution, on „ pourroit abſolument ſe diſpenſer „ de le battre.

„ Après ce léger travail, qui eſt „ cependant le plus long, il faut „ relaver à l'eau courante chaque „ poignée en la prenant bout pour „ bout, & l'on voit alors le ſuccès „ de tout cet appareil. Toutes les „ fibres du Chanvre ainſi battu, ſe „ diviſent dans l'eau, ſe lavent, ſe „ dégagent les unes des autres, & „ paroiſſent auſſi parfaitement dreſ-

„ ſées que ſi elles avoient déja paſſé „ dans le peigne : plus l'eau eſt rapide, vive & belle, plus les fibres „ ſe blanchiſſent & ſe purifient. „ Lorſque le Chanvre paroît aſſez „ clair & entiérement purgé de ſa „ craſſe, on le tire de l'eau le plus „ en largeur qu'il eſt poſſible, puis „ on le met ſur une perche au ſoleil égoutter & ſécher.

„ De cette manière les fibres du „ chanvre comme autant de brins „ de ſoie ſe dégagent, ſe diviſent, „ ſe purifient, s'affinent & ſe blanchiſſent, parce que la gomme „ qui étoit le ſeul principe de leur „ union, étoit auſſi celui de leur „ craſſe, & des différentes couleurs „ qu'on voit au Chanvre. Il a même „ paru, dans les expériences qu'on „ a faites, que le Chanvre le plus „ noir & le plus rebuté, étoit celui „ qui acquéroit la plus grande perfection dans les opérations de la „ nouvelle méthode.

„ Quand le Chanvre eſt une fois „ bien ſec, on le plie avec précau- „ tion, en le tordant un peu pour „ que les fils ne puiſſent pas ſe mê- „ ler davantage. On peut alors le „ donner au Chanvreur pour en „ tirer le plin ou filaſſe. Il ne ſera „ plus néceſſaire de le piler ſi long- „ temps qu'auparavant. Cet ouvra- „ ge autrefois ſi dur par les forces „ qu'il exigeoit, & ſi dangereux „ par la pouſſière mortelle que „ l'Ouvrier reſpiroit, ne ſera plus „ qu'un métier médiocrement pé- „ nible.

„ Il ne faudra plus chercher de „ machines pour ſauver aux hom- „ mes les fatigues & les dangers „ du travail ; l'opération du Chan- „ vreur ſera bornée déſormais à „ un pilage facile, & aux ſeules „ façons ordinaires du peigne. Elle „ devient d'autant plus aiſée que la „ matière eſt plus douce au travail, „ & n'exhale plus aucune pouſſière

„ incommode ; auſſi n'y a-t-il preſ-
„ que plus de déchet dans cette
„ opération. Si l'on veut ſe ſervir
„ de peignes fins, le Chanvre ainſi
„ lavé donnera de la filaſſe ſuſcep-
„ tible du plus beau filage, & com-
„ parable au plus beau lin, & ne
„ fournira guères plus d'un tiers de
„ fort bonnes étoupes.

„ Or cette étoupe qui étoit au-
„ paravant un objet de rebut, &
„ qu'on vendoit ordinairement à
„ quelques Cordiers *deux ſols ſix*
„ *deniers* la livre, devient par une
„ nouvelle opération un objet de
„ la plus grande utilité. En la car-
„ dant comme de la laine, il en
„ réſulte une nouvelle matière fine,
„ moëleuſe & blanche, & dont juſ-
„ qu'à préſent on ne connoiſſoit
„ pas l'uſage. On peut l'employer
„ ſeule en cet état pour en faire
„ des ouates qui, à beaucoup d'é-
„ gards, l'emporteront ſur les oua-
„ tes ordinaires, mais encore on

„ là peut filer & en tirer un très-
„ beau fil. On peut auſſi la mêler
„ avec du coton, de la ſoie, de la
„ laine même & du poil : & le fil
„ qui réſulte de ces mêlanges,
„ fournit, par ſes variétés infinies,
„ matiere à de nouveaux eſſais
„ très-intéreſſans pour les Arts, &
„ très-utiles à pluſieurs Manufac-
„ tures.

„ On n'a pas encore, à beau-
„ coup près, épuiſé toutes les com-
„ binaiſons qui peuvent multiplier
„ les avantages du Chanvre ſous
„ ſes différentes formes. Les toiles
„ qui ſeront fabriquées de Chanvre
„ ainſi préparé, ne ſeront pas ſi
„ long-temps au blanchiſſage, &
„ le fil même n'aura plus beſoin
„ des leſſives, par leſquelles on
„ étoit obligé de le faire paſſer.

„ Ces premiéres découvertes ont
„ conduit à penſer que les déchets
„ même du Chanvre les plus groſ-
„ ſiers & les balayures des atteliers

„ où on le travaille, renfermoient
„ encore une matière précieuse
„ qu'on jettoit ordinairement au
„ feu ou sur le fumier, parce qu'on
„ n'en connoissoit pas l'usage. Elle
„ n'a cependant besoin que d'être
„ broyée, nétoyée & purifiée dans
„ l'eau, pour être d'un excellent
„ emploi dans les Papeteries. L'é-
„ preuve qui en a été faite, ne laisse
„ aucun doute sur cet objet, & l'on
„ sent aisément qu'il est véritable-
„ ment d'importance.

„ Une pratique aveugle & les
„ préjugés qu'elle a produits, ont
„ fait méconnoître jusqu'à présent
„ les excellentes propriétés, & la
„ perfection naturelle du Chanvre:
„ on ne s'étoit pas encore apperçu
„ que le fil existoit dans la plante
„ indépendamment des opérations
„ de l'art, qui ne peut ni le former
„ ni le perfectionner; que le tra-
„ vail se borne uniquement à le
„ nétoyer & le diviser, en sépa-

„ rant les ſoies dont le ruban ou
„ l'écorce eſt compoſée ; que ce
„ ruban eſt une eſpèce d'écheveau
„ naturel, dont les fils ſont aſſem-
„ blés dans leur longueur par une
„ humeur ſale & glutineuſe, qu'il
„ faut abſolument diſſoudre &
„ chaſſer comme également con-
„ traire à l'Ouvrier & à l'Ou-
„ vrage.

„ La nature du Chanvre & ſes
„ propriétés nous étant à préſent
„ mieux connues, on ne doute
„ point que les gens de campagne
„ ne mettent à profit tous les avan-
„ tages qu'ils peuvent ſe procurer
„ par la pratique de cette nouvelle
„ méthode. S'ils s'appliquent à la
„ culture des Chanvres de cette
„ Province, où ils ſont les plus eſti-
„ més, & s'ils en perfectionnent
„ les apprêts, ils s'aſſureront le
„ débit de tous leurs ouvrages ; ſoit
„ qu'ils ſe bornent ſimplement au
„ filage, ou qu'ils veulent en faire

„ de belles toiles. M. l'Intendant „ promet même à ceux qui en fe„ ront de cette espèce toute faveur „ & protection ! non-seulement il „ offre un débit avantageux à ceux „ qui ne seroient point en état d'en „ attendre la vente ; mais encore il „ sçaura distinguer ceux qui contri„ bueront au succès d'un établisse„ ment si désirable, & qui porte„ ront le plus loin la perfection de „ leurs marchandises.

„ Cette branche de commerce „ est seule capable d'enrichir la „ Province, pourvû que les fem„ mes s'appliquent à filer fin, & que „ les hommes, dans les campagnes, „ veuillent employer, pour leur „ propre intérêt, le temps que les „ travaux ordinaires ou le déran„ gement des saisons leur laissera „ vacant. Plus leurs toiles seront „ parfaites, plus elles seront re„ nommées & recherchées.

„ Combien de Provinces, dans

„ ce Royaume, ne ſont devenues
„ opulentes & peuplées, que par
„ l'établiſſement ſucceſſif de ces
„ petites manufactures ainſi diſ-
„ perſées !

„ M. l'Intendant dèſire encore
„ que les Gentilshommes qui de-
„ meurent dans leurs Terres, les
„ Curés & les Bourgeois, ſaiſiſſent
„ une occaſion ſi favorable de de-
„ venir utiles à leur patrie. Quand
„ ils ne s'occuperoient que du ſoin
„ d'inſpirer aux habitans le goût de
„ travail & de commerce, ils leur
„ rendroient un ſervice plus impor-
„ tant, que s'ils leur diſtribuoient
„ les ſommes les plus conſidéra-
„ bles. La matière eſt commune,
„ les opérations en ſont faciles ;
„ elles n'exigent aucuns frais, &
„ produiſent des avantages inap-
„ préciables : on doit même eſpé-
„ rer que ces premiéres découver-
„ tes ſe multiplieront encore dans
„ la ſuite, & que les différents arts

„ où l'on fait ordinairement em-
„ ploi du Chanvre, acquéreront,
„ par cette méthode, autant d'ac-
„ croissement que de perfection.

Fait à Bourges, ce 9. Octobre, 1755.

PRIX proposé par l'Académie Royale de Chirurgie pour l'année 1757.

„ L'Académie Royale de Chi-
„ rurgie propose pour le Prix de
„ l'année 1757 le sujet suivant :
„ *Dans les cas ou l'amputation*
„ *de la cuisse dans l'Article, pa-*
„ *roîtroit l'unique ressource pour*
„ *sauver la vie à un malade ; dé-*
„ *terminer si l'on doit pratiquer*
„ *cette opération, & quelle seroit*
„ *la méthode la plus avantageuse*
„ *de la faire.*

„ Ceux qui envoyeront des Mé-
„ moires, sont priés de les écrire
„ en François ou en Latin, & d'a-

„ voir attention qu'ils ſoient fort „ liſibles.

„ Les Auteurs mettront ſimple„ ment une Deviſe à leurs Ouvra„ ges ; mais, pour ſe faire connoî„ tre, ils y joindront, dans un „ papier cacheté & écrit de leur „ propre main, leur nom, demeu„ re & qualités : & ce papier ne „ ſera ouvert qu'en cas que la Pièce „ ait remporté le Prix.

„ Ils adreſſeront leurs Ouvrages, „ francs de port, à M. Morand, „ Secrétaire perpétuel de l'Acadé„ mie Royale de Chirurgie, à Pa„ ris ; ou les lui feront remettre „ entre les mains.

„ Toutes perſonnes, de quelque „ qualité & pays qu'elles ſoient, „ pourront aſpirer au Prix ; on n'ex„ cepte que les Membres de l'Aca„ démie.

„ Le Prix eſt une médaille d'or, „ de la valeur de cinq cents livres, „ fondée par M. de Lapeyronie ;

„ qui ſera donnée à celui qui, au „ jugement de l'Académie, aura „ fait le meilleur Mémoire ſur ce „ ſujet propoſé.

„ La médaille ſera délivrée à „ l'Auteur même qui ſe ſera fait „ connoître, ou au Porteur d'une „ procuration de ſa part; l'un ou „ l'autre repréſentant la marque „ diſtinctive, & une copie nette du „ Mémoire.

„ Les Ouvrages ſeront reçus juſ„ qu'au dernier jour de Décembre „ 1756 incluſivement; & l'Aca„ démie, à ſon Aſſemblée publique „ de 1757 qui ſe tiendra le Jeudi „ d'après la quinzaine de Pâques, „ proclamera la Pièce qui aura rem„ porté le Prix.

L'Académie a annoncé dans les nouvelles publiques, que ſur les fonds qui lui ont été legués par M. de Lapeyronie, elle donneroit tous les ans une médaille d'or de la valeur de deux cents livres à

celui des Chirurgiens étrangers ou regnicoles, non membres de l'Académie, qui l'aura méritée par un Ouvrage sur quelque matière de Chirurgie que ce soit au choix de l'Auteur. Ce prix d'émulation sera proclamé le jour de la séance publique 1756 pour ceux qui ont travaillé en 1755.

L'Académie distribuera de plus tous les ans, cinq médailles d'or de cent francs chacune, à cinq Chirurgiens, soit Académiciens de la classe des libres, soit simplement Regnicoles, qui auront fourni, dans le cours de l'année, un Mémoire ou trois Observations intéressantes. Les Regnicoles qui auront mérité une de ces médailles, en seront informés par des Lettres particulières du Secrétaire.

TABLE

DES ARTICLES

Du mois de Janvier, 1756.
II. Volume.

ARTICLE IX. *Traité d'Horlogerie, &c.* 197
ART. X. *Dissertations littéraires & philosophiques, &c.* 228
ART. XI. *La Morale, &c.* 249
ART. XII. *Histoire générale & particuliére de l'Astronomie, &c.* 263
ART. XIII. *Abregé de la Philosophie du Chancelier Bacon.* 296
ART. XIV. *Conseils pour former une Bibliothèque peu nombreuse, mais choisie, &c.* 326
ART. XV. Jo. Friderici Weidleri Spicilegium observationum ad Historiam notarum numeralium, &c. *Recueil d'observations concernant l'Histoire des*

signes d'Arithmétique, &c. Par M. Weidler, Professeur de Mathématique à Wittemberg, &c. 337

ART. XVI. Nouvelles Littéraires. 345

ERRATA

Pour Janvier, 1756. I. vol.

Pag. 22, *lig.* 21, Lecteurs, *lis.* Collecteurs. *p.* 64, *ligne dernière*, es, *lis.* ces. *p.* 157, *lig.* 11, τύπῳ, *lis.* τύπῳ *p.* 159, *lig.* 20, αὐτῷ *lis.* αὐτῷ.

APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, ce présent Journal, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise. A Paris, ce 20 Décembre, 1755.

SALMON, *Docteur de la Maison & Société de Sorbonne.*

De l'Impr. d'HERISSANT, rue N. D.

Ce Journal se distribue à Lyon chez J. DEVILLE.

MÉMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES
SCIENCES ET BEAUX-ARTS.

FÉVRIER, 1756.

MÉMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES
SCIENCES ET BEAUX-ARTS,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à son Altesse Sérénissime Monseigneur LE *PRINCE* *SOUVERAIN* DE *DOMBES.*

FÉVRIER, 1756.

A PARIS,

Chez { CHAUBERT, Quai des Augustins, à la Renommée.
HERISSANT, rue Neuve Notre-Dame, à la Croix d'or. }

M. DCC. LVI.

Avce Approbation, & Privilége du Roi.

CES MEMOIRES COMMENCE'S en Janvier 1701, forment (compris celui-ci) 695 volumes : Sçavoir,

ANNE'ES.	VOL.	ANNE'ES.	VOL.
1701.	9.	1729.	12.
1702.	12.	1730.	12.
1703.	12.	1731.	12.
1704.	13.	1732.	12.
1705.	12.	1733.	12.
1706.	12.	1734.	12.
1707.	12.	1735.	14.
1708.	12.	1736.	15.
1709.	12.	1737.	13.
1710.	12.	1738.	13.
1711.	12.	1739.	14.
1712.	12.	1740.	13.
1713.	12.	1741.	12.
1714.	12.	1742.	12.
1715.	12.	1743.	12.
1716.	12.	1744.	12.
1717.	12.	1745.	12.
1718.	12.	1746.	15.
1719.	12.	1747.	14.
1720.	5.	1748.	15.
1721.	12.	1749.	14.
1722.	12.	1750.	15.
1723.	12.	1751.	14.
1724.	12.	1752.	15.
1725.	12.	1753.	16.
1726.	13.	1754.	16.
1727.	12.	1755.	16.
1728.	12.	1756.	3.

Chacun de ces volumes se vend 15 s. en feuilles, & 16 s. broché.

MÉMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES
SCIENCES ET BEAUX-ARTS.

FÉVRIER, 1756.

ARTICLE XVII.

HISTOIRE GÉNÉRALE & particuliére de l'Aſtronomie. Trois Volumes *in*-12. Par M. Eſtève de la Société Royale des Sciences de Montpellier. A Paris, chez Jombert, rue

Dauphine, &c. *Suite de l'Article XII. au II. vol. de Janvier, 1756.*

LA seconde Partie de cette Histoire embrasse *les progrès que les hommes ont faits sur chaque point de l'Astronomie* : mais l'Auteur n'épuise pas ici cette importante & très-vaste matière. Il se borne à la Théorie des étoiles, de la terre & du soleil ; c'est-à-dire qu'il entreprend simplement de nous remettre sous les yeux les connoissances qu'on a pû acquérir sur ces trois grands objets. Le reste de l'Ouvrage viendra dans la suite, & formera sans doute encore plusieurs Volumes ; qui ne seront pas moins intéressans que ceux-ci.

M. Estève commence sa Théorie des étoiles par des éclats très-vifs & très-justes contre l'Astrologie judiciaire. Deux ou trois cents ans plutôt, ces sages avis auroient pu

opérer d'excellents effets : aujourd'hui ils ne feront qu'amuser le Lecteur ; parce qu'il n'y a presque plus d'abus en ce genre. Ceux qui croient encore que les Astres influent sur les mœurs & sur les évènemens politiques, n'habitent guères nos contrées : du moins n'y sont-ils pas sur le pied de Philosophes ou d'hommes de Lettres : ce sera quelque esprit foible ; quelque misérable de la lie du peuple ; qui craindra une Comète, une Aurore Boréale, ou qui donnera sa confiance à des diseurs de bonne aventure : tout le reste du genre humain est, à-peu-près, guéri de ces foiblesses.

L'Auteur disserte aussi avec beaucoup d'appareil sur la nomenclature des Constellations. Il nous répète que les noms donnés à ces Astres rappellent des traits de la Fable ou de l'Histoire ; qu'ils ne sont, après tout, que *de pure conven-*

tion; qu'on eſt *convenu de trouver, dans le ciel, Hercule élevé aux honneurs de l'Apothèoſe*; mais que cet *Hercule, fils de Jupiter, auroit pu repréſenter Epicure, enfant de la molleſſe*: cette derniére phraſe ſignifie apparemment qu'on auroit pu appeller *Epicure*, la Conſtellation qui eſt nommée *Hercule*.

On ajoûte enſuite que des Aſtronomes Chrétiens ont voulu *chaſſer du ciel ces Dieux du Paganiſme*; c'eſt-à-dire, ſupprimer les noms donnés anciennement aux étoiles, pour établir à leur place des dénominations tirées de l'Ecriture ſainte ou des Myſtères de la Religion. » Un nommé Bede, Aſtronome » Allemand, a voulu ſubſtituer les » douze Apôtres aux douze Conſtel- » lations du Zodiaque, & placer » Jeſus-Chriſt, la ſainte Vierge, » le Père éternel, les Martyrs & » les Confeſſeurs ſur les Planiſphè- » res; mais ſon Ciel Chrétien n'a

» converti aucun Aſtronome : les
» anciennes Divinités...... ont reſté
» en poſſeſſion de la voûte céleſte.
Ici ſe préſentent naturellement deux obſervations ; la premiére eſt, qu'on ne connoît point *d'Aſtronome Allemand* qui s'appelle *Bede.* Si l'Auteur a eu deſſein d'indiquer le vénèrable Bede, Auteur célèbre du huitième ſiècle, il devoit le nommer *Anglois*, parce que l'Angleterre étoit ſa patrie. La ſeconde obſervation eſt, qu'on affirmeroit encore une choſe fort douteuſe en diſant que le vénèrable Bede voulut changer les noms du Zodiaque. Nous ſçavons bien que des Auteurs modernes ont appris cette Anecdote à M. Eſtève ; mais voici le fait tiré des ſources : on trouve à la fin du premier Volume de Bede une mauvaiſe pièce de Vers, dont l'Auteur paroît ſouhaiter que les noms payens des Etoiles du Zodiaque fuſſent changés en déno-

minations Chrétiennes ; mais cette pièce ne porte nullement les caractères d'un Ouvrage de Bede : elle n'est ni de son style, ni dans le rang de ses Œuvres : elle suit une Hymne insipide qui présente le nom d'un autre Ecrivain * : enfin elle s'éloigne totalement de la manière de parler & de raisonner, qui règne dans tous les Livres de Bede. Cet Auteur y parle souvent des Etoiles du Zodiaque ; & il ne paroît pas qu'il lui vienne jamais en pensée de rejetter les noms, dont les Anciens se sont servis pour désigner ces signes. Il n'y a qu'un de ses Commentateurs ou Glossateurs qui s'est avisé de conjecturer que les noms des Constellations énoncent d'une manière figurée les plus célèbres personnages de la Religion ; que le *Belier*, par exemple,

---

* Le titre de cette Hymne est, *Dionysius de annis*.

ſignifie Abraham ; le *Taureau*, Jacob ; les *Gémeaux*, Adam & Eve &c. d'où l'on pourroit fort bien conclure que l'Allemand, Guillaume Schickart, chez qui notre Auteur trouve des imaginations à-peu-près ſemblables, les a empruntées du Commentateur de Bede. (Voyez le ſecond Tome des Œuvres de ce Père, au Traité qui a pour titre *de Ratione temporum.*)

Tout ceci, au reſte, eſt fort peu inſtructif ; & c'eſt une ſcience très-médiocre que celle qui a pour objet l'origine & la nomenclature des Conſtellations. M. Eſtève fait quelque choſe de plus utile en nous parlant du nombre des Etoiles & des divers Catalogues qu'on en a dreſſés. Selon lui, il ne *s'eſt encore trouvé que 1806 étoiles de viſibles dans tout le contour du ciel.* L'Auteur n'entend parler que des étoiles viſibles, ſans le ſecours d'au-

cune lunette : car il ne peut ignorer que Flamsteed a dressé un Catalogue de 3000 étoiles, & qu'il ne les a pas encore toutes comptées. Quant à cette bande lumineuse qui se voit dans le ciel, & qu'on appelle *voie lactée*, M. Estève dit, comme une infinité d'autres Ecrivains qui l'ont précédé, que c'est *une quantité innombrable d'étoiles* qu'il est impossible de *discerner sans lunettes*, à cause de *leur extrême petitesse & de leur grande proximité*; c'est-à-dire, parce qu'elles sont fort près les unes des autres. Mais cette opinion n'est pas reçue de tous les Astronomes; & M. Le Monnier assure, dans une Note sur les Institutions de Keil, (pag. 60) qu'*en y employant de longues lunettes de 15 & 25 pieds, on ne découvre pas plus d'étoiles*, dans la voie lactée, *que dans les autres régions du ciel*. Cette observation est véritable-

ment digne d'enrichir une Hiſtoire de l'Aſtronomie, parce qu'elle nous met en garde contre une doctrine devenue triviale & populaire.

Après nous avoir bien détournés de l'Aſtrologie judiciaire, l'Auteur nous conduit à la connoiſſance du temps & de ce qui en eſt la meſure : il nous parle du jour & du ſoleil, non en ſtyle didactique, mais comme pourroit faire un Poëte. Voici, par exemple, le tableau du ſoleil levant : » Le rouge incarnat » de l'aurore, un air pur & pétil- » lant, ſemblent annoncer le ré- » veil de toute la nature. On ſent » les approches de l'Aſtre du jour, » qui va animer & réjouir la terre » par ſa préſence. Il n'eſt pas éton- » nant que les Anciens aient inven- » té la fable d'un Apollon, traîné » dans un char par des courſiers » fougueux. Rien ne reſſemble » mieux aux premiers effets des » rayons du ſoleil ſur la terre, qu'un

» coursier qui franchit les obsta-
» cles qui le retenoient, & qui com-
» mence à entrer avec impétuosité
» dans une carrière qu'il veut par-
» courir. Des yeux de ce coursier,
» il sort un feu qui se répand de
» tous côtés. Les objets qui, aupa-
» ravant, étoient tranquilles &
» muets, semblent s'animer. Un
» intérêt général se répand sur les
» spectateurs : chacun se ressent du
» courage & de la force de l'*Ath-*
» *lète*. Tout de même les premiers
» rayons du soleil dorent le som-
» met des montagnes ; bientôt
» après, cette vive lumière descend
» dans les plaines ; la tranquillité
» de la nuit & celle de l'aurore est
» dissipée ; la terre s'anime ; l'éla-
» boration des végétaux recom-
» mence avec force ; la nature n'est
» plus muette, tout se réveille,
» les oiseaux recommencent leurs
» chants, les hommes vont vaquer
» à leurs travaux, & le soleil s'ap-

» plaudissant de ces premiers suc-
» cès, continue à s'élever vers les
» hautes régions de l'air.

Quand on écrit ainsi l'Histoire de l'Astronomie, il n'est pas surprenant qu'on s'élève avec force contre *la sécheresse rebutante qui tient au fond des Sciences.* C'est ainsi que l'Auteur s'exprime dans sa Préface, mais il n'a pas droit d'ajoûter qu'*Uranie est toujours froide & tranquille*; qu'elle est réduite à pouvoir *sourire*, & que *les éclats des passions lui sont interdits.* Uranie, dans cet Ouvrage, a bien autant de gaieté que ses huit autres sœurs : elle ajoûte à ce mérite, celui de la légéreté, de la facilité : comme elle se délivre des discussions profondes, rien ne l'oblige de rebuter le Lecteur. Nous désirerions néanmoins qu'elle eût fait quelques efforts pour nous rendre les mesures anciennes du temps; pour nous dire au juste quel

fût l'état de l'Horlogerie chez les Grecs & chez les Romains. On ne trouve ici qu'un mot ſur ces Clepſydres ingénieuſes que décrit ſi bien Vitruve, & dont M. Falconet a donné une ſi ſçavante Hiſtoire dans le XX^e Tome du grand Recueil de l'Académie Royale des Belles-Lettres. M. Eſtève fait plus d'accueil à l'Horlogerie moderne. *L'Angleterre, dit-il, & la France ont également concouru à perfectionner cette belle production de la méchanique: car Derham & Julien Le Roy doivent occuper un rang diſtingué dans l'Hiſtoire de l'Horlogerie.* Quoique le Sieur Derham nous ſoit connu par un *Traité d'Horlogerie* qu'on a même traduit en notre Langue, il y a plus de 25 ans, nous croyons cependant que, pour figurer vis-à-vis de notre célèbre Julien Le Roy, il faudroit choiſir le Sieur *Graham* au lieu du Sieur *Derham*. Tout le monde connoît

les ouvrages de *Graham ;* cette Pendule sur-tout qu'il fournit à Messieurs nos Académiciens du Nord, en concurrence de celle qui avoit été travaillée par M. Le Roy. Derham au contraire n'est cité que pour son Livre d'Horlogerie, & ce n'est pas le meilleur qu'on ait en ce genre.

Une très-belle question, pour un Livre comme celui-ci, seroit celle de la nature du temps. Est-ce quelque chose d'absolu, ou simplement de relatif ? S'il n'y avoit point d'Etres qui eussent des pensées successives, y auroit-il un temps ? Si l'idée des nombres n'étoit pas dans les Etres pensans, pourroient-ils connoître & estimer la succession de leurs pensées ? Toutes ces curiosités métaphysiques sont apperçues par M. Estève ; mais il ne s'y livre pas ; il ne donne son attention qu'au mouvement des Astres, qui est la mesure naturelle du temps. Cha-

que jour tout le Ciel, avec les corps lumineux qui y roulent, paroît emporté d'Orient en Occident. L'Auteur explique cette révolution d'une manière si détaillée, qu'il ne faut qu'un moment d'attention pour la comprendre. Il demande ensuite si le grand mouvement des Astres d'Orient en Occident doit être attribué au ciel, ou à la terre : c'est demander si le systême de Copernic est préférable à celui de Ptolémée ? On sçait déja bien à quoi s'en tenir sur ce chapitre, mais M. Estève traite cela comme si l'on n'en avoit point entendu parler ; il fait même durer les préliminaires de sa décision ; il s'élève à des idées philosophiques sur la grandeur de l'univers ; il laisse bien au-dessous de lui le pur Observateur, l'Astronome borné à des calculs ; il dit que ces gens-là ne sont qu'*une sorte de cadran solaire qui marque au juste les situa-*

tions apparentes des Aſtres ; il veut de la combinaiſon, des vuës, du ſyſtême, *ſans quoi,* dit-il, *nos connoiſſances phyſiques..... nous rendront entiérement ſemblables à ces ſçavans & imbècilles érudits qui connoiſſent tous les termes d'une Langue, dans laquelle ils ne ſçavent pas penſer.* Il eſt poſſible, (pour le dire en paſſant) que de purs *érudits* ſoient *imbècilles ;* mais que les mêmes hommes ſoient *érudits, imbècilles & ſçavans,* qu'ils aient la *connoiſſance* de leur *Langue ſans ſçavoir penſer ;* c'eſt ce qu'on ne voit pas communément : le *ſçavoir,* quand il eſt véritable, exclut au moins *l'imbècillité,* & ſuppoſe qu'on ſçait *penſer.*

La terre tournant autour d'elle-même, peut produire le mouvement apparent des Aſtres : cette terre n'eſt point une ſurface platte, c'eſt un corps rond, un globe ; *la diſparition conſtante des objets qui*

s'éloignent, établit avec certitude que la ſurface de la terre baiſſe de tous côtés. Cependant » la plûpart » des Anciens s'arrêterent au pré- » jugé qui leur repréſentoit l'Océan » comme une plaine immenſe qui » s'étendoit juſqu'au ciel, qui pa- » roît s'y appuyer. Pythéas, habile » Aſtronome & le plus ancien dont » les obſervations faites en Europe » aient été tranſmiſes avec exacti- » tude, oſa même avancer qu'étant » parti de Marſeille, & ayant, à- » peu-près, voyagé juſqu'aux Iſles » Britanniques, il étoit parvenu » juſqu'à une encoignure du ciel, » & s'étoit vû forcé de ſe courber » pour ne pas y toucher. « Voilà une critique ſur laquelle nous ſerions tentés de demander grace à l'Auteur.

Premiérement, l'Aſtronome Pythéas eſt un compatriote qu'on doit être bien-aiſe de ménager, de venger même, s'il eſt poſſible,

contre des accusations hazardées. Voyez, dans le XIX[e] Tome de l'Académie Royale des Belles-Lettres, la belle Dissertation de M. de Bougainville *sur la vie & sur les voyages de Pythéas de Marseille.* Là le zéle de la patrie inspire à un vrai Sçavant les meilleures raisons en faveur de l'illustre Marseillois calomnié par des Etrangers.

En second lieu, c'est trop borner les voyages de Pythéas, que de leur assigner pour terme les *Isles Britanniques.* M. de Bougainville distingue, d'après Strabon, deux courses de ce Navigateur : dans la premiére, il s'avança jusqu'à *Thulé* qui est l'Islande ; dans la seconde, il parcourut la mer Baltique, & découvrit un fleuve qu'il nomma Tanaïs : vrai-semblablement c'est la Vistule.

Troisièmement, nous lisons bien, dans Strabon, que Pythéas, abusant du privilège des Voyageurs,

avoit fait beaucoup de mensonges; qu'il avoit dit, par exemple, qu'à Thulé, il n'y a *ni air, ni terre, ni mer*, &c. (On peut voir ce que M. de Bougainville répond à cette imputation:) mais chez quel ancien trouve-t-on que Pythéas ait *avancé qu'il étoit parvenu jusqu'à une encoignure du ciel, & s'étoit vû forcé de se courber pour ne pas y toucher?* Cette Anecdote nous a mis dans la nécessité de parcourir beaucoup de Livres; & comme nous désespérions de la trouver, enfin le Dictionnaire de Bayle, à l'article *Pythéas*, nous a rappellé un trait de La Mothe-le-Vayer *qui parle d'un bon Anachorète, lequel se vantoit d'avoir été jusqu'au bout du monde, & qui disoit qu'il s'étoit vû contraint d'y ployer fort les épaules à cause de l'union du ciel & de la terre dans cette extrémité.* Voilà (nous le croyons) tout le fondement de la querelle faite à

Pythéas par quelque moderne, dont M. Eſtève aura ſuivi l'opinion. Nous prions inſtamment cet homme d'eſprit de faire en ſorte que notre célèbre Marſeillois, contemporain d'Alexandre & d'Ariſtote, ſoit traité plus favorablement dans la ſeconde Edition de cette Hiſtoire. Outre l'exemple que donne ici M. de Bougainville, il ſera aiſé d'imiter la manière dont M. Caſſini parle de Pythéas dans ſon Diſcours *ſur l'origine & le progrès de l'Aſtronomie.*

La figure de la terre déterminée par les opérations de nos Académiciens ; la poſition différente des divers habitans de la terre ; les ſecours que la navigation a retirés de l'Aſtronomie ; la manière de meſurer la longitude des différents points de la terre ou de la mer &c. Tels ſont les principaux objets que conſidère M. Eſtève en achevant de raiſonner ſur la Théorie de la

terre. Il y a, dans ce grand morceau, des Elémens de la Sphère, des idées systématiques sur la composition de notre globe, des notions historiques sur la Navigation des Anciens * &c. & l'on y remarque aussi quelques attentions de l'Auteur à citer un autre de ses Ouvrages, à bien remettre sous nos yeux l'ordre de ses principes. « Je commence, *dit-il*, par établir sur des » fondemens solides les élémens » de la Science. Avec ces principes, » je parcours les connoissances cer- » taines qu'on a acquises : l'histoire » de ce qui est exactement connu, » voilà ce que je ne perds jamais

* Dans un endroit où l'Auteur parle des Eclipses de Lune & de l'usage qu'on en fait pour déterminer les longitudes, il dit que c'est Képler qui a donné des noms d'Astronomes aux taches de la Lune ; ailleurs il dit que c'est Hevelius : méprise des deux côtés ; c'est le P. Riccioli.

» de vuë « &c. Le but de l'Auteur, en général, eſt de rechercher beaucoup plus les vérités, pour en écrire l'hiſtoire, que les erreurs pour les combattre : on ne peut nier que cette méthode ne ſoit la meilleure, la plus courte, la plus ſatisfaiſante.

La Théorie du Soleil remplit ici le troiſième Volume & comprend XVI Chapitres. On traite, dans le premier, des mouvemens (apparents) du Soleil d'où dépend la variété des ſaiſons : ce ſujet eſt clairement expliqué. On détermine, dans le ſecond, la température de l'air relative aux différentes ſaiſons : c'eſt un corollaire du Chapitre précedent. On marque dans le troiſième les bornes préciſes de l'année : article recherché avec tant de ſoin par les Anciens, & toujours fixé d'une manière ſi peu ſûre. L'Auteur a bien conçu que c'étoit là l'occaſion de parler des divers

Calendriers. Il indique en effet, dans le quatrième Chapitre, celui des Egyptiens ; celui des anciens Romains depuis Numa Pompilius ; celui des Romains plus récents depuis la réformation faite par Jules Cesar ; celui enfin qui fut établi sous Gregoire XIII. & que la plûpart des peuples de l'Europe suivent aujourd'hui. Pour rendre le Traité complet, il auroit fallu nous dire quelque chose du Calendrier des Juifs, du Calendrier des Grecs, du Calendrier des Arabes &c. & la controverse qui s'éleva, il y a quelques années, entre deux célèbres Académiciens, (Messieurs de la Nauze & Frèret) sur l'ancienne année Aléxandrine *, n'au-

* Il s'agissoit de sçavoir si les habitans d'Alexandrie avoient admis le Bissexte avant la réformation faite par Jules Cesar : M. de la Nauze tenoit l'affirmative, & M. Frèret étoit persuadé du contraire.

toit pas dû être oubliée ; on en a les Actes dans le XIVe & dans le XVIe Volume de l'Académie Royale des Belles-Lettres. Mais tous ces objets auroient demandé beaucoup de détails, & multiplié infiniment les *obstacles* contre lesquels M. Estève a *lutté* * pour parvenir à rendre son Livre agréable.

Le sixième Chapitre roule sur *la grande année solaire.* L'Auteur entend par cette expression, assez rare chez les Astronomes **, la Période qui ramène la terre au point juste où elle étoit par rapport au Soleil, lorsqu'elle a commencé ses révolutions : cette Période est de 1500 ans*; & elle se trouve en divisant 365 jours par 5 heures

* Voyez la Préface de l'Ouvrage.

** Ils appellent communément *grande année* la Période du mouvement des Etoiles fixes : Période qu'on a cru être de 25920 ans.

50' 24" bien entendu, que pour l'opération, on suppofera le dividende & le diviseur réduits aux mêmes termes qui seront ici des secondes : observation que nous faisons pour qu'on ne soit point arrêté par la méchanique du calcul énoncé dans ce Chapitre. Il faudra aussi, en le lisant, se fixer à une seule idée de mouvement dans le soleil ou dans la terre ; car on embrouille la matière, quand on veut combiner la révolution du soleil avec la rotation de la terre. C'est, dans le systême de Copernic & de l'Auteur, la terre seule qui se meut autour de son axe, & qui parcourt l'orbe annuel.

Dans le Chapitre septième, on explique bien la controverse née au sujet de la variation d'obliquité dans l'Ecliptique : cette variation étoit affirmée par le Chevalier de Louville ; mais son sentiment n'a pas prévalu. On rapporte ici en sa

faveur l'autorité de Diodore de Sicile : le Lecteur corrigera, dans cette citation, une faute Typographique ; il lira 43000 ans qu'énonce Diodore, au lieu de 403000 que présente le texte de M. Estève.

Les zônes, les climats, la durée des crepuscules sont l'objet de trois Chapitres. Il est peu de matières, dans cet Ouvrage, qu'on trouve expliquées plus en détail que celle des crépuscules. L'Auteur en avoit parlé très-au-long dans son second Volume ; il y revient ici : il indique les mesures de cette lumière bienfaisante ; mais les combinaisons & les variétés en sont comme infinies, parce que c'est une dépendance de la diversité des climats & des différentes densités de l'atmosphère. Cette derniére cause est bien la principale dans la production des crépuscules ; mais est-elle la seule ? M. Estève semble le penser, puisqu'il dit que *les crépuscu-*

les ſont entièrement reglés par l'atmoſphère : il entend ſans doute *l'atmoſphère* terreſtre ; la région de l'air priſe en totalité : cependant on ne peut guères douter que l'atmoſphère même du ſoleil ne contribue aux crépuſcules. Cette atmoſphère eſt la matière éthérée qui environne l'aſtre, qui eſt toujours plus de temps que l'aſtre à ſe lever ou à ſe coucher. (On peut voir ſur ce point les Inſtitutions Aſtronomiques de Keil, & l'Aurore Boréale de M. de Mairan.)

Le Chapitre X^e roule ſur la grandeur apparente du Soleil, ſur ſon apogée, ſon périgée & l'excentricité de ſon orbe. M. Eſtève traite ces ſujets ſans appareil de doctrine. Il obſerve avec raiſon que les différentes températures de l'air dépendent aſſez peu du plus ou moins de diſtance du ſoleil à la terre. Il en vient après cela aux différentes hypothèſes imaginées pour repré-

senter l'orbe du soleil, son mouvement apparent & sa distance à la terre. La seule hypothèse de l'ellipse satisfait aux observations; elle est simple & naturelle: on ne l'a pourtant trouvée que fort tard; ce qui prouve que les hommes se fatiguent long-temps à chercher la vérité où elle n'est pas. Ils avoient fabriqué des machines étonnantes pour expliquer le ciel; ils s'étoient comme perdus dans une multitude de cercles nullement analogues à la beauté & à la simplicité des ouvrages du Créateur. C'est ce qui a fait inventer la fable mise depuis si long-temps sur le compte d'Alphonse X. Roi de Castille. On prétend qu'il dit un jour que *si Dieu avoit eu la complaisance de l'appeller au moment de la création, il lui eût donné de bons conseils.* M. Estève, après une foule d'autres Ecrivains, adopte ce mot comme un fait historique; mais le dernier

Historien d'Espagne, Ferréras, le tient *pour un conte fait à plaisir*, & nous nous rangeons volontiers de son côté ; c'est un dicton de libertin & de mécréant épargné à un grand Roi.

On explique dans le Chap. XII^e^ la détermination & le mouvement de l'apogée du Soleil ; c'est-à-dire, ce qui en est le principe : car l'Auteur ne donne point *le détail géométrique des méthodes*. Dans le Chap. XIII^e^ on prouve que le *mouvement annuel du Soleil est produit par la révolution de la terre dans son orbe*. Dans le Chap. XIV^e^ on *combine le mouvement de la terre dans son orbe, avec celui de rotation autour de son axe*. On y ajoûte dans le Chap. XV^e^ le *troisième mouvement de la terre, c'est-à-dire celui qu'elle a autour des poles de l'Ecliptique*. On termine enfin tout l'Ouvrage par le Chapitre XVI^e^ où il est question *du mou-*

vement de l'aphélie de la terre & des variétés que ce mouvement introduit dans l'orbe. L'Aphélie de la terre cause l'apogée du Soleil, & le mouvement de l'Aphélie de la terre cause le mouvement de l'apogée du Soleil. Ce mouvement au reste est d'*environ une minute*, ou plutôt d'un peu plus d'une minute par an : ce qui fait naître une période de plus de 20 mille ans. L'Auteur s'est appliqué à discuter ce point, à rendre ses raisonnemens sensibles, à justifier la manière dont il conçoit ce mouvement d'aphélie. Nous souhaiterions qu'il eût aussi donné un mot d'éclaircissement sur cette proposition de la page 230. » Quelques Astro-
» nomes très-chrétiens... ont pensé
» qu'au commencement du monde
» cet apogée du soleil (substituez
» l'aphélie de la terre ; cela revien-
» dra au même) devoit être au
» premier point du Bélier, & leur

» calcul s'est accordé, à quelque
» chose près, avec la Version des
» Septante. « Peu de Lecteurs sont en état de pénétrer ce rapport de l'Apogée avec la Version des Septante ; & voici apparemment ce que c'est : Comme ces *Astronomes très-chrétiens* plaçoient, au moment de la création, l'apogée du soleil dans le premier point du Bélier, ils ont considéré en quel lieu, en quel signe, il se trouvoit de leur temps : puis adoptant un calcul de la durée du monde, par exemple celui des LXX, ils ont vû combien il s'étoit écoulé d'années depuis la création jusqu'à eux ; & de ce nombre d'années, combiné avec la situation actuelle de l'apogée, ils ont conclu la quantité annuelle de son mouvement. D'autres s'attachant au calcul de l'Hébreu & de la Vulgate, ont aussi formé leur résultat. Mais on voit qu'il entre du systême dans ces évalua-

tions; 1° Parce qu'on ſuppoſe qu'au moment de la création, l'apogée du Soleil étoit dans le premier point du Bélier : hypothèſe pure qui peut être auſſi bien niée qu'adoptée; 2° Parce qu'on embraſſe tel ou tel calcul de la durée du monde avant Jeſus-Chriſt, & qu'on n'a aucune certitude que ce calcul ſoit préfèrable à un autre.

C'en eſt aſſez ſur cette *Hiſtoire générale & particulière de l'Aſtronomie.* L'Auteur a bien de l'eſprit, il mérite de donner, une autrefois, quelque choſe de parfait...... Tel qu'eſt ſon Livre, on le lira. Les Aſtronomes y verront des fautes; les ſimples Lecteurs le jugeront propre à les inſtruire. Ceux même qui ne veulent que s'amuſer, lui donneront une place dans leur Bibliothèque.

ARTICLE XVIII.

HISTOIRE DE L'ACADÉMIE Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, avec les Mémoires de Littérature tirés des Registres de cette Académie, depuis l'année M. DCC. XLVII. jusques & compris l'année M. DCC. XLVIII. Tome XXI. *in*-4°. pages 245 pour l'Histoire, & 573 pour les Mémoires. A Paris, de l'Imprimerie Royale, &c.

IL y a vingt-sept Mémoires dans ce Volume, matière trop considérable pour un seul Extrait. Nous partageons cette tâche, en ne nous attâchant même qu'aux objets qui peuvent intéresser un plus grand nombre de Lecteurs.

M. Gibert a donné une Disser-

tation, en deux Parties, *ſur l'Hiſtoire de Judith.* Il ne nous étoit point nouveau que l'époque de ce fait ſi mémorable a exercé la plume de pluſieurs Chronologiſtes. Nous n'ignorions pas non plus que quelques-uns d'entre eux ont tenu, en tout ou en partie, le ſentiment qu'embraſſe M. Gibert. Mais juſqu'ici nous n'avions vû nulle part autant de recherches, autant de traits de ſagacité, autant de raiſons qu'on en trouve ici pour la défenſe de ce ſentiment. Comme il faut abrèger tout, voici un précis bien ſuccinct des deux Mémoires.

L'Auteur place l'époque de Judith & de ſon Hiſtoire long-temps après la captivité de Babylone, ſous le régne de Darius Artaxerxès Ochus, fils d'Artaxerxès Mnémon, & antépénultième Roi de Perſe, à compter depuis Cyrus. Quelle différence par conſéquent entre ce ſyſtême & celui des Ecrivains qui

s'arrêtent au temps des Rois de Juda, Manassès ou Josias, plus de trois siècles avant Ochus !

Ce Prince est, selon M. Gibert, le Nabuchodonosor, Roi d'Assyrie, dont parle le livre de Judith. On sçait que le nom de Nabuchodonosor est plutôt un titre de dignité qu'une dénomination personnelle ; & dans toute hypothèse, la conciliation de l'Histoire sacrée avec les Auteurs profanes, exige qu'on attribue ce nom à quelqu'un des Souverains de l'Orient, soit à Cambyse, soit à Xerxès, soit à un des prédécesseurs de Cyrus. Nous ne croyons pas qu'on puisse attaquer, par cet endroit, l'opinion de M. Gibert ; du moins auroit-il droit d'opposer aux adversaires, l'exemple d'une infinité de Sçavans qui ont étendu ce nom de *Nabuchodonosor* à plusieurs Princes qu'on trouve aussi désignés sous d'autres noms dans les Histoires profanes.

Il y a, dans le livre de Judith, un Arphaxad, Roi des Médes, qui fait d'abord beaucoup de conquêtes, pour grossir ensuite celles de Nabuchodonosor, parce qu'il est vaincu à son tour. Cet Arphaxad est probablement l'*Arbacas* qu'indique Xénophon dans son Livre 7^e^ de l'expédition du jeune Cyrus. Ce n'étoit au fond qu'un Gouverneur de Province, un Viceroi, ou, si l'on veut, un Roi vassal de l'Assyrie; car les Médes étoient alors dans la dépendance de cet Empire réuni à la Perse : dépendance, il est vrai, qui gênoit beaucoup ces peuples, & dont ils tâcherent souvent de se libérer. Hérodote & Xénophon nous parlent des fréquents efforts que firent les Médes pour secouer le joug des Perses. C'en est assez pour rendre raison de la guerre qui s'éleva entre Nabuchodonosor & Arphaxad : ce dernier, pour se fortifier sans doute

contre ſon Seigneur & ſon ennemi, avoit fait autour d'Ecbatanes les grandes conſtructions que décrit l'Auteur du livre de Judith; mais la victoire de Nabuchodonoſor rendit toutes ces précautions inutiles: & voilà, ce ſemble, juſqu'ici des explications qui ſouffrent peu de difficultés.

Nabuchodonoſor ou Ochus, conquérant de la Médie, étendit les vuës de ſon ambition à quantité d'autres Provinces; & ce fut alors qu'il mit Holoferne à la tête de ſes armées. Sur quoi M. Gibert découvre très-à-propos, dans les Extraits de Diodore de Sicile, recueillis par Photius, que, du temps d'Ochus, un Prince Cappadocien, nommé Holoferne, alla faire, pour le Roi de Perſe, la guerre en Egypte. Cette découverte eſt des plus heureuſes, quoiqu'elle fourniſſe auſſi une aſſez grande difficulté dont nous parlerons.

Autre anecdote importante : le Livre de Judith parle de l'Eunuque Vagao, appellé aussi *Bagoas* dans le Grec & dans l'ancienne Version Latine : c'étoit le premier Officier de la maison d'Holoferne. Le Grec & l'ancienne Version portent qu'il avoit l'*Intendance de toutes les affaires* de ce Général. Or il se trouve, par la plus heureuse rencontre, que Diodore de Sicile (Liv. 17) place, sous le régne d'Ochus, un Eunuque Bagoas qui devint très-puissant, jusques-là même qu'à force d'intrigues & de menées, il se rendit maître de la vie & de la couronne de ses Maîtres. Il fut l'assassin d'Ochus, de son fils Arsès, des frères & des enfans de celui-ci, & il porta sur le thrône Darius Codomanus, petit-fils d'Artaxerxès Mnémon : c'est ce Darius qui fut vaincu par Alexandre le Grand, en l'an 331 avant Jesus-Christ.

Février, 1756.

Holoferne étant sorti des confins de l'Assyrie, vint camper dans un lieu que la Version vulgate du livre de Judith appelle *Angé*, & l'ancienne Version *Aggé*. Ne reconnoît-on pas là le camp ordinaire des Rois de Perse, quand ils avoient formé le plan d'une expédition contre l'Egypte? Strabon nous apprend que leurs troupes se rassembloient à *Acé*, qui fut depuis la célébre Ville de Ptolemaïs. Il y auroit assurément de la chicane à distinguer *Acé* d'*Angé ou Aggé*, d'autant plus que la suite géographique des campemens d'Holoferne dénote l'identité de ces lieux. C'est ce que M. Gibert expliquera plus particuliérement dans une troisième Dissertation, toute destinée à la Géographie du Livre de Judith.

La marche d'Holoferne jetta la terreur par-tout; mais elle ne fit pas perdre courage aux habitans de

la Palestine, Juifs ou Israëlites; tous ne formoient qu'un peuple depuis le retour de la captivité. Animés par le Grand-Prêtre *Eliachim* ou *Joakim*, ils s'emparerent des défilés; ils occuperent le sommet des montagnes : on ne voit là que le Grand-Prêtre commander en chef, écrire des lettres dans tout le pays, visiter les différents postes, faire, en un mot, les fonctions de Souverain. Il ne paroît point de Roi dans toute la suite de cette Histoire : argument presque décisif en faveur de l'époque postérieure au retour de la captivité. Car comme avant cette catastrophe, on ne trouve point le Grand-Prêtre à la tête des affaires; la constitution des Juifs ayant été pour-lors une pure Monarchie; par un effet de la révolution qui s'étoit faite dans le gouvernement de ce peuple, on voit, après la captivité, le Grand-Prêtre tenir le premier rang dans

l'ordre politique. Ajoûtons qu'avant la captivité, ni l'Ecriture, ni Joſephe ne nomment aucun Grand-Prêtre *Eliachim* ou *Joakim* : noms très-communs dans les liſtes Sacerdotales depuis le retour de Babylone.

Holoferne, irrité de la hardieſſe des Juifs, fit appeller les Chefs des Moabites & des Ammonites, peuples voiſins de la Paleſtine, & leur demanda ce qui pouvoit inſpirer tant de confiance aux Iſraëlites : à quoi Achior, chef des enfans d'Ammon, répondit par le beau diſcours qu'on lit au cinquième Chapitre du Livre de Judith. Il y dit entr'autres choſes, qui toutes méritent d'être recueillies & admirées, qu'un des effets ſenſibles de la protection de Dieu ſur les Juifs, étoit le retour d'une captivité qui les avoit privés autrefois de leur patrie : ils ont recouvré, *ajoûte-t-il*, la Ville de

Jérusalem qui est le siége de leur Religion. Le Texte Grec dit de plus, que ci-devant *le Temple avoit été rasé jusqu'aux fondemens*, ce que l'ancienne version exprime par ces mots, *Templum Dei illorum devenit ad solum*; & un Manuscrit de saint Germain par ceux-ci, *Templum Dei ipsorum factum est in planitie*: expressions qui dèsignent bien clairement la destruction totale du Temple sous le regne de Sédécias. On a tâché néanmoins jusqu'ici d'éluder cette preuve par deux subterfuges.

Premièrement on a observé que cette destruction du Temple n'est pas marquée dans la Version vulgate : réponse frivole, tant parce qu'il est toujours permis de recourir aux plus anciennes Versions, quand elles nc contredisent point celle de l'Eglise, que parce qu'en cet endroit le Texre de la Vulgate dèsigne une captivité totale : cap-

tivité qui avoit privé les Juifs de Jérusalem le siége de leur Religion ; captivité par conséquent qui ne peut-être que celle dont la destruction du Temple avoit été le principal & le plus funeste caractère.

On a observé en second lieu, que les termes de la version Grecque peuvent s'entendre non d'une destruction formelle du Temple, mais seulement de la profanation qui en avoit été faite, soit par les Rois idolâtres, soit par les Rois impies de Juda. Mais ceci, quoiqu'avancé par un nombre infini d'Ecrivains, ne peut tenir contre la force des expressions qui dénotent une destruction absolue. M. Gibert dit, sur ce point, des choses auxquelles il n'est pas possible de repliquer. Voyez simplement ce que signifient les termes Latins cités plus haut, *Templum devenit ad solum ; Templum factum*

est in planitie : que seroit-ce si nous produisions les termes mêmes de la Version Grecque !

Le discours d'Achior ne servit qu'à augmenter la colère d'Holoferne : ce Général tourna sur le champ ses armes contre les Juifs, & vint assièger la petite Ville de Béthulie. C'étoit-là que le Dieu d'Israël l'attendoit pour le faire périr ignominieusement. L'Histoire de Judith est trop connue pour qu'il soit nécessaire de l'achever ici. Il ne nous reste que la difficulté dont nous avons promis de rendre compte.

Dans les Extraits de Diodore de Sicile, recueillis par Photius, on lit que l'Holoferne, qui fit la guerre en Egypte pour le Roi d'Assyrie, Ochus, revint de son expédition ; qu'il fut comblé d'honneurs à son retour, & qu'*il mourut dans sa patrie* : circonstances fort contraires en apparence à la catastrophe de

l'Holoferne du Livre de Judith. M. Gibert donne à cette objection des réponses aussi spirituelles que plausibles. Contentons-nous de dire :

1°. Qu'il peut s'être glissé une fausseté dans le récit de Diodore, ou plutôt de ceux qu'il copie ; car dans cet endroit c'est une Généalogie des Rois de Cappadoce : morceau qui lui avoit été donné tout fait, & où l'on pouvoit avoir voulu dissimuler la honte d'Holoferne ; si vous n'aimez mieux penser que c'est une simple méprise qui s'est mêlée à cette Généalogie.

2°. Qu'on pourroit supposer deux expéditions d'Holoferne, l'une en Egypte, après laquelle il seroit revenu dans sa patrie, & l'autre en Judée où il auroit péri. Le Généalogiste des Princes de Cappadoce n'aura point connu cette seconde expédition, ou bien il aura voulu

voulu la ſupprimer pour l'honneur du Général, & il ſe ſera contenté de dire qu'Holoferne *mourut dans ſon pays*. M. Gibert croit voir quelque choſe d'affecté, de trop recherché, de ſuſpect par conſéquent dans cette obſervation ſur le retour & ſur la mort d'Holoferne : nous ne voulons pas le contredire en ce point ; mais à la lecture toute ſimple & toute naturelle de Diodore dans Photius, il ſemble qu'on ne ſe défie de rien, & qu'on trouve tout ce récit, ſans art & ſans apprêt. Du reſte les deux obſervations placées ci-deſſus ſuffiſent pour réſoudre toute la difficulté.

Il n'en reſte donc véritablement aucune dans le ſentiment de M. Gibert; au lieu que toutes les autres opinions qu'il indique en peu de mots, exigent des ſubtilités ſans nombre pour ſe ſoûtenir. C'eſt ce qu'il faudroit faire voir ;

mais nous étendrions trop cet Article, & il est nécessaire, encore une fois, de recourir aux deux Mémoires que nous estimons pleins de bonne critique & de vérité. Pour lire ces Mémoires avec plus de plaisir, il seroit à propos 1° de ne pas négliger le commentaire du Jésuite Sanctius, qui a aussi fixé l'époque de Judith après la captivité; il s'y trouve des explications qui rentrent dans celles de M. Gibert, & qui les appuient: 2° de remonter aux sources que cite l'Académicien. On acquiert une partie de sa force en consultant, avec lui, les livres qui autorisent si pleinement & si heureusement son opinion.

M. Frèret a fait des *Observations sur l'Histoire des Amazones*, plutôt pour infirmer que pour établir l'existence de ces femmes guerrières. Nous croyons bien que les Amazones d'Eschyle, celles du

temps d'Alexandre le grand, celles du fleuve Maragnon, celles de Bohème & plusieurs autres dont parlent les Poëtes & quelques Historiens, ne sont que des personnages créés & adoptés par le goût du merveilleux : mais nous ne croyons pas que le récit d'Hérodote, à ce sujet, soit *une de ces fictions historiques dont il égaie de temps en temps sa narration pour amuser ses lecteurs* : c'est le jugement qu'en porte M. Frèret, après être entré dans une espèce de réfutation de l'Historien Grec : réfutation qui ne nous paroît pas assez complette pour déterminer les suffrages en faveur du sçavant Académicien. Voici en peu de mots ce que raconte Hérodote.

Les Grecs eurent autrefois une guerre contre les Amazones qui habitoient aux environs du Thermodon. L'Historien ne dit point que ces femmes vécussent sans au-

cune ſociété avec les hommes ? opinion véritablement fabuleuſe ; & qui eſt aſſez détruite par l'impoſſibilité de maintenir & de perpétuer un corps de République uniquement composé de l'une des deux parties de l'eſpèce humaine, ſans union avec l'autre. Les Amazones furent vaincues dans cette guerre des Grecs, & pluſieurs d'entre elles ayant été priſes ſur le champ de bataille ; on les embarqua ſur trois vaiſſeaux pour les faire paſſer en Grèce ; mais ces héroïnes, jalouſes de leur liberté, égorgerent en mer ceux qui les conduiſoient. Enſuite, comme elles ne ſçavoient pas la manœuvre des Vaiſſeaux, le parti qu'elles prirent fut de s'échouer vers les rochers des Palus-Mæotides, & de prendre terre dans le pays habité par cette eſpèce de Scythes qui portoient le nom de *Libres.* M. Frèret appelle ces Scythes

Royaux ou *Paralates :* nous ſçavons que tel étoit le nom d'une tribu des Scythes ; mais Hérodote ne les confond point ici avec les Scythes *Libres.*

La bonne fortune des Amazones leur fit rencontrer un Haras ; elles ſe ſaiſirent des chevaux qui le compoſoient, & commencerent à faire des courſes ſur les terres des Scythes : ceux-ci armerent pour leur défenſe ; il y eut un combat entre eux & ces femmes étrangéres ; quelques-unes d'elles périrent dans la mêlée, & les Scythes reconnurent quels étoient les ennemis à qui ils avoient affaire. La nouveauté de l'évenement, & l'idée qu'ils avoient conçue de ces femmes belliqueuſes, leur inſpirerent le deſir de former des alliances avec elles. Hérodote raconte en détail comment le camp des jeunes Scythes fut placé près de celui des Amazones ; comment

peu-à-peu les esprits se conciliérent; comment des mariages conclurent cette espèce de scène mêlée d'Héroïsme & de Comique.

Cependant les Amazones unies avec les Scythes ne voulurent point vivre comme les femmes de cette nation, occupées de travaux domestiques & laissant aux hommes le soin de faire la guerre. Il fut convenu entre les nouveaux époux & leurs épouses guerrières, qu'on passeroit le Tanaïs, & qu'on s'établiroit au-delà de ce fleuve: ce qui fut exécuté sans rien changer aux mœurs des Amazones, dont la vie fut un exercice continuel des travaux de la guerre. Or de ces alliances avec les Scythes, est venue, *dit Hérodote*, la nation des Sauromates dont les femmes & les filles conservent les mêmes inclinations & les mêmes usages, jusques-là même qu'aucune fille ne pouvoit se marier

qu'après avoir tué un ennemi dans le combat. Hippocrate dit qu'il falloit en tuer trois pour acquérir le droit de prendre un époux : ce passage d'Hippocrate est important, parce qu'il confirme en partie l'histoire d'Hérodote, & parce qu'on apprend de cet Auteur que *dans l'enfance des Sauromatides on leur extirpoit ou desséchoit la mammelle droite, en y appliquant un vase d'airain échauffé : opération qui leur rendoit le bras droit plus souple & plus fort.*

M. Frèret attaque par deux raisons la narration d'Hérodote. Il dit 1º Que l'établissement des Scythes, dans les pays voisins du Tanaïs, est postérieur de plus de six siécles au temps d'Hercule & de Thésée, même dans la Chronologie d'Hérodote. Mais nous observons sur cela qu'il n'est parlé ni d'Hercule ni de Thésée, dans

la guerre que les Amazones eurent avec les Grecs. Plutarque, il est vrai, donne à Théſée la gloire d'avoir vaincu les Amazones : cependant rien ne nous oblige à confondre l'expédition dont parle cet Auteur avec celle que raconte Hérodote. D'ailleurs, quand une Tribu de Scythes ſe ſeroit établie aux environs du Tanaïs 600 ans après l'affaire des Amazones avec les Grecs, quel inconvénient y auroit-il à reconnoître, d'après le récit d'Hérodote, une premiére habitation de ces Scythes ou d'autres plus anciens, à 40 ou 50 lieuës au-delà du Tanaïs vers l'Orient? car l'Auteur Grec dit que les Amazones & leurs maris habiterent un pays qui étoit à trois journées au-delà du Tanaïs en tirant vers l'Orient. Nous ne voyons rien d'impoſſible ni de choquant dans ce ſyſtême ; & voilà d'abord une premiére objection de M. Frèret, la-

quelle ne nous paroît nullement concluante.

Il en propose une seconde : c'est que les Amazones, prises par les Grecs, devoient être en petit nombre, puisqu'on les embarqua sur trois vaisseaux dont chacun ne pouvoit guères contenir que 120 personnes. Car, selon la remarque de Thucydide, telle étoit la grandeur des bâtimens les plus forts qu'on mettoit en mer dans les temps héroïques. Mais, reprend M. Frèret, si ces femmes n'étoient pas plus de 300, il n'a pas pû venir de leur alliance avec les Scythes, une Nation aussi puissante qu'elle l'étoit sous le régne de Darius, fils d'Hystaspe : Nation partagée entre plusieurs tribus, *dont une seule occupoit un espace de quinze journées en longueur &c.*

Cette difficulté nous paroît encore moindre que la première : & d'abord le passage de Thucydide

ſur la grandeur des vaiſſeaux qu'on mettoit en mer dans les temps héroïques, n'a pour objet qu'un cas particulier qui eſt l'armement des Grecs contre Troye : on ne peut en tirer une concluſion générale qui ſerve de principe. D'ailleurs, ſi l'on diſoit que les Grecs, vainqueurs des Amazones, firent conſtruire, pour les tranſporter, trois bâtimens d'une grandeur extraordinaire ; comment pourroit-on réfuter cette ſuppoſition qui n'a certainement rien de chimèrique ? Mais quand il n'y auroit eu ſur les trois vaiſſeaux des Grecs que 300 Amazones, quand même on en retrancheroit quarante ou cinquante qui auroient péri dans leur combat avec les Scythes ; comment auroit-on droit de conclure que 250 mariages n'ont pû ſuffire pour former une grande Nation depuis les temps héroïques, ou quelques ſiècles avant le ſiège de Troye, juſ-

qu'au régne de Darius fils d'Hyſtaſpe, troiſième Roi des Perſes après Cyrus ? On donne là un eſpace de huit ou neuf ſiècles : or les Calculateurs ſçavent ce que produiroient 250 mariages dans un tel intervalle : le nombre d'hommes qui en ſortiroient, ſeroit plus que ſuffiſant pour le double ou le triple des peuplades ou tribus qu'Hérodote diſtingue dans la Nation des Scythes. C'en eſt aſſez ſur cette controverſe, où nous ne ſommes entrés que pour avoir lieu de dire qu'il n'eſt point aiſé, dans les détails particuliers, de mettre en évidence les prétendues fictions d'Hérodote.

M. l'Abbé Geinoz, autre Académicien très-eſtimable & très-regretté par les gens de Lettres, défend le même Hiſtorien contre les accuſations de Plutarque. On trouve ici un ſecond Mémoire ſur ce ſujet : le premier avoit paru dans

le XIX[e] Tome de l'Académie. La lecture de ces pièces Académiques acheve de convaincre qu'on s'eſt permis à l'égard d'Hérodote beaucoup de jugemens hazardés : c'eſt ce que nous voudrions faire voir en ſuivant les Mémoires de l'Abbé Geinoz ; mais le temps & les bornes du Journal nous preſſent.

Il appartenoit à M. le Comte de Caylus, plus qu'à perſonne, de parler des Beaux-Arts dans une Académie qui les aime & qui s'en occupe, au moins quant à la partie littéraire dont l'éclat leur eſt ſi favorable. Le célèbre Académicien comprend, ſous le nom de Beaux-Arts, l'Architecture, la Peinture, la Sculpture, & il ſe propoſe de faire voir *l'extrême conſidération que les Grecs avoient pour ceux qui les cultivoient avec ſuccès* : c'eſt le ſujet du Mémoire qui met ſous les yeux quatre choſes auſſi agréables qu'inſtructives. 1° Les

ſoins que les Grecs ont pris pour l'éducation de la jeuneſſe, quant à la partie des Arts. 2° La conſidération perſonnelle que les Princes & les Rois ont marquée pour les grands Artiſtes. 3° Celle des Villes & des Sociétés particuliéres, rendue publique par les priviléges & les diſtinctions qu'elles ont accordés à ceux de leurs citoyens qui devenoient célèbres par leurs productions. 4° Cette même conſidération marquée d'une manière encore moins équivoque par le prix exceſſif, auquel les Grecs portoient les ouvrages dignes de leur eſtime. Ces quatre Articles comprennent tout ce qu'on peut dire ſur la matière préſente.

Quoi de plus remarquable d'abord que l'attention des Grecs à faire entrer les Beaux-Arts dans l'éducation de leurs enfans? François Junius, qui a fait un gros Livre *ſur la Peinture des Anciens*, nous

apprend, à ce ſujet, des choſes fort particuliéres. Il déterre, par exemple, un paſſage d'Ariſtote qui explique pourquoi on vouloit, dans la Grèce, que la jeuneſſe ſe cultivât du côté des Arts; c'étoit pour bien juger de la beauté & de la bonne grace répandues dans les Etres qui peuplent cet univers; c'étoit pour faire un commerce judicieux, pour ne tromper ni n'être trompé quand il feroit queſtion d'acheter ou de vendre les ouvrages de l'Art, Tableaux, Statues &c. M. le Comte de Caylus, qui mêle à tout ce qu'il écrit, ſur les Arts, des vuës profondes & des penſées réfléchies, croit qu'Ariſtote ſpécifiant la Peinture dans ſon texte, on pourroit ſubſtituer à l'idée de ce Philoſophe l'Art du deſſein, comme étant moins compliqué & d'un uſage plus univerſel que l'Art de peindre. Il s'appuie même en ceci de l'autorité de Pline. Mais ce qu'il re-

marque sur-tout, d'après ce dernier Auteur, c'est que les Grecs défendirent aux esclaves la pratique & l'exercice des Beaux-Arts : *Cette exclusion*, ajoûte l'Académicien, *suffisoit seule pour engager les hommes de condition libre à se distinguer dans leurs études : des distinctions plus foibles produisent tous les jours des impressions considérables dans l'esprit des hommes.*

» Que devoit donc produire » celle-ci, *continue M. de Caylus*, quand de jeunes gens, pleins » de feu & d'émulation, étoient » témoins des honneurs que les » Rois rendoient à quelques Artis» tes célèbres? « Et c'est ici la seconde preuve du prix qu'on attachoit au mérite des Arts. On sçait en quelle considération Apelle fut toujours auprès d'Alexandre. L'Histoire conserve même certains propos qui témoignent à quel degré

de familiarité, le Peintre étoit parvenu vis-à-vis du Conquérant de la Perse & de l'Inde. M. le Comte de Caylus ne dissimule point ce qu'il peut y avoir de trop dans des façons de parler si éloignées du style des courtisans : mais il observe qu'après tout on ne voit point qu'Alexandre en ait été blessé, ni que les Historiens en aient pris occasion de blâmer Apelle.

On n'oublie point ici l'histoire fameuse de Démétrius Poliorcète qui pardonna aux Rhodiens, & se désista de l'entreprise formée contre leur Ville, en considération de Protogène & de son admirable Tableau de Jalyse. Notre Auteur rappelle le trait entier d'après Aulugelle qu'il auroit été possible néanmoins de critiquer, puisque cet Ecrivain assure, contre la foi de tous les autres Anciens, que Protogène étoit *mort* en ce temps-là. Cette circonstance d'ailleurs

rendroit inutile la belle réflexion de M. le Comte de Caylus : *Le Peintre*, dit-il, *vivoit encore, & l'on ſçait aſſez que, dans tous les temps, les hommes ont attendu la mort des Auteurs en tout genre, pour leur donner les éloges les plus mérités, ſoit qu'un ſentiment d'envie les conduiſe, ſoit qu'ils ne priſent que ce qu'ils n'ont plus la liberté de faire exécuter, ou le plaiſir de voir naître ſous leurs yeux, & que leur eſtime ſoit produite par leur regret.*

Mais quoi qu'il en ſoit de la mépriſe d'Aulugelle, l'Académicien trouve le procédé de Démétrius ce qu'il y a de *plus frappant* en ce genre, dans tous les monumens de l'Hiſtoire. » Qu'on ſe repréſente » les idées d'un Prince à la tête » d'une armée victorieuſe ; & c'eſt » aſſurément ſe peindre toutes les » vanités enſemble : ce Prince, » pour conſerver un ſimple ou-

» vrage de l'art, se surmonte lui-
» même ; en un mot, sacrifie la
» gloire & toutes les idées reçues
» par les hommes ! Je crois bien
» que ce procédé, fort beau pour
» le sujet que je traite, ne se passa
» point sans plaisanterie de la part
» des soldats « &c. Il faudroit ici transcrire des pages entiéres, pour faire sentir l'intérêt que l'Auteur prend & concilie à son sujet. Il détaille de même les faits qui prouvent la considération qu'eurent les Républiques & les Villes pour les grands Artistes. Il insiste après cela sur le prix excessif, auquel on a porté les ouvrages parfaits. Cet endroit du Mémoire est plein d'agrément, parce que l'Auteur ajoûte au récit des faits quantité de pensées fines & toutes appropriées à la gloire des Arts. Vers la fin il s'appuie, en quelque sorte, du témoignage de toute la Littérature pour donner plus d'éclat à la ma-

tière qu'il traite. » Tout ce qu'on » a accordé, *dit-il*, aux Artistes, » dans ces temps si reculés, me pa- » roît fort au-dessous de l'estime, » de l'amitié & du commerce des » Poëtes, des Orateurs, des Histo- » riens, des Philosophes, enfin des » gens d'esprit qui, pénètrés eux- » mêmes des beautés de l'art & du » mérite des Artistes, les ont célé- » brés de tout leur pouvoir.« Sui- vent les preuves tirées de Plutarque, de l'Anthologie, &c.

Les Anciens ont moins parlé des Architectes, que des Peintres & des Sculpteurs. M. le Comte de Caylus est *étonné de leur silence sur une si belle partie des Beaux-Arts*, & il *avoue qu'il ne peut en deviner la raison*. Qui la devinera donc après lui ? Voici cependant une conjecture. Les Peintres & les Sculpteurs imitoient les Poëtes, ou plutôt ils formoient des Poëmes en figures : raison capitale pour

leur accorder un degré de conſidération au-deſſus des Architectes. Car chez les Grecs, la Poeſie étoit une ſorte de Science divine ; & depuis Homère, les Poëtes étoient honorés comme des génies qui avoient le ſecret des Dieux. L'application eſt bien aiſée à faire aux Peintres & aux Sculpteurs : c'eſt-à-dire, qu'on peut juger par-là que ces Artiſtes participoient à l'eſtime publique dont jouiſſoient les Poëtes. Mais M. le Comte de Caylus dira mieux que nous, s'il veut approfondir ce ſujet. Nous finiſſons en promettant de reprendre la ſuite des Mémoires compris dans ce Volume de l'Académie.

ARTICLE XIX.

MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ Royale des Sciences & Belles-Lettres de Nancy. Tome troisième, in-12. *p. 365.* A Nancy, chez Pierre-Antoine, &c. M. DCC. LV.

LE Recueil que nous annonçons ne contient guères que des Discours de réception à l'Académie de Nancy, ou faits à l'occasion de quelque réception. Nous rendrons compte de ceux qui ont pour objet la discussion de quelque point de Littérature. Quant aux Discours qui ne sont qu'un tissu d'éloges, de complimens & d'aveux modestes, prescrits par la coûtume, nous n'en parlerons pas. Le Public sçait quel est, en ce genre, le goût de toutes les haran-

gues Académiques qui se sont faites, qui se font & qui se feront.

M. l'Abbé de Montignot, Chanoine de Toul, examine, dans son Discours de reception, l'usage que Virgile a fait des Poëmes d'Homère. Il n'est pas douteux qu'il n'y ait beaucoup de rapports entre le Poëme Latin & les deux Poëmes Grecs. Quand on lit avec une attention réfléchie l'Iliade & l'Odyssée, on en voit, pour ainsi dire, sortir l'Enéïde. Ces rapports & cette ressemblance sont si sensibles, au jugement des Admirateurs outrés d'Homère, qu'ils ont prétendu que l'Enéïde devoit passer pour l'Ouvrage du Poëte Grec. Si leur prétention est fondée, il faut du moins qu'ils conviennent que l'Enéïde est le plus bel Ouvrage d'Homère.

M. l'Abbé de Montignot commence par tracer le plan de l'Iliade & de l'Odyssée; il en parcourt les

différents épiſodes ; il en montre la contexture & les liaiſons ; il développe la dépendance que les principaux incidens ont entre eux. Sous les murailles de Troye, il s'éleve une querelle dans l'armée des Grecs. Achille eſt inſulté par Agamemnon, & ſe voit enlever Briſéïs. Une colère impétueuſe s'empare du cœur d'Achille ; il veut laver cet outrage dans le ſang d'Agamemnon ; il ſe prépare à la vengeance ; Minerve l'arrête, & ſuſpend la fureur d'Achille : il obéit à la Déeſſe ; mais il n'étouffe point ſon reſſentiment ; il ſe retire dans ſa tente, & jure de ne plus prendre part au ſuccès de la guerre. Sa retraite laiſſe, dans l'armée, un vuide dont les Troyens profitent. Jupiter leur inſpire une ardeur nouvelle ; l'effroi ſe repand dans le camp des Grecs ; Hector les pourſuit, la flamme à la main, juſques ſur leurs vaiſſeaux. A la vue

des dangers qui le menacent ; Agamemnon oubliant la fierté des Atrides, s'abbaiſſe juſqu'à devenir ſuppliant : il implore le ſecours de ce même Achille qu'il a bravé ; il lui envoie des Ambaſſeurs : aux promeſſes les plus flatteuſes, l'éloquence ajoûte inutilement ce qu'elle a de plus touchant ; Achille demeure inflexible. Cependant ſon ami Patrocle obtient la permiſſion d'aller combattre. Sa préſence ranime les Grecs ; mais il périt bientôt ſous les coups d'Hector. A cette nouvelle, Achille eſt pénètré de la plus profonde douleur ; ſa gloire & ſon amour outragés l'avoient retiré du combat ; l'honneur & l'amitié l'y rappellent. Il s'arme, il cherche Hector, il l'atteint & l'immole aux mânes de Patrocle.

Le ſujet de l'Odyſſée eſt auſſi ſimple que celui de l'Iliade ; mais ce ſecond Poëme eſt dans un genre tout différent. L'Iliade eſt preſ-

que toute en action. L'Odyssée ne contient guères que des récits. » Que présente-t-elle? Les mal- » heurs d'un Prince devenu célè- » bre par la guerre de Troye, » les périls qu'il a courus sur mer, » les obstacles presqu'invincibles » qu'une Divinité ennemie oppo- » soit à son retour en sa patrie, » & la prudence qu'Ulysse em- » ploie pour les surmonter. « L'Odyssée, *dit Longin*, se ressent un peu de la vieillesse du Poëte; mais cependant c'est toujours la vieillesse d'Homère, que l'on peut comparer au Soleil fatigué de sa course & prêt à se plonger dans l'Océan à la fin d'un beau jour; il n'a plus ni le même éclat, ni la même chaleur : il est accessible à nos regards.

Après avoir exposé, dans toute leur étenduë, les sujets de l'Iliade & de l'Odyssée, M. l'Abbé de Montignot fait voir la manière

dont Virgile a profité des Poëmes Grecs, qu'il a, pour ainsi dire, fondus dans l'Enéide. L'Odyssée a servi de modèle aux six premiers livres du Poëme Latin, & les six derniers sont exécutés d'après l'Iliade.

Virgile n'aura-t-il donc que le mérite d'une imitation heureuse? Pour le penser, il faudroit n'avoir jamais lû l'Enéide. Virgile imite-t-il Homère? c'est en maître qu'il l'imite; il dispose avec choix tout ce que la brillante imagination d'Homère avoit jetté avec une profusion qui ne connoît point de régle. Les endroits qu'il emprunte du Poëte Grec, il semble les inventer & les créer de nouveau. Comparez l'Episode de Didon avec ceux de Circé & de Calipso; la descente d'Enée aux enfers avec celle d'Ulysse; le Bouclier d'Enée avec celui d'Achille; l'expédition de Nisus & d'Euryale dans le camp des Rutules, avec celle de Dio-

mède & d'Ulysse dans le camp des Troyens ; vous verrez que Virgile laisse bien loin derrière lui son guide & son modèle. Il sçaura même prendre un essor qu'il ne devra qu'à lui seul, & il n'en paroîtra que plus admirable. Enfin, s'il nous étoit permis de dire notre pensée sur le mérite des deux plus grands Poëtes qui furent jamais, nous les comparerions aux deux Peintres fondateurs de l'Ecole Romaine. Homère nous représenteroit Michel Ange : Virgile seroit le Raphaël de la Poësie.

Pour donner à sa dissertation un tour plus intéressant par une figure hardie, M. l'Abbé de Montignot ressuscite en quelque sorte Virgile, & l'introduit dans l'Académie de Nancy. » Imaginons à » présent que Virgile travaille son » Enéide de nouveau, & à l'aide » de cette fiction examinons l'u- » sage qu'il fera de l'Iliade & de

» l'Odyssée. ... Prêtons nous un » moment à cette supposition : » c'est le Poëte Latin qui va nous » entretenir.... Le héros de mon » Poëme est un Prince Troyen, le » fondateur d'un nouvel Etat qui » fera un jour la loi à l'univers, » & cet Etat, c'est l'Empire Ro- » main, &c. « Tout le plan de l'Enéide est exposé dans la suite du Discours de l'Académicien. Il faut bien du courage pour se charger de doubler Virgile & de le faire parler. M. l'Abbé de Montignot sent toute la difficulté de l'entreprise. » Il y auroit *dit-il*, de la » présomption à penser que les » réflexions de Virgile n'étoient » ni plus étudiées, ni plus fines, » ni plus combinées ; puisqu'il » n'appartient qu'à Virgile de ren- » dre raison de sa composition & » d'exposer ses vuës. « La grande conformité de l'Enéide avec l'Iliade & l'Odyssée semble auto-

riser à croire que Virgile a fait une partie des raisonnemens que notre Auteur lui prète. Il se trouve parmi ces raisonnemens quelques observations que nous n'oserions garantir, & qui même nous paroissent peu fondées : nous en citerons un exemple : M. l'Abbé de Montignot fait dire à Virgile *qu'Homère attend un peu tard à donner des délassemens sur le tombeau de Patrocle, à la fin d'un Poëme de vingt mille vers.*

Nous n'incidenterons pas sur ce que notre Auteur augmente de près d'un quart le nombre des vers de l'Iliade, puisqu'elle n'en contient que 15693 ; mais nous dirons que la célébration de ces Jeux, qui sont placés au 23e Livre de l'Iliade, & non pas au 22e (comme l'indique la citation marginale de l'Académicien,) ne pouvoit guères se faire plutôt. Ces Jeux pendant la vie d'Hector au-

roient choqué la vrai-semblance. Les Grecs trop occupés du soin de défendre leurs retranchemens & leurs vaisseaux contre l'infatigable Hector qui les attaquoit nuit & jour, devoient-ils, pouvoient-ils même s'amuser à la Lutte, au Pugilat, à la Course, &c?

Nous nous sommes un peu étendus sur cette Dissertation qui, en général, est estimable, malgré quelques négligences dans le style: on doit toujours accueillir avec distinction un Auteur qui, se roidissant contre la frivolité de notre siècle, ose paroître avoir lû les ouvrages immortels de l'antiquité. Au reste la méthode qu'a suivie M. l'Abbé de Moncignot, dans cette Dissertation, est excellente pour se former le goût & pour l'épurer. En étudiant de près la marche du génie des grands hommes, on s'accoûtume insensiblement à penser d'après eux & com-

mes eux. Pour bien connoître Homère, il faut consulter Virgile. C'est ce que Pope a dit si ingénieusement dans ces deux vers :

Still with itself compar'd, his texte Peruse;
Or let your comment be the Mantuan muse.

Essai on Criticism.

Ces Vers ont été heureusement rendus par M. l'Abbé du Renel.

Lui-même avec lui-même il faut le comparer;
Et que le seul Virgile en soit le commentaire.

Il y a dans ce Recueil deux Discours d'un Auteur illustre. M. le Comte de Tressan, Lieutenant-Général des armées du Roi, & membre de presque toutes les Académies Sçavantes de l'Europe, manie avec un égal succès la Lan-

ce d'Achille, la Lyre d'Horace, & le Compas d'Euclide. Le premier de ces Discours nous présente des observations importantes sur les progrès des Arts, & sur les nouvelles découvertes qu'on a faites dans les Sciences depuis l'institution des Académies. » Jamais
» siècle ne fut plus fécond que le
» nôtre en découvertes utiles &
» en observations constatées par
» l'aveu de l'univers. Les Insectes
„ sont suivis dans les détails les
„ plus intimes de leur méchanis-
„ me.... Les phénomènes de la
„ Glace & des Aurores boréales
„ ne nous sont plus inconnus....
„ La figure & les deux diamètres
„ de la Terre, sont déterminés
„ par un travail qui confirmant
„ les propositions du Chevalier
„ Newton, fait partager à la Na-
„ tion Françoise l'honneur que
„ l'Angleterre a reçu de ses ou-
„ vrages.... Quel trouble l'aber-

„ ration des fixes n'eût-elle pas
„ porté dans le systême du Ciel,
„ si celui qui l'observa le premier
„ ne l'eût pas expliquée ? . . . Nous
„ commençons à approcher avec
„ plus de précision que jamais des
„ points fixes qui peuvent déter-
„ miner les longitudes. . . . Le mi-
„ roir d'Archimède vient de nous
„ être restitué ; & peut-être mê-
„ me d'une façon supérieure. . . .
„ L'Aiman, cet écueil des anciens
„ Physiciens, cette puissance tou-
„ jours éprouvée, toujours dé-
„ finie, cependant si peu connue,
„ cet Aiman est aujourd'hui non-
„ seulement imité, mais surpassé
„ en force magnétique par un
„ célèbre membre de la Société
„ de Londres. * . . . Quelque fé-
„ conde que soit l'Electricité en
„ phénomènes, la contrariété ap-

* M. Knight inventeur des aimans artificiels.

,, parente de ses expériences, mal-
,, gré l'impossibilité de soumettre
,, sa vélocité au calcul, cette espèce
,, de Protée commence à nous
,, prouver son utilité. " Toutes ces découvertes & bien d'autres que les bornes d'un extrait ne nous permettent pas même d'indiquer, sont exposées dans ce Discours avec beaucoup d'étendue, d'intelligence & de profondeur. M. le Comte de Tressan prononça le second Discours en présence du Roi de Pologne, à l'occasion de la distribution des Prix. Nous renvoyons le Lecteur à ces deux ouvrages : ils sont écrits d'un style clair, élégant, naturel, propre d'un homme de qualité qui n'est point au-dessous de la matière qu'il traite, & qui ne se croit pas au-dessus d'elle.

Quel *rang doit tenir dans la Littérature l'Eloquence sacrée?* Telle est la question que M. l'Abbé

Clément, Prédicateur & Aumônier du Roi de Pologne, examine dans son discours de réception à l'Académie. Ce sujet est rempli & traité avec la décence & la gravité qu'il exige. » Par où doit-on » juger d'une science, *dit l'Au-* » *teur?* Par la fin qu'elle propose » à ceux qui la cultivent ; par les » moyens qu'elle leur fournit pour » arriver à cette fin ; par les suc- » cès. « Ce sont-là les trois parties de ce Discours. L'Orateur fait voir qu'en comparaison du bien que l'Eloquence sacrée se propose de procurer aux hommes, à peine doit-on compter pour quelque chose les avantages qu'on peut retirer des autres Arts. » L'Eloquence sa- » crée s'éleve seule jusqu'à cette » existence éternelle qui associe » l'homme en quelque sorte à la » Divinité. . . . Et manque-t-elle » de moyens pour y réussir ? Ce » n'est point seulement aux génies

„ profonds & nerveux, qu'il est
„ donné de traiter les vérités
„ sublimes de la Religion. On
„ peut, avec une simplicité naïve,
„ les mettre à portée des esprits
„ les plus foibles, sans même of-
„ fenser la fastidieuse délicatesse
„ des esprits forts. Nos mystères
„ & nos dogmes ne perdent rien
„ de leur majesté, soit qu'ils soient
„ raisonnés avec profondeur &
„ avec force, soit qu'on les expo-
„ se naturellement & sans art.
M. l'Abbé Clément déplore, avec beaucoup de sentiment, l'ignorance & la paresse des Prédicateurs de nos jours, qui négligent l'étude des Pères de l'Eglise. C'est en effet dans les écrits des Ambroise, des Augustin, des Basile & des Chrysostome &c. c'est dans ces sources toujours pures & toujours fécondes, que l'on peut puiser cette éloquence mâle & rapide qui étonne & captive la raison; cette élo-

quence douce, tendre & persuasive qui gagne les coeurs: C'est sur ces grands modèles que se sont formés les Bourdaloue, les Cheminais & les Massillon : » trop peu connus
„ les PP. de l'Eglise, aujourd'hui,
„ sont moins estimés peut-être,
„ & de-là le dépérissement de l'E-
„ loquence sacrée. On amuse, on
„ n'instruit pas ; on disserte, on
„ ne persuade pas : on flatte, on
„ ne touche pas. « En parlant des succès & des triomphes de l'éloquence sacrée, l'Auteur dit : » Qui
„ vous semble avoir fait davan-
„ tage & mériter plus d'éloges,
„ l'Orateur de Rome qui, par l'in-
„ sinuante & flatteuse douceur de
„ sa parole, arrache des traits de
„ clémence à César, malgré César
„ lui-même, ou le Chrysostome
„ de la France qui, par la force &
„ la véhémence de son raisonne-
„ ment, proscrit le luxe de la
„ Cour la plus magnifique qui fût

„ dans l'univers : Victoire écla-
„ tante certainement autant que
„ difficile, dont le monument reste
„ encore dans le nom des étoffes
„ communes * qu'il fit substituer
„ aux anciens parures.

On ne croiroit pas que la mode étendît son empire jusques sur ce qui paroît devoir n'être que du ressort de la raison. Rien pourtant n'est plus vrai ; & à la honte de la Philosophie, c'est la mode qui décide arbitrairement de la bonté d'un systême : cela prouve qu'il y a beaucoup de peuple, même parmi les Philosophes. Le systême de Descartes s'est établi sur les ruines de ce qu'on appelloit la Philosophie du Lycée : les tourbillons devenus trop vieux en moins d'un

---

* „ *Bourdaloue*, petite étoffe que ce
„ grand Orateur mit en mode pendant
„ un des Carêmes qu'il prêcha à la Cour
„ de Louis XIV.

siècle, trouvent à peine des défenseurs. Le systême de Newton, quoique beaucoup plus jeune, perd insensiblement le mérite de la fraîcheur & de la nouveauté : peut-être sera-t-il remplacé par un successeur qu'on oubliera bientôt lui-même à son tour. Quoi qu'il en soit, il ne tiendra pas à M. l'Abbé Sigorgne que le régne de Newton ne soit immortel. Cet Auteur, déja bien connu par son Livre des Institutions Newtoniennes, a signalé son entrée dans l'Académie de Nancy, par une Dissertation sur le systême des tourbillons de Descartes, & sur la gravitation universelle de Newton. M. l'Abbé Sigorgne croit trouver, dans le systême physique de Descartes, tous les défauts de l'hypothèse astronomique de Tycho. Si cette hypothèse embarrasse le ciel d'un nombre infini d'épicycles & de cercles déférens qui lui servent d'entraves ; si elle le suppose dans

un mouvement capable de le réduire en cendre ; dans le système de Descartes, *disent les Newtoniens*, le ciel est surchargé d'une masse énorme de matière qui est dans le mouvement le plus rapide & le plus varié ; & cela pour faire mouvoir un petit nombre de corps dont la totalité n'est qu'un point, qu'un atôme par rapport à toute cette étendue immense des plaines célestes. Pour justifier le parallèle qu'il établit entre le Cartésianisme & l'hypothèse de Tycho, l'Auteur entre dans une analyse que nous sommes obligés d'omettre, parce qu'elle nous meneroit trop loin; il la finit par ces mots : » Le Cartésianisme ne représente donc les » objets qu'en gros, il se refuse à » tous les détails ; il n'a donc au- » cun avantage sur l'hypothèse de » Tycho, il en a tous les inconvé- » niens.

M. l'Abbé Sigorgne n'a rappro-

ché le Cartésianisme de l'hypothèse astronomique de Tycho, que pour comparer ensuite le Newtonianisme avec le système de Copernic. Aussi prétend-il voir dans celui-ci la preuve du système de la gravitation universelle. Selon lui, ces deux systêmes ont entre eux la plus exacte analogie, la plus parfaite ressemblance : l'un n'est en quelque sorte que la démonstration de l'autre : tous les deux brillent par une admirable simplicité ; tous les deux n'emploient qu'un petit nombre de ressorts. Mais que doit-on penser de cette attraction qui est comme l'ame du Newtonianisme, dira un Cartésien ? Qu'est-ce que l'attraction ? Est-elle un premier principe ; une loi primordiale émanée de la puissance immédiate du Créateur ? Ou bien dépend-elle d'une cause supérieure, d'un mouvement inconnu qui affecte toutes les parties de la ma-

tière ? En un mot, n'est-elle pas une de ces *qualités occultes* si heureusement imaginées par les Péripatéticiens pour se tirer d'embarras ? Ce sera peut-être toujours ici le *defecit* du système Newtonien. Ses partisans ne commencent-ils pas à reconnoître que cet Article ne sera peut-être jamais bien décidé ? Autrefois ils nous donnoient l'attraction pour la Loi de la nature : c'étoit le ressort puissant, la cause première, le principe efficace de tous les phénomènes. Aujourd'hui ils insinuent qu'elle est peut-être elle-même l'effet d'une cause ultérieure : concluons que l'expérience justifie de plus en plus la bonté de ce mot d'un Ancien : *Philosophi gladium habent, scutum non habent.* Les Philosophes sont plus heureux à attaquer, qu'à se défendre.

Au reste le discours de M. l'Abbé Sigorgne a un mérite indépendant

de la vérité du systême Newtonien. Le style en est élégant & ingénieux. On en jugera par le morceau suivant : » Descartes étudia moins le » monde qu'il n'entreprit de le cons- » truire. Ce ne fut pas à la recher- » che des Loix qui l'animent, qu'il » s'appliqua ; il se hazarda de lui » en prescrire ; &, pour se venger » en quelque sorte, du soin qu'il » semble que la nature ait pris de » se cacher, il osa la traiter en » maître.

» Plus froid, plus timide & plus » lent, Newton marcha avec plus » de respect. Plus soigneux de voir » que d'imaginer, plus occupé à » déduire qu'à supposer, il se fit le » disciple de la nature & l'étudia » dans ses procédés. Il pensa moins, » comme Descartes, à prendre la » vérité d'assaut, qu'à la surprendre » dans ses démarches ; & la suivant » à la file de ses opérations, faut-il » s'étonner qu'il soit parvenu jus-

» qu'au temple qu'elle habite, &
» où elle se dérobe aux regards des
» profanes ?

M. Devaux, Lecteur du Roi de Pologne, prononça le jour de sa réception un Discours *sur l'Esprit philosophique*, qu'il dit être le caractère distinctif de notre siècle. Cet Esprit philosophique ne consiste pas seulement dans l'amour de la Philosophie, puisque, dans les siècles les plus barbares, la Philosophie a trouvé des disciples & des partisans. Ce n'est pas non plus précisément l'art de raisonner, cet art ingénieux & utile créé, pour ainsi dire, par Aristote. » Ce grand
» homme, *dit M. Devaux*, que
» des temps d'ignorance ont trop
» cru & non pu trop louer ; que
» nous croyons peut-être trop peu,
» & que nous commençons à ne
» pas louer assez, fit tout pour les
» progrès du raisonnement, & fit
» peu pour les progrès de la raison. »

» L'Esprit philosophique dut sa naissance au goût déterminé que la » Philosophie de Descartes inspira » pour la vérité « &c. L'Orateur envisage l'Esprit philosophique relativement aux services importans qu'il a rendus à la Religion, à l'Etat & à la Société : mais quels sont les services que l'Esprit philosophique a rendus à la Religion? Lui a-t-il donné un degré de vérité & de certitude de plus qu'elle n'avoit? Non, sans doute : la Religion sainte que nous professons n'étoit ni moins vraie, ni moins certaine avant l'époque à laquelle notre Auteur fixe la naissance de l'Esprit philosophique. Elle portoit alors, comme aujourd'hui & comme elle portera dans tous les siècles, l'empreinte & le caractère infaillible de la Divinité : ses fondemens ne sont pas moins inébranlables que le thrône du Dieu vivant qui en est l'auteur & le consom-

mateur. En quoi donc peut-on dire que l'Eſprit philoſophique a ſervi la Religion? C'eſt, *répond M. Devaux*, que » l'Eſprit philoſophique » nous a appris à mettre, dans un » jour plus frappant, les témoigna- » ges authentiques de la vérité » de la Religion; & par-là leur a » donné une nouvelle force. Cette » Religion divine, *ajoûte-t-il*, n'a » pas beſoin de défenſeurs; mais » cependant elle a daigné quelque- » fois confier ſa cauſe à la raiſon » humaine... N'eſt-ce point outra- » ger la Religion, que de craindre » contre elle l'application d'une » méthode qui ne peut être avan- » tageuſe qu'à la vérité? « La Religion chrétienne ne redouta jamais l'examen d'un eſprit vraiment philoſophe. Pour être crue, elle ne demande qu'à être étudiée. De ſon ſein ſortira toujours un torrent de lumières, qui diſſipera les ombres dont voudroit la couvrir l'incré-

dulité. Nous ne craignons pas de le dire, la vraie Philoſophie n'enfante pas les monſtrueuſes erreurs du Matérialiſme : ces erreurs ne ſont que l'ouvrage du vice qu'elles favoriſent, & le partage des demi-Philoſophes, eſpèce d'hommes plus mépriſables encore que les demi-Sçavans.

Si nous ne ſommes plus en proie aux calamités inſéparables des agitations inteſtines ; ſi la Monarchie Françoiſe ne flotte plus entre une fauſſe liberté, & une fauſſe ſoumiſſion ; ſi nous ſommes guéris de ce penchant à la faction, qui croiſſant à l'ombre du thrône qu'il tâchoit d'ébranler, paſſoit de la Cour à la Ville, & de la Ville aux Provinces ; c'eſt à l'Eſprit philoſophique que nous en ſommes redevables, parce qu'en nous éclairant ſur nos devoirs envers nos maîtres, il a redoublé notre amour & notre attachement pour eux, comme il a

redoublé leurs soins attentifs pour nous en les éclairant sur ce qu'ils nous doivent. » Il leur a fait com-
» prendre que de notre obéissance
» doit naître notre félicité, & qu'il
» est de leur devoir de nous la pro-
» curer.« Cet Esprit philosophique a porté sa méthode dans toutes les parties de l'administration. » N'est-
» ce pas en s'appuyant sur ces prin-
» cipes que la Finance, qui mar-
» chant, pour ainsi dire, à l'aveu-
» gle, appauvrissoit le peuple sans
» enrichir le Souverain, devient
» une Science profonde qui s'ap-
» plique à rendre l'un plus puis-
» sant, en retranchant toute dépense
» inutile, & à ne faire supporter à
» l'autre que le poids indispensable
» des dépenses nécessaires ?« Ce même Esprit philosophique a été utile à la société : il a épuré & adouci nos mœurs. Tous ces différents objets, que nous n'avons pu qu'indiquer rapidement, sont traités

traités avec beaucoup de force & de clarté.

M. de Solignac, Secrétaire de l'Académie de Nancy, dans une Lettre fort ingénieuſe qu'il écrit à M. Fréron, réclame pour le Sieur Roxin, Peintre du Roi de Pologne, une partie de la gloire que le Sieur Picaut s'eſt acquiſe à ſi juſte titre. On ſçait que cet habile Artiſte a trouvé le ſecret de reſſuſciter en quelque ſorte les plus grands Peintres, en donnant à leurs chefs-d'œuvres une eſpèce d'immortalité phyſique. Il a l'art de tranſporter d'anciens Tableaux ſur un nouveau fonds. Or ce ſecret admirable, il y a plus de vingt ans, que le Sieur Roxin le poſſéde, & qu'il en fait uſage. » En 1736, on l'a vû enle-
» ver de deſſus les anciennes toiles
» des Tableaux de prix, Tableaux
» écaillés, ternis de moiſiſſure, per-
» cés même en pluſieurs endroits,
» & qui, depuis ce temps, paroiſ-

„ sent & sont en effet aussi entiers, „ aussi frais & aussi brillans, qu'ils „ l'étoient en sortant d'être achevés „ de peindre.

Pour constater le talent du Sieur Roxin, de maniere qu'on ne pût le révoquer en doute, l'Académie, par ordre du Roi de Pologne, mit son sceau sur deux Tableaux *usés de vetusté, & qui étoient presque en lambeaux.* „ Engagé à nous représenter ces tableaux rétablis, *dit M. de Solignac*, & portés de leur ancien „ fonds sur un autre, le Sr. Roxin „ nous les rapporta avec la vieille „ toile : celle-ci où l'on voyoit „ l'empreinte entière de notre „ sceau, avoit les mêmes déchirures que nous y avions reconnues ; & cette toile appliquée „ sur la nouvelle, il ne fut pas „ possible de distinguer, dans ces „ Tableaux, les endroits réparés „ d'avec ceux où la couleur avoit

„ été ſimplement tranſportée : du „ reſte nous y vîmes les mêmes „ traits, la même liaiſon des par- „ ties, & le même caractère de „ pinceau : les couleurs y conſer- „ voient leur harmonie, & n'a- „ voient changé qu'en ce que de- „ venues plus vives, elles avoient „ repris cette fraîcheur, qu'on ſen- „ toit bien qu'elles avoient eue „ avant que le temps les eût ef- „ facées. “

A la ſuite de la Lettre de M. de Solignac, on trouve un *Avis au Public*, ſur le même objet : nous en donnons ainſi le réſultat. Dans le premier Tome des *Obſervations ſur l'Hiſtoire Naturelle, ſur la Phyſique & ſur la Peinture imprimées à Paris en 1752 chez Delaguette, pag. 128.* il eſt dit qu'un Italien faiſoit profeſſion de raccommoder les Tableaux décrepits, & qu'on lui a vû à Marſeille transporter ſur un nouveau

fonds un Tableau du Dominiquin. On trouve dans les mêmes Observations, la méthode dont cet Italien se servoit. M. Credo de l'Académie de Nancy, a travaillé d'après cette méthode qui lui a réussi.
„ Cet Académicien prit un vieux „ Tableau fort usé ; il colla avec „ de la colle forte une toile sur „ ce Tableau ; le renversa sur une „ table, & l'y cloua ; il versa „ ensuite sur toute la surface de „ ce Tableau ce qu'on appelle „ *de l'eau seconde*, c'est-à-dire de „ l'acide nitreux affoibli, pour „ corroder insensiblement, désunir la vieille toile & en séparer „ le corps de peinture ; c'est ce „ qu'opere l'acide, mais il faut de „ l'attention pour saisir le point „ convenable de corrosion nécessaire & suffisante, de manière „ qu'elle n'attire point le corps de „ peinture. Cette opération faite, „ M. Credo enleva toute la vieille

„ toile, en ſubſtitua une neuve
„ qu'il colla ſur le corps de pein-
„ ture avec de la colle forte ordi-
„ naire. Lorſqu'il vit que cette
„ nouvelle toile étoit ſuffiſam-
„ ment ſechée, il retourna le ta-
„ bleau entre les deux toiles, im-
„ biba d'eau la premiere, la déta-
„ cha facilement, lava doucement
„ la peinture pour en ôter la colle
„ & rendit en peu de jours le
„ vieux tableau rajeuni & parfaite-
„ ment rétabli. “

Voilà donc trois génies inventeurs qui, ſans ſe communiquer leur ſecret, ſont parvenus au même but, & vrai-ſemblablement par des routes différentes: cet exemple prouve qu'il eſt réellement plus aiſé d'inventer qu'on ne ſe l'imagine, & doit encourager les Artiſtes à ſurmonter l'indolente puſillanimité qui n'oſe pas tenter des routes nouvelles, & qui ſuſpend & arrête les efforts généreux qui

peuvent étendre la ſphère des Beaux-Arts.

Il en eſt du goût comme de l'amitié, dont La Fontaine a dit :

> Rien n'eſt plus commun que le nom,
> Rien n'eſt plus rare que la choſe.

Tout le monde en parle, & chacun croit poſſéder ce talent précieux. Qu'eſt-ce donc que le goût, qui mériteroit à juſte titre d'être regardé comme un ſixiéme ſens ? C'eſt le ſujet du diſcours que M. Fréron prononça à l'Académie de Nancy le jour de ſa réception. Cet élégant Ecrivain y *parle des qualités qu'exige le ſtyle, & ſur ce qui s'appelle le bon goût.* » Qu'eſt-ce donc que ce goût ſur „ lequel on a tant écrit ? Eſt-ce „ un ſentiment de l'ame ? Eſt-ce „ une lumière de l'eſprit ? Je croi- „ rois, Meſſieurs, que c'eſt l'un „ & l'autre tout enſemble ; que „ c'eſt à la fois un diſcernement

„vif, & une ſenſation délicate :
„ ſi j'oſois, je dirois que c'eſt le
„ cœur éclairé. « Il eſt plus aiſé
de le ſentir que de le définir :
c'eſt lui qui dirigea les Auteurs
immortels de la Grèce, de Rome,
& du ſiècle de Louis XIV. C'eſt
lui qui caractériſe les grands Ecrivains, & qui donne à leurs ouvrages le mérite de la perfection.
Sans lui l'eſprit, le génie même,
perdent leur brillant, ou ſe conſument en étincelles qui éblouiſſent ſans éclairer. Enfin c'eſt le
goût ſeul qui marque le prix aux
ouvrages, & les rangs ſur le
Parnaſſe.

„ Corneille avoit plus de génie
„ que Racine ; mais le goût lui
„ manquoit. La Mothe avoit peut-
„ être plus d'eſprit que Rouſſeau ;
„ il n'avoit pas autant de goût.
„ Qu'eſt-il arrivé ? On ne lit point
„ beaucoup de Tragédies de Cor-
„ neille, où cependant il y a du

„ génie : son Rival est entre les „ mains de tout le monde. On „ sçait Rousseau par cœur ; on n'a „ rien retenu de la Mothe.

„ Mais encore Messieurs, de „ ce que Racine ne montre pas „ autant de génie que Corneille, „ ni Rousseau autant d'esprit que „ la Mothe, est-ce à dire qu'ils „ en eussent moins ? Sans le goût, „ ils en auroient peut-être fait „ éclater tout autant. C'est ce goût „ suprême qui les a empêchés de „ se livrer aux fougues d'une ima„ gination enflammée, que l'on „ prend souvent pour le génie, & „ aux traits sophistiques que l'on „ confond avec l'esprit. Peut-être „ Corneille eût-il été Racine, si „ le goût lui avoit appris à ne pas „ mettre la Pharsale au-dessus de „ l'Eneïde. "

Lorsque le Roi de Pologne établit l'Académie de Nancy, il lui imposa l'obligation de travailler à

l'Histoire Naturelle, Littéraire, Ecclésiastique & Civile de la Lorraine & du Barrois. Il a voulu que chaque Académicien y contribuât selon son goût & ses talens; & que réunis ensemble ils fissent tous leurs efforts pour la conduire à sa perfection. Le P. de Menoux fut chargé de tracer le plan de ce grand ouvrage, & il l'a fait dans un Discours d'environ cinquante pages. Si l'exécution répond à la magnificence du projet, la Lorraine aura l'Histoire la plus complette & la plus achevée; il n'y manquera rien: mais eû égard à la multitude des connoissances, & aux différentes sortes de qualités, de talens & d'esprits que le P. de Menoux exige dans son historien de la Lorraine; cet historien sera tout aussi difficile à trouver que le parfait orateur de Cicéron.

Un Discours tel que celui-ci, qui consiste tout entier en por-

traits, en réflexions, en préceptes & en maximes, n'est pas susceptible d'extrait. Pour s'en former une idée juste, il faut le lire en lui-même : quelque long qu'il soit, il n'ennuie point. Nous citerons quelques morceaux pour faire connoître le style de tout l'Ouvrage.

» Le discernement propre & particulier au genre historique, doit » s'assortir aux différentes espèces » d'histoire. Dans l'Histoire civile, » un Historien est un juge intègre; » dans l'Histoire ecclésiastique, » c'est un témoin fidèle; dans l'Histoire littéraire, c'est un censeur » impartial; dans l'Histoire naturelle, c'est un sage observateur. «

Il est parlé, dans ce Discours, d'un grand nombre d'Ouvrages, qui communément y sont appréciés selon leur véritable valeur. Pour ôter à son Discours la monotonie & la sécheresse presque insé-

parables des préceptes ; le P. de Menoux y a répandu des caractères & des portraits qui, aux graces de la finesse, joignent pour la plûpart le mérite de la ressemblance. Tel est celui qu'il nous fait de M. le Président Hénault & de son excellent Ouvrage.

» Un génie heureux, un Ecrivain exact, un Auteur aimable, » un Philosophe également sage & » profond, nous a donné un nouvel » Abrégé chronologique de l'Histoire de France : ce grand homme » a fait sentir ce que peut l'ordre » pour répandre de la clarté & de » l'intérêt sur de simples Extraits. » On peut dire de lui ce qu'on a » dit d'un des plus grands * Peintres » de la Lorraine, qu'il semble créer » l'espace : en effet, dans un champ » très-limité, on voit, dans l'Abrégé

* Claude Gelée.

» de M. le Président Hénault, les
» siècles se montrer successivement
» sous toutes leurs faces différen-
» tes. Son burin créateur offre
» une foule de personnages qui se
» pressent les uns les autres sans
» s'embarrasser, & se présentent à
» l'œil tout à la fois sans se con-
» fondre.

Ce Recueil est terminé par une pièce de Vers sur la lumière. Nous croyons qu'il manque à ces Vers un degré de clarté : les Lecteurs en jugeront.

ARTICLE XX.

***ERREURS SUR LA MUSIQUE** dans l'Encyclopédie.* In-8°. pag. 124. A Paris, chez Jorry, Quai des Augustins, &c. M. DCC. LV.

L'Auteur de cet Ecrit est un Partisan, & un Apologiste de M. Rameau.* Il a cru remarquer dans l'Encyclopédie & dans la Lettre de M. Rousseau de Geneve sur la Musique, quelques Articles peu conformes aux vrais principes de

* Il passe pour constant que M. Rameau lui-même a composé cette Critique. Nous sommes dans l'habitude de nous en tenir aux titres des Livres, & de ne point deviner les Auteurs ; ainsi nous ne regardons cette composition que comme l'Ouvrage d'un Apologiste de M. Rameau.

l'Art. Il les relève ici ; & l'on conçoit que cela forme une espèce de controverse ; mais notre Analyse ne représentera que ce qui peut être utile au progrès de la Musique.

Souvent nous avons parlé des découvertes faites par M. Rameau dans toute l'étendue de l'empire musical : elles sont telles, ces découvertes, qu'on peut les comparer au grand jour qui chasse les ténèbres, ou qui achève de dissiper un crépuscule trompeur. Jusqu'au célèbre Musicien que nous venons de nommer, on avoit composé, exécuté, entendu de la Musique ; quelquefois même cette Musique étoit bonne ; mais on ignoroit encore le principe de ce bel Art ; on ne connoissoit ni la source, ni la fécondité de ses agrémens. Aujourd'hui nous possédons presque toute la théorie des sons ; & il ne pourra nous manquer désormais

que du génie ou du travail pour la mettre en œuvre.

L'Apologiste de M. Rameau parle en homme plein de sa matière : il dit des choses profondes, quelquefois abstraites & difficiles : nous rendrons sa pensée le plus clairement qu'il nous sera possible ; mais nous prions les Lecteurs de croire qu'on ne traite point ceci comme un objet *frivole*, comme une matière de pur amusement.

Il est d'abord question de l'*Accompagnement* : Article qui tient de si près au principe même de l'harmonie : car il faut se rappeller, avant tout, l'expérience du corps sonore. Quand on le fait résonner, non seulement il rend un son fondamental, qui s'appelle aussi *générateur* ; mais on éprouve que ce son est accompagné de ses deux harmoniques, la 12^e^ & la 17^e^ en dessus ; c'est-à-dire l'octave de la quinte, & la double octave de la

tierce majeure ; nous ne comptons point l'octave, qui n'est que la replique de ce son fondamental : nous omettons la 12ᵉ & la 17ᵉ en dessous, deux autres harmoniques plutôt indiqués par le corps sonore, qu'actuellement conjoints avec lui. Toute cette doctrine est aujourd'hui si connue, elle a été tant de fois exposée dans nos Mémoires, qu'il suffit d'en faire simplement mention, & d'avertir que c'est la base de tout l'édifice musical. Faisons-en déja l'application à l'*Accompagnement.*

Le phénomène du corps sonore, accompagné de ses harmoniques & de ses octaves, est, à proprement parler, le premier de tous les accompagnemens ; l'accompagnement que donne la nature ; l'accompagnement qui doit servir de modèle à tous les autres ; l'accompagnement qui forme ce qu'on appelle l'harmonie ; qui la constitue

reine & maîtresse de tout l'empire musical; qui lui donne la supériorité sur ce qu'on appelle *mélodie*. Toutes ces notions nous sont entrer avantageusement dans l'Ecrit de l'Apologiste.

Il observe qu'on dit très-bien, dans l'Encyclopédie, que l'*Accompagnement est l'exécution d'une harmonie complette & réguliére*; mais il trouve qu'on s'écarte de cette bonne définition en ajoûtant quelques lignes après: *quand M. Rameau veut qu'on remplisse tous les accords, il a bien plus d'égard à son système particulier... qu'à la pureté de l'harmonie.* Car enfin, reprend notre Auteur, en quoi consiste *la pureté de l'harmonie*, si ce n'est dans son *complement* & dans sa *régularité*, comme l'énonce même la définition donnée plus haut? S'il arrive donc que le systême de M. Rameau satisfasse à ce *complement* & à cette

régularité; il faudra bien convenir que l'Auteur de ce systême n'a eu égard qu'à *la pureté de l'harmonie.*

Remplir tous les accords, est tellement un principe dans le Livre qui nous occupe, qu'on n'y permet pas même de s'en dispenser, lorsque les accords sont dissonans; c'est-à-dire, quand on ajoûte des accords de septième à l'accord parfait: addition qui est, comme on sçait, une source d'agrémens dans la Musique; aussi est-elle fondée sur le principe même de l'harmonie: car qu'est-ce que l'accord de septième joint à l'accord parfait; sinon la réunion des deux quintes, l'une au-dessous, l'autre au-dessus du générateur, de *fa* & de *sol*, par exemple, quand le générateur est *ut*? Ceci est très-bien expliqué dans la *Démonstration* de M. Rameau (pag. 84) & nous en faisons ici mention pour lier de plus en

plus le préſent Ouvrage avec les découvertes de ce grand Muſicien.

Il y a ſur-tout un point que ſon Apologiſte critique fort dans l'énoncé de l'Encyclopédie : c'eſt qu'on y permette de retrancher la quinte des accords diſſonans. *Dans la plûpart des accords diſſonans*, dit le texte du Dictionnaire, ... *il y a quelque ſon à retrancher..... ce ſon eſt quelquefois la quinte.* Quand on eſt perſuadé, comme M. Rameau, que la *quinte ſeule conſtitue l'harmonie*; on ſe croit autoriſé à dire, comme l'Apologiſte : » Peut-on ſe donner pour » Muſicien, & prononcer contre » la quinte qui eſt l'arcboutant de » l'harmonie, & qu'on doit par » conſéquent préférer par-tout où » elle peut être employée ? &c.

Mais, reprend l'Encyclopédie, *les Italiens font peu de cas du bruit..... ils ne veulent pas qu'on*

entende rien dans l'accompagnement, dans la basse, qui puisse distraire l'oreille de l'objet principal; & ils sont dans l'opinion que l'attention s'évanouit en se partageant. Dans ce discours, il y a une vérité bien connue de tout le monde; c'est que l'accompagnement ne doit jamais distraire l'oreille de l'objet principal. En ceci les Italiens ne pensent point d'une manière supérieure. Les François enchérissent même sur eux; puisqu'ils prétendent *qu'on ne doit point s'appercevoir de l'accompagnement dans un concert; qu'on doit seulement s'appercevoir qu'il n'y est pas quand il y manque.* Cette observation de l'Auteur est secondée, quelques pages plus bas, d'une excellente instruction que nous ne voudrions pas omettre.

Veut-on sçavoir pourquoi l'harmonie de l'accompagnement doit être donnée avec une telle discré-

tion, que jamais elle ne détourne l'oreille de l'objet principal? c'est que l'harmonie de l'accompagnement doit imiter celle dont la nature même fournit le modèle dans le corps sonore. *Le son fondamental de ce corps domine tellement sur ses harmoniques, qu'à peine ceux-ci se distinguent d'avec lui.* Ce principe de fait devroit être profondément gravé dans l'esprit de tous les Accompagnateurs, pour leur apprendre à multiplier les sons de la basse, (qui représente toujours le fondamental) & à diminuer la force des accords qui répondent aux harmoniques. Par-là on éviteroit non la *plénitude d'harmonie*, mais le bruit des instrumens: *bruit* réel & unique dont tout vrai Musicien ne *fait aucun cas.*

Quant à ce *bruit* prétendu que méprisent les Italiens, on rapproche ici ce que M. Rousseau de Genève a écrit sur cela dans sa fameuse

Lettre ſur la Muſique ; & l'on fait voir qu'il a pris une *harmonie dénuée de ſa plénitude*, pour un raffinement de goût, pour une perfection réelle dont le terme ſeroit d'exclure le *bruit*. Mais il n'y a jamais de *bruit* dans une harmonie complette & réguliére : c'eſt plutôt ſur la mélodie que le reproche ou le ſoupçon de *bruit* pourroit tomber ; & les Italiens ſeroient plus expoſés que nous à ce défaut ; car *ils ne cherchent en général qu'à amuſer l'oreille par des mouvemens qui égaient, qui excitent, qui animent ; par des roulades où le Chanteur puiſſe ſe faire admirer ; par des doux, des forts, des hauts, des bas, à la portée de tout Muſicien, &c.*

L'Auteur s'attache de plus en plus à montrer la ſupériorité de l'harmonie ſur la mélodie. Notre ſenſibilité, en fait de Muſique, n'a d'abord que la mélodie pour objet :

la meſure, la vivacité du chant, les notes d'expreſſion nous enchantent : mais quand notre oreille s'eſt perfectionnée par l'habitude d'entendre de bonne Muſique ; quand nous avons donné une attention réfléchie aux compoſitions des grands Maîtres ; ſur-tout quand nous nous ſommes accoûtumés à rechercher les cauſes de tous les ſentimens qu'opère l'Art muſical ; alors l'harmonie prend infailliblement le deſſus : nous concevons, dès ce moment, que la mélodie, par elle-même, ne peut que frapper notre oreille, ou tout au plus nous amuſer ; que l'harmonie ſeule a droit de pénétrer juſqu'à l'ame, & qu'enfin, s'il arrive que certains traits de mélodie nous touchent par leur grande expreſſion, cet effet eſt dû à l'influence de l'harmonie. Pour preuve de ceci, retranchez de ces grands traits de mélodie les repos abſolus ou forcés,

l'effet manquera : pourquoi ? parce qu'on aura ſupprimé les rapports d'harmonie indiqués par ces repos & par leur baſſe fondamentale. Concluons, d'après l'Auteur, que *toute la Muſique eſt compriſe dans l'harmonie* ; qu'ainſi toute harmonie tronquée ne peut être de bonne Muſique, & que, par une conſéquence ultérieure, on ne doit rien retrancher des accords de l'Accompagnement.

Sur ce mot *Accord*, on critique auſſi quelques déciſions de l'Encyclopédie, ſur-tout celle qui attribue aux accords par *ſuppoſition*, le droit de *renverſement*, c'eſt-à-dire le droit de ſubſiſter & de conſerver leur nature, malgré le dérangement des notes. Cette attribution peut paſſer pour une atteinte conſidérable donnée au ſyſtème harmonique. Prenons en effet un accord par ſuppoſition, celui, par exemple, de neuvième qui eſt

formé

formé en ajoûtant une tierce au-dessous de l'accord de septiéme : il se trouvera nécessairement, dans cet accord par *supposition*, la quinte & la tierce au-dessous du fondamental, lesquelles ont pour octaves la 12e & la 17e au-dessous de ce même fondamental : 12e & 17e qui ne sont point censées harmonieuses, parce qu'elles ne proviennent que d'un frémissement dans le corps sonore. Mais si cette 12e & cette 17e ne sont point harmonieuses, elles ne peuvent être représentées par leurs octaves, & conséquemment elles ne peuvent procurer à l'accord par *supposition*, les droits du *renversement*; celui-ci conservant son harmonie complette, c'est-à-dire retenant le même nombre de sons, la même basse fondamentale, la même succession pour ce qui précède & qui suit. L'Apologiste de M. Rameau explique très-bien

toute cette doctrine ; & c'est un des beaux endroits de son Livre.

Sur le mot *Cadence*, l'Auteur met en contraste deux endroits de l'Encyclopédie. On convient, à l'Article *Accompagnement*, que deux accords consonnans peuvent se succéder : par conséquent il ne peut y avoir là de cadence, puisqu'on adopte aussi ce principe, qu'il n'y a point de dissonnance sans cadence, & point de cadence sans dissonnance. Or à l'Article *Cadence*, on dit que *toute harmonie n'est proprement qu'une suite de cadences*; d'où il s'ensuivroit que des accords consonnans qui se succéderoient, ne seroient pas de l'harmonie : ce qui combat de front la notion de ces accords, & la doctrine comprise dans l'Article *Accompagnement*.

Au mot *Dissonnance*, l'Auteur relève quelques critiques qu'on y a insérées ou indiquées contre M. Ra-

meau. Il semble, par exemple, qu'on reproche à cet homme célèbre d'avoir dit, d'une part, que *la Dissonnance n'est pas naturelle à l'harmonie*; & d'avoir essayé, de l'autre, *d'en trouver le principe dans les rapports, les proportions, analogies, convenances, métamorphoses*. Sur quoi l'Apologiste observe qu'en effet *la dissonnance n'est pas naturelle à l'harmonie*; mais que l'oreille ne laisse pas de l'adopter; que l'instinct la suggère; que par cette raison la nature y a beaucoup de part, au moins indirectement, & qu'en conséquence de tout ceci, on doit trouver très-à-propos qu'un Maître, tel que M. Rameau, épuise *les rapports, les analogies, les convenances, les métamorphoses, &c.* pour autoriser la dissonnance, en découvrant quel en est le principe.

Observons à notre tour une

espèce de correction que notre Auteur suggère pour le Livre même de M. Rameau; nous entendons sa *Démonstration du principe de l'harmonie*. Il est dit, dans ce Livre, (p. 31 & 32) que la quinte au-dessous du fondamental est *soûdominante*; ce qui, à proprement parler, ne peut être, puisque cette quinte étant multiple du fondamental, n'est point censée harmonieuse; condition qui seroit néanmoins essentielle pour une vraie *soûdominante*. Notre Auteur s'exprime ici plus exactement: il dit que quand *le principe* ou fondamental *cède à la quinte au-dessus le droit d'ordonner du mode; dès-lors la quinte au-dessous n'étant plus multiple, se trouve naturellement harmonieuse*, & propre par conséquent à devenir *soûdominante*.

Nous ne suivrons pas plus loin les critiques répandues dans cet

Ecrit ; & nous répétons que celles, qui font la matière de notre Extrait, n'y paroissent qu'en considération & pour les intérêts de la Musique. Si l'on entreprenoit de justifier ce que le partisan de M. Rameau taxe ici d'*erreurs*, nous rendrions compte également de cette réponse ou justification : nous osons seulement prier ceux qui se livreroient à ce travail, de n'épargner ni les explications, ni les développemens : en pareille matière, il faudroit supposer que le public ne sçait rien, & qu'il est curieux d'apprendre tout.

Sur la fin de son Ouvrage, l'Auteur s'élève à une théorie qui mériteroit aussi d'être présentée en grand ; nous ne sçavons s'il nous sera donné de bien saisir sa pensée : voici ce que nous y concevons. Jusqu'ici on avoit ignoré le vrai principe de l'harmonie, & l'on ne s'en étoit pas moins picqué de faire

& d'entendre de la Musique. Alors l'oreille seule conduisoit l'Artiste & l'Amateur ; conduite sûre & infaillible. On ne marchoit pas dans une route de lumières ; mais on alloit par la voie unique du sentiment. Aujourd'hui, nous possédons des connoissances ; mais nos affections sont les mêmes. Nous sçavons qu'en Musique, telle ou telle proportion bien observée nous enchante ; mais la touche secrette, l'enchantement intime n'a ni varié, ni augmenté. Nous pouvons rendre compte des rapports numériques, analogues au plaisir que nous causent les chef-d'œuvres de l'Art ; mais autrefois ce plaisir étoit aussi certain, & aussi puissant sur nous qu'il l'est aujourd'hui.

Cependant si la découverte du principe de l'harmonie n'influe pas sur nos sentimens ; doit-on pour cela n'avoir que de l'indifférence pour cette découverte ? Oseroit-on

la regarder comme quelque chose d'inutile ? „ La nature, *dit notre* „ *Auteur*, ne s'explique point en „ vain : seroit-ce en pure perte „ qu'elle nous favoriseroit d'un Art „ où l'infaillibilté du jugement de „ l'oreille nous fait sentir & la „ justesse & la perfection des rap- „ ports, & le plus ou le moins de „ perfection entr'eux ; pendant que „ toute réflexion en doit être ban- „ nie, si l'on veut jouir pleinement „ de leurs effets ? au lieu que, dans „ tous les objets qui frappent nos „ autres sens, la réflexion est né- „ cessaire, pour suppléer à leur dé- „ faut » &c. Il y a bien de l'étendue dans cette observation ; pourrions-nous parvenir à la développer ?

Elle nous apprend, en premier lieu, que la Musique est le seul Art qui ait une régle certaine & infaillible indépendamment même de la réflexion : singularité qui mérite assurément l'attention des Artistes,

des gens de Lettres & des Philosophes.

Elle nous mène à croire, en second lieu, que du principe de l'harmonie bien reconnu & bien approfondi, il doit résulter des lumières sûres pour la composition des pièces de Musique. Ci-devant le témoignage de l'oreille étoit infaillible, & il l'est encore; mais si les connoissances de l'esprit se joignent à ce témoignage, ne sera-ce pas un garant de plus; & d'ailleurs l'oreille de tous les Compositeurs est-elle également & en tout temps incapable de tromper?

Elle nous persuade, en troisième lieu, que du même principe de l'harmonie, sagement & sçavamment mis en œuvre, on peut tirer de grands avantages pour la perfection de toutes les Sciences fondées sur les rapports.

Elle nous indique enfin la solution de cette espèce de problême

tant de fois proposé, & presque jamais résolu : *pourquoi les anciens Législateurs faisoient-ils tant de cas de la Musique, soit pour la police des Villes, soit pour la conduite des Armées ?* C'est que la nature ou plutôt son tout-puissant Auteur a mis, dans la Musique, un fond inépuisable d'*ordre* & de *convenance* (ce sont les expressions de Platon) qui influe sur les caractères & sur les esprits ; aussi a-t-on dit cent fois que toutes les belles ames aiment la Musique ; & Pindare nous peint, dans sa premiére Ode du second Livre, le géant Typhée gémissant sous le poids du mont Etna, parce qu'il avoit eu en horreur la voix mélodieuse des Muses.

ARTICLE XXI.

COLLECTION ACADÉMIQUE, composée des Mémoires, Actes ou Journaux des plus célèbres Académies & Sociétés littéraires étrangères, des Extraits des meilleurs Ouvrages Périodiques, des Traités particuliers, & des Pièces fugitives les plus rares; concernant l'Histoire naturelle & la Botanique, la Physique expérimentale & la Chymie, la Médecine & l'Anatomie, traduits en François, & mis en ordre par une Société de gens de Lettres. Tome II. contenant les Transactions Philosophiques de la Société Royale de Londres, depuis l'année 1665 jusqu'en 1678, pag. 597. Tome III. contenant les Ephémérides des Curieux de la nature d'Alle-

lemagne depuis l'année 1670 jusqu'en 1686, pages 788. *A Dijon, chez François Desventes ; à Auxerre, chez François Fournier ; à Paris, chez Villette, Ganeau & Guylin, &c.* M. DCC. LV.

PLus on avance dans cette Collection Académique, plus les matières deviennent curieuses & intéressantes : les recherches roulent sur des objets qui nous sont moins étrangers. La plûpart nous touchent de si près, qu'il est à craindre, du moins pour certains Lecteurs, qu'ils ne soient trop frappés de leur importance. Dans les essais qu'on tente, dans les opérations qu'on décrit, dans les découvertes qu'on publie, peut-on offrir tant de secours à l'humanité ; sans lui tracer un tableau effrayant des besoins qui la pressent, des misères qui l'assiègent, des infirmités qui

l'environnent, des accidens qui la menacent, & des désordres également imprévus & funestes, qui peuvent, à chaque instant, troubler son œconomie, & en déranger le méchanisme.

Ce ne sont donc pas seulement des minéraux dont on analyse les élémens, des végétaux dont on observe la forme & les propriétés, des animaux dont on développe les ressorts & la structure, des monstres dont on expose la génération, des concrétions extraordinaires dont on décrit la formation; des lacs, des fontaines, des antres singuliers dont on rapporte les phénomènes &c. Ce sont des maladies rares dans leur espèce ou dans leurs accidens: on en retrace les symptômes, on en donne les pronostics, on en indique les remèdes, quand on ne les a pas éprouvées incurables. Dans beaucoup de ces observa-

tions médicales, on admire également les ressources de la nature & de l'art. Quand l'art est épuisé, quelquefois la nature, contre toute attente, se ranime, se suffit, répare ses défaites, & triomphe par des crises salutaires qu'elle se procure. Quand la nature paroît prête à succomber sous le poids du mal, & malgré le secours des remèdes qu'on croyoit les mieux ordonnés, alors il arrive quelquefois que l'art aussi se surpasse & la sauve : par une espèce de désespoir, on hazarde des tentatives ; & le succès qui en est le terme, justifie l'habileté du médecin, la confiance du malade.

Toutes les parties de l'univers ont contribué à enrichir cette *Collection Académique*, & à grossir le thrésor qu'elle étale. Aujourd'hui on est assez dans le goût d'assembler des curiosités étrangères ; on forme des cabinets plus précieux

par le choix éclairé, & par l'ordre sçavant qui y regne, que par l'opulence qui en fait les frais ou qui y prodigue les ornemens. Pour ceux dont le goût, plus étendu que les facultés, ne peut à si haut prix se satisfaire ; ils trouveront dans cette Collection, un supplément avantageux, qui les dédommagera souvent avec usure, de ce qui manque à leurs desirs ; puisque sans se borner aux objets de pure curiosité, elle embrasse encore plus étroitement tout ce qui entre directement dans la sphère de notre utilité & de nos extrêmes nécessités.

On s'en convaincra sur-tout dans le troisième volume, qui n'est qu'une traduction abrégée des *Ephémérides d'Allemagne.* On sçait combien Boerhaave estimoit cet ouvrage : ce grand homme souhaitoit qu'on en retranchât l'inutile & le médiocre, pour ne rete-

nir que ce qu'elles contiennent d'excellent. C'eſt juſtement le projet que les Auteurs de cette Collection ont tâché d'exécuter.

Les Obſervations qu'on trouve, dans ce ſecond & dans ce troiſième volume, ſur les météores, ſur les inſectes, ſur les concrétions pierreuſes & métalliques, ſur les ſingularités anatomiques, & ſur mille autres phénomènes de tout genre, rempliroient trop tôt l'eſpace deſtiné à notre extrait, & n'y laiſſeroient aucune place pour les objets qui nous ont le plus attachés dans la lecture de ce recueil; c'eſt-à-dire pour les cures de différentes maladies, pour les recettes éprouvées, pour les divers eſſais de traitement, pour leurs ſuccès & leurs échecs dont on rend un compte fidèle. Les obſervations & les faits rapportés s'offrant en abondance; il ſeroit peut-être à ſouhaiter, qu'en les rédi-

geant, on eût fait un choix & suivi un ordre qui eût prévenu les répétitions, dont ce recueil de relations, malgré la diversité qu'on y trouve, n'est pas exempt. En pareilles matières, il ne nous convient ni d'avancer des assertions, ni de prononcer des décisions. Nous nous bornerons donc à quelques réflexions qui, quoique générales, ne sont cependant que le résultat de l'impression qu'a fait sur nous la lecture très-attentive de cette Collection. Les faits qu'elle contient, sont si détachés, si isolés, & même si disparates dans l'ordre où on les présente ; le nombre en est si grand, qu'il ne nous est pas même possible de les effleurer. Ce seroit nous engager dans des détails, dont la multiplicité & la diversité ne se prêtent point à la forme suivie, précise & abrégée de nos Extraits. Ces réflexions étant comme les conclusions les plus

étendues qu'on puisse résumer d'une lecture si curieuse & si utile, nous ont cependant paru propres à réveiller l'attention du public, & à exciter la sagacité des maîtres dans un Art, où la timidité d'une routine servile est souvent aussi insuffisante, que l'indépendance téméraire de l'aveugle empyrisme est toujours dangéreuse.

Dans le siécle passé, on vit les sentimens se partager sur la transfusion du sang, beaucoup plus qu'ils ne se partagent aujourd'hui sur l'inoculation : cette nouvelle pratique a déja plus gagné de terrein que la transfusion n'en a jamais pu conquérir : ce qui n'est pas étonnant, puisque dans la transfusion les risques étoient plus graves, l'appareil plus formidable, & l'opération plus hardie que dans l'inoculation. Cependant la transfusion eut beaucoup de partisans; d'heureux succès l'accréditerent; en

sa faveur on soutint des Thèses dans l'Ecole de Médecine ; d'habiles Docteurs l'approuverent ; les uns avoient présidé à des opérations, les autres en avoient été témoins : tous en attestoient le succès : par cette voie un homme de vingt-quatre ans avoit été guéri d'une folie furieuse & périodique : dans le Procès intenté au Docteur Denys, sur ce genre de traitement qu'il pratiquoit & ordonnoit, il produisit à l'audience un homme & une femme, abandonnés des autres Médecins, & sauvés par la transfusion : mais enfin tout bien compensé, on jugea le péril plus grand que l'espérance, & l'usage de cette opération fut interdit.

L'injection des liqueurs dans les veines, est un procédé qu'on pourroit regarder comme une branche du systême de la transfusion : cette pratique dangéreuse a eu

auſſi ſa vogue, & ſes ſuccès : en injectant dans la veine médiane du bras droit, environ deux dragmes d'un remède laxatif, le Docteur Fabricius guérit un ſoldat d'un mal honteux & violent. Egalement à deux femmes épileptiques depuis leur naiſſance, on injecta dans les veines, une réſine laxative diſſoute dans un eſprit antiépileptique ; l'une guérit, & l'autre ne mourut que par ſa faute. Quoique la méthode de ces procédés ſe ſoit auſſi bien conſervée que le ſouvenir de leur ſuccès ; cependant leur fortune n'a point été durable ; dans ces opérations, on a ſans doute plus ſouvent échoué que réuſſi ; on ne peut guères attribuer à d'autres cauſes, leur diſgrace. Ainſi on ne ſçauroit trop applaudir aux Médecins qui, par principe, s'éloignent de ces nouveautés toujours ſuſpectes, juſqu'à ce qu'une longue & heureuſe ex-

périence ait dissipé leur sage défiance. Au reste on ne fait ici que rapporter tous ces faits & beaucoup d'autres semblables, d'après les *Transactions philosophiques* ; on ne décide point sur le droit, on le suppose sans doute décidé, au moins d'après l'usage qui a proscrit ces sortes de traitemens.

Mais si l'on ne doit point regreter ces pratiques plus témérairement qu'heureusement imaginées & hazardées, ne pourroit-on pas se plaindre de la perte de certains secrets précieux, qu'on a moins conservés que les recettes les plus communes ? Dans les Transactions philosophiques, on nous parle d'une essence qui fut inventée à Paris, & dont la vertu étoit admirable : en l'appliquant à toute artère coupée, elle arrêtoit aussi-tôt le sang qui couloit de la plaie; sans que pour la refermer, il fût nécessaire de faire au-

cune ligature. L'expérience en fut faite à Paris & à Londres, (en 1672) sur plusieurs animaux, & avec le plus grand succès.

Le *Fungus quercinus*, (champignon de chêne) ou l'Agaric qui produit à peu-près le même effet, est une découverte qu'on a dernièrement accueillie, comme elle le méritoit ; cependant elle étoit ancienne. Long-temps avant l'année 1673, dans une forêt de l'Alsace, des Bucherons s'en servoient pour arrêter les hémorragies. Comment le souvenir de ces spécifiques se perd-il si promptement ? Cela n'arrive probablement que par la faute de ceux qui préparent ou qui administrent ces remèdes. Le choix des ingrédiens qui entrent dans ces compositions, n'est pas toujours fidèle, la préparation est souvent peu régulière, & l'application encore moins éclairée : alors le succès ne répond pas à l'attente ;

on s'en prend au remède plutôt qu'à l'Artiste : de-là un décri qui fait tomber & oublier la recette. On dit que l'Agaric a déja perdu de sa vogue ; ne seroit-ce point parce qu'on substitue trop aisément au champignon de chêne, celui de quelques autres arbres dont la vertu astringente est moins efficace que celle du chêne ?

Dans bien des occasions, où certains spécifiques seroient salutaires, on attend, pour les administrer, que le sujet soit trop affoibli, ou même désesperé : n'étant plus en état de soûtenir la force du remède, il n'en reçoit aucun bienfait : souvent même, loin de sécourir le malade, la recette tardive en précipite la chute. Dans ces sortes de malheurs, au lieu d'accuser le progrès d'un mal qu'on a laissé devenir incurable, on accuse presque toujours l'impuissance ou la violence du remède, on veut qu'il soit

reſponſable de ce qu'on n'a pas ſçû l'adminiſtrer à propos.

D'ailleurs il y a des remèdes qui ne ſont ſalutaires qu'avant que le mal ait atteint un certain période, & qui ceſſent de l'être, ou même qui deviennent funeſtes, quand le mal a atteint ou paſſé ce période : ainſi l'uſage qu'on en fait alors, les décrèdite, ou les fait réprouver. Dans tous ces cas, le vice n'eſt que dans l'adminiſtration, & non dans le remède. Quand on ne ſçait pas ſaiſir ſûrement le moment favorable à un ſpécifique, on s'en tient à la pratique ordinaire, quoiqu'on voïe un état de maladie où elle ne laiſſe rien à eſpérer. Sans ſauver le malade, on ſauve ſa propre réputation qui eſt toujours plus précieuſe que la vie d'autrui ; on s'eſt mis en bonne règle : c'eſt une bataille qu'on eſt cenſé n'avoir perdue que parce qu'on ne pouvoit la gagner ; l'Etat doit s'en conſoler ſans

ſe plaindre de ſes Généraux. Ainſi, graces aux bonnes régles, le nombre des remèdes diminue plutôt qu'il n'augmente. Saignées, ptiſanes, pillules, aposèmes, purgatifs, émétiques, fondans, reſtaurans &c. & les autres antidotes, propres à combattre chaque eſpèce de maladie, forment un cercle étroit où l'Art ſe renferme pour ſa ſûreté. Après tout il eſt du bien public qu'en pareille matière, on ſoit plus timide que hardi à faire des eſſais : en les hazardant trop légèrement, l'Art immoleroit plus de victimes qu'il n'en ſauveroit : pour le conduire ſagement à ſa perfection, il y a un milieu fort difficile à ſaiſir ; il eſt placé entre la ſervitude trop *moutonniére* & la ſcience trop arbitraire. Dans une profeſſion que ſa pratique, même habituelle, force d'accorder beaucoup à la conjecture, la préſomption qui hazarde trop, & la diſcré-

tion

tion qui ne risque pas assez, sont des extrêmes dont peu de génies sçavent mesurer les distances & s'écarter à propos.

Un autre défaut qui décrèdite encore bien de bonnes recettes, c'est qu'on ne songe pas toujours à entretenir ou à mettre l'estomach dans le meilleur état où il puisse être pour seconder l'action du remède, ni pour en porter la dose. Quand ce viscère n'est ni le siège, ni le foyer de la maladie, on le néglige; quelquefois on le tourmente sans pitié, on l'épuise pour secourir l'organe vicié, ou mal-affecté. C'est ainsi que, dans la pulmonie, on voit quelquefois des malades qui ne devoient mourir que de la poitrine, se plaindre qu'on ne leur en donne pas le temps, & qu'on les réduit à succomber sous les débris plutôt d'un estomach ruiné que d'un poulmon ulcéré.

Combien d'autres obſervations dont il ſeroit auſſi aiſé qu'important de profiter, nous préſente la lecture des Ephémérides d'Allemagne, telles qu'on les a rédigées dans cette Collection Académique ! Songe-t-on, par exemple, à purger le *meconium* des enfans ? Cependant pour peu qu'il en reſte dans l'eſtomach, & qu'il y ſéjourne, c'eſt un levain qui y coagule le lait, & y corrompt les alimens. De-là des coliques & des vapeurs malignes qui, s'élevant au cerveau, cauſent des mouvemens épileptiques. Tous les premiers enfans d'une famille ayant été victimes de ces accidens, un Médecin habile n'en garantit les derniers qu'en les purgeant, peu après leur naiſſance, avec un peu de manne ou de ſyrop de roſes muſcates.

Dans beaucoup de maladies chroniques, rien n'eſt ſi uſité que les bains : c'eſt un remède qui, or-

donné à temps, pourroit prévenir quelques incommodités; mais parmi les maladies qu'il ſoulage, il en eſt très-peu qu'il puiſſe guérir; il n'eſt guères utile qu'à préparer les voies à d'autres remèdes plus actifs; ſouvent même il eſt contraire aux maux qu'il adoucit. Quand il a fait tout ſon effet, quand ſon action eſt paſſée, le malade ne tarde guères à ſe trouver autant ou plus mal qu'auparavant. Mais on n'a garde de s'en prendre à un remède dont on s'eſt bien trouvé, tandis qu'on en faiſoit uſage; on ne ſoupçonne pas que ce n'étoit qu'un palliatif qui ne mérite aucune confiance. Ce qui l'accrédite, c'eſt qu'il occupe & amuſe, en quelque ſorte, le malade, & qu'il épargne au Médecin la fatigue & l'importunité qu'on ſouffre avec des malades auſſi avides de remèdes qu'impatients de guérir. C'eſt apparemment pour ces raiſons qu'on l'ordonne quel-

quefois même dans la pulmonie la plus avancée, où il ne peut être que meurtrier. Nous ne ſçavons pas s'il y a autant d'abus dans l'uſage des étuves ; mais pourquoi dans la goute & dans des maladies analogues, a-t-on ſi peu de recours à l'étuve des Corroyeurs, après les effets merveilleux qu'en rapportent les Ephémérides d'Allemagne ? Les malades qui les ont éprouvés, étoient preſque ſans reſſource, la plûpart des autres remedes avoient été eſſayés en vain. Nous renvoyons ſur cet Article à la page 317 de ce troiſième Volume.

Pourquoi encore dans les douleurs profondes de la goutte, quand il n'y a ni rougeur, ni inflammation, & quand il ne s'agit que de diſſiper une humeur froide & ſéreuſe, n'emploie-t-on preſque jamais le *Moxa* d'Allemagne, qui n'eſt que le duvet de l'armoiſe ; quoique la vertu de ce ſimple ſoit

constatée & recommandée par les Auteurs de ces Ephémérides ? Dans la *renoncule des prairies*, on a aussi observé & éprouvé la même vertu (pag. 410.)

Pourquoi dans les chutes dont le cas est si fréquent, ne voyons-nous faire presqu'aucun usage du Doronic (*Arnica*) dont ces Ephémérides nous racontent tant d'effets prodigieux ? (pag. 258. & suiv.)

On ne sçauroit trop se défier, en général, des remèdes empyriques : mais après tout n'en est-il point qu'on pourroit essayer sans danger ? Nous trouvons ici une hydropisie qu'on regardoit comme incurable. La malade étoit très-pauvre : les Médecins qu'on appelloit, en désespéroient si fort qu'ils ne lui vouloient rien ordonner. Cependant on en trouva un qui lui conseilla pour purgatif, un extrait d'Esule (espèce de Tithymale)

dans du petit lait de chèvre, & pour boisson une décoction de baies de genièvre dans la même sorte de petit lait. Avec ce seul remède l'enflure du ventre fut *absolument* dissipée, & la malade parfaitement guérie. Le remède étoit tiré des Cures empyriques de Martin Ruland. On nous parle encore ici d'une autre hydropisie, *guérie par l'urine de Bouc.*

Ce troisième volume que nous parcourons, est plein d'observations & d'expériences sur tous les genres d'accidens, & de maladies : en le publiant dans notre langue, on étend parmi nos Praticiens, la connoissance de beaucoup de procédés & de remèdes excellents: en bien des occasions où ils seroient salutaires, on ne manque de s'en servir que parce qu'on les ignore. Ainsi cette Collection est un présent dont la Médecine &

la Chirurgie doivent estimer le mérite, & dont le public doit sentir le bienfait. Quelque grande que soit la reconnoissance & la confiance qu'on doit aux sçavants & laborieux Auteurs de cet ouvrage, nous ne conseillerons jamais de suivre les pratiques extraordinaires, & d'user des remèdes singuliers qu'ils vantent d'après les Ephémérides d'Allemagnes, à moins qu'on n'y soit autorisé & conduit dans le traitement par des Experts intelligents, sages & éclairés : cette sûreté n'est jamais que bonne à prendre. Il y a sans doute, dans cette partie de la Collection, des taches que nous n'avons pû appercevoir : le pouvoir excessif qu'on y donne à l'imagination, en est une qui ne peut échapper, depuis que d'habiles Physiciens ont resserré ce pouvoir dans de plus justes bornes.

ARTICLE XXII.

NOUVELLES LITTERAIRES.

FRANCE.

DE PARIS.

ON publie, *chez Chaubert, Quai des Augustins, & Hérissant fils, rue Neuve Notre-Dame*, le *Prospectus* d'une nouvelle Traduction des *Hommes illustres & des Œuvres morales de Plutarque.* L'Ouvrage a été entrepris par le R. P. Ollivier de l'Oratoire, déja connu avantageusement dans la République des Lettres. Il s'est trouvé maître de consulter & de suivre l'exemplaire qui a servi au célebre Amyot, & qui est chargé

d'une infinité de variantes & de corrections rassemblées par cet Auteur. Ajoûtez à cela tous les secours que fournissent les Editions récentes de Plutarque, les Dissertations répandues dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, les travaux multipliés depuis un siècle pour éclaircir quantité de points de l'Histoire ancienne: on conçoit que le nouveau Traducteur, homme d'esprit & de goût, a dû se trouver en état de donner un très-bon Ouvrage. Il en paroîtra incessamment deux Volumes; & nous leur ferons tout l'accueil qui dépendra de nous: car, pour parler ici quelques momens le langage de Montagne, *en toutes sortes, Plutarque est mon homme...... Il a les opinions douces & accommodables à la Société civile...... Il est libre par-tout, plein de choses; & ses instructions sont là crême de la Philosophie, &c.*

Le Sieur Pagny, Maître de Physique de la Reine, a ouvert le Mardi 20 de Janvier dernier un cours de Physique expérimentale, partagé en vingt leçons. Les Séances seront le Mardi, le Jeudi & le Samedi de chaque semaine à onze heures du matin, en la maison dudit Sieur Pagny, cul-de-sac de S. Thomas du Louvre. On trouve aussi, chez cet Artiste, toutes les machines de Physique, tous les instrumens & toutes les drogues nécessaires aux expériences.

Les cinq premiers Volumes de la nouvelle Edition de l'Histoire de France, par le P. Daniel Jésuite, seize Volumes *in*-4°. se délivrent actuellement en feuilles chez Boudet, rue S. Jacques, & autres Libraires indiqués sur le *Prospectus*, moyennant 90 livres pour ceux qui n'ont point souscrit; & les onze Volumes restants, se délivreront

dans le cours de cette année moyennant 72 livres.

On trouve *chez Hérissant, rue Neuve Notre-Dame*, quelques Exemplaires d'un Livre en trois Volumes *in*-8°. imprimé à Nancy, & intitulé : *Catéchisme évangelique, ou Eclaircissemens par Demandes & par Réponses, pour faciliter l'intelligence de plusieurs Textes de l'Evangile & des Actes des Apôtres, tirés de l'Ecriture, des saints Pères & des meilleurs Interprètes, &c. On y a ajoûté la Vie de notre Seigneur Jesus-Christ, rangée suivant l'ordre chronologique & la concorde. Par le P. Placide Olivier, Religieux du Tiers-Ordre de S. François*. Cet Ouvrage est comme l'Abrégé de ce qu'il y a de mieux dans les plus célèbres Commentaires sur l'Evangile & sur les Actes. La méthode de l'Auteur nous a paru excellente ; & la ma-

nière dont il la met en œuvre, ajoûte au prix de cette méthode. Nous sommes fâchés de ne pouvoir entreprendre ici une Analyse complette : on verroit, dans un Extrait raisonné, qu'il a fallu beaucoup de lecture, de précision, de bonne théologie & de prudence pour rédiger un Livre tel que celui-ci. On peut prier l'Auteur de le perfectionner : 1° En développant davantage les éclaircissemens sur les Evangiles de S. Luc & de S. Jean. 2° En donnant, selon la même méthode, toutes les Epîtres des Apôtres. 3° En ajoûtant, pour tout l'Ouvrage, une Table chronologique, & une Carte relative à tous les lieux, dont parlent les Evangélistes & l'Auteur du Livre des Actes. 4° En procurant une Edition plus portative & plus élégante. Celle-ci au reste n'est pas chère : *on donne les trois Volumes, en blanc, pour 5 livres.*

La cataſtrophe de Liſbonne a réveillé le feu poëtique de quelques Littérateurs : nous parlons des nôtres, car les Portugais ont eu bien d'autres ſoins à prendre, & d'autres affaires à démêler. Pour chanter en pareilles circonſtances, il faut être comme le ſpectateur dont parle Lucrèce, au commencement de ſon ſecond Livre.

Suave, mari magno turbantibus æquora
ventis,
E terrâ magnum alterius ſpectare labo-
rem.
Non quia vexari quenquam eſt jucunda
voluptas,
Sed, quibus ipſe malis careas, quia
cernere ſuave eſt.

Nous avons lû, ſur ce tremblement de terre qui a détruit Liſbonne, une fort bonne Ode Latine dont nous tranſcrivons le morceau ſuivant.

En illa tantis urbs opibus potens,
Ditisque sedes & caput Imperî ?
En illa, tot sæclis superstes,
Et gemino imperiosa mundo ?

Educta solo tecta, solo jacent :
Testis ruinæ vix superat cinis :
Longos tot annorum labores
Una dies tumulo recondit.

Te Maurus asper, Lisboa, te Scythæ,
Qui Gangis undas, quique Tigris bibunt,
Flevêre, commotæque fatis
Tristibus indoluêre gentes.

Pars orbis ingens te Lodoix quoque
Magnoque mœrens corpore Gallia,
Flevêre : quis tantos superbo
Non gemeret vel in hoste casus?

On a vingt-deux strophes dans cette Ode : la grandeur, la variété, la singularité des évènemens ont autorisé le Poëte à comp-

ter ſur l'attention ferme & ſoûtenue du Lecteur : d'ailleurs on s'attache volontiers à une Poëſie qui porte les caractères de celle-ci. L'Auteur eſt *M. Bruté de Loirelle, neveu de M. le Curé de S. Benoît, Docteur de Sorbonne, & Auteur de quelques Ouvrages dont ces Mémoires ont fait mention.*

On a publié, ſur le même déſaſtre, une Ode Françoiſe de trente & une ſtrophes. L'Auteur, M. LeBrun, a beaucoup de feu & d'élévation : ſon Ouvrage mèrite d'être lû, & nous en citons quelques traits pour en donner l'idée.

La quatrième ſtrophe peint, de cette manière, le Maître de l'univers.

Les cieux, ſous ſa démarche altière,
Courbent leurs ſommets éternels ;
Et les aſtres ſont la pouſſière
Que foulent ſes pas immortels ;

Sous ſon char les tonnerres grondent,
L'air mugit, les enfers répondent
Au tumulte des élémens ;
Immobile dans cet orage,
Il voit à ſes pieds le naufrage
Des Rois, des peuples & des temps.

Dans la ſixième ſtrophe, le Poëte préſente l'image de Liſbonne au ſein de la gloire & de la proſpérité.

O Liſbonne ! ô fille du Tage !
O ſuperbe Reine des Mers !
L'Océan avec toi partage
Le tribut de ſes flots *amers*.
Pour dompter des ondes rebelles
La fortune attacha ſes aîles
A tes Vaiſſeaux impérieux ;
Et dans ces lointaines contrées,
De nos aſtres même ignorées,
Tu lanças la foudre des Dieux. *

* C'eſt que les Sauvages prirent les premiers Européens pour des Dieux armés de la ou dre.

La vingtième ſtrophe déplore les malheurs de cette Ville, autrefois ſi riche & ſi puiſſante.

Tu fus, Liſbonne, ô ſort barbare !
Tu n'es plus que dans nos regrets !
Un gouffre eſt l'héritier avare
De ton peuple & de tes palais !
Tu n'es, à la vuë allarmée,
Qu'une ſolitude enflammée,
Que parcourt la mort & l'horreur.
Ah ! le tyran le plus ſauvage
Verroit, à cette affreuſe image ;
Des larmes trahir ſa fureur.

L'Auteur ſuivant les ravages cauſés, en divers endroits, par la tempête du premier Novembre, n'oublie point la cataſtrophe du jeune M. Racine : il en fait le ſujet d'une Lettre de condoléance adreſſée à M. Racine le père, & il rappelle cet évènement funeſte dans les quatre derniéres ſtrophes de ſon Ode. Voici la concluſion :

O Muſes, recueillez ces reſtes
Que l'Onde & la Parque ont flétris,
Diſputez à ces Mers funeſtes
Un triſte & précieux débris.
Et toi, dont j'adore la cendre,
Si tes mânes daignoient entendre
Des chants conſacrés à la mort ;
Que pénètrant la rive ſombre
L'amitié conſole ton ombre
Des injuſtes rigueurs du ſort.

Il y a dans cette Ode des hardieſſes & de belles choſes. Trente & une Strophes, ſans défaut, ſeroient un phénomène preſque unique. Les Connoiſſeurs liront tout, & jugeront qu'il n'eſt pas donné à tous de chanter ſi long-temps & ſi bien.

On diſtribue préſentement chez Lambert les *Lettres* de M. l'Abbé Joannet *ſur les Ouvrages de piété* : entrepriſe périodique, bien commencée il y a 18 mois, & bien

ſoûtenue juſqu'à préſent. Ce Journal, qui embraſſe tant de choſes d'une utilité bien ſupérieure à tous les objets de la littérature profane, ſe diſtribue tous les 15 jours & l'on ſouſcrit pour la ſomme de 15 liv. C'eſt une acquiſition que ne ſe refuſeront pas les Directeurs des ames, les Prédicateurs, les jeunes Ecléſiaſtiques, & toutes les perſonnes ſincérement attachées aux intérêts de la Religion. L'Auteur invite en général *tous les gens de bien à lui faire part* de tout ce qu'ils jugeront propre au ſuccès d'un Ouvrage uniquement entrepris pour la gloire de Dieu. *On adreſſera les Lettres au Libraire ci-deſſus nommé, rue de la Comédie Françoiſe.*

On ſouſcrit auſſi pour le *Recueil périodique d'Obſervations de Médecine, de Chirurgie, & de Pharmacie.* C'eſt un Journal éta-

bli pour multiplier & pour répandre les connoissances relatives à l'art de guérir. L'avertissement qu'on publie pour inviter les Souscripteurs, explique très-bien les avantages de cette Collection. Elle sera comme le dépôt naturel de toutes les Observations & de toutes les découvertes qui pourront se faire en Médecine, en Chirurgie, en Pharmacie. Combien de richesses, en ce genre, perdues dans la nuit des siècles, parce qu'on a négligé de les recueillir, & d'en former des Mémoires dignes de passer à la postérité! M. Vandermonde, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, est l'Auteur de cet Avertissement, & doit-être probablement le Chef & le Directeur de cette opération littéraire. Elle avoit été commencée il y a environ dix huit mois, & elle a été soûtenue avec assez de succès; mais il paroît qu'on veut en-

core lui donner un degré de perfection. La souscription est de 7 liv. 4 sol. pour les douze recueils de l'année, chacun de cinq feuilles ou 80 pages; & l'on souscrit *chez Vincent, rue Saint Severin.*

Il paroît, depuis quelques mois, l'annonce d'une *nouvelle Méthode pour apprendre la langue Latine &c.* par M. de Launay, Auteur que sa *Méthode pour apprendre à lire* a déja rendu célèbre: nous en avons parlé dans nos Mémoires de Juillet 1745 & Fevrier 1751. Quant à la *nouvelle Méthode pour apprendre la langue Latine*; c'est un Livre qui va paroître en quatre Volumes *in*-8°. sous l'approbation de personnes fort habiles qui l'ont approuvé. Le premier Tome sera donné ce mois-ci, & la souscription est de 12 liv. On peut voir le *Prospectus* chez la Veuve Robinot, Quai des Augustins.

Février, 1756.

& Babuty fils, même Quai, près la rue Gît-le-cœur, &c. Si M. de Launay veut nous en croire, il insistera dans son Livre sur la police nécessaire à toute éducation. Nous ne manquons pas de *Méthodes* & de *Théories* pour les langues, mais bien d'application à la conduite de ceux qui les apprennent. Rendez les enfans attentifs, ne leur prodiguez pas le jeu, ne les mettez pas dans le monde dès leurs premiéres années, n'écoutez pas toutes leurs fantaisies; en un mot que l'instruction domestique soit mâle & vigoureuse, la discipline littéraire réussira toujours.

On a imprimé *le plan d'une autre Méthode Latine*, par M. Gallimard Auteur de plusieurs Livres de Mathématique. L'ouvrage qu'il promet n'est pas encore sous presse; il en publie simplement l'idée, l'ordre, la marche; il en expose

les avantages : les deux plus réels, autant qu'on en peut juger par le *plan* imprimé, sont d'épargner aux enfans la peine de chercher beaucoup de mots dans le Dictionnaire, & de leur apprendre de bonne heure à s'énoncer en Latin. L'Auteur se propose aussi d'enseigner par les mêmes principes les Langues vivantes, comme l'Italien, l'Espagnol, l'Allemand, l'Anglois &c. Nous renvoyons au *Prospectus*, & mieux encore au Livre quand il sera rendu public.

On voit chez M. Chompré, vis-à-vis le College de Beauvais, le *Bureau Typographique pour apprendre à lire* ; invention très ingénieuse & qui réussit toujours, quand on la borne à l'objet que nous disons ; aux exercices de la lecture. C'est qu'il ne faut pour ces opérations que de la mémoire, de la curiosité, de la vivacité : dis-

poſitions qui ne manquent point aux enfans ; & qu'il eſt très-louable de mettre en jeu. Il faut conſulter le petit Livre de M. Chompré, parcourir ſes Cartes imprimées, apprendre tous les uſages de ſon *Bureau*, adopter les diverſes induſtries dont il ſe ſert pour procurer le ſuccès de cette méchanique, qui mérite auſſi, à ſa façon, d'être appellée Littéraire. Au reſte nous avertiſſons le Lecteur que M. Chompré eſt l'Auteur eſtimable qui a donné les Recueils de Latinité ſous le titre *d'Excerpta*, & les trois Dictionnaires dont nous avons rendu compte dans le temps qu'ils ont paru.

Il eſt venu ici quelques exemplaires d'une *Ode préſentée au Roi de Pologne-Duc de Lorraine, le jour de la dédicace ſolemnelle de la Statuë du Roi de France ſon*

gendre,

gendre, dans la nouvelle place de Nancy. Quelques Strophes que nous en citons, doivent donner une grande idée de cette Pièce. Le Poëte, par exemple, décrit ainsi les travaux entrepris & achevés, par l'ordre du Roi de Pologne, dans la place de Nancy.

Il commande, & la pierre, à ses ordres docile,
S'éleve, flotte en l'air & se place à sa voix;
L'Artiste voit le fer souple, comme l'argile,
Se plier sous ses loix.

La place est décorée d'ouvrages en fer, où l'on voit des ornemens de fleurs & de fruits exécutés avec toute la délicatesse & toute la verité possibles. C'est ce que le Poëte représente en disant:

Quel prodige ! Des dons de Flore & de
Pomone
Quand l'Aquilon fougueux dépouille nos
guérets ;
Vulcain les fait renaître ; & ce fer qu'il
façonne
Nous rend tous leurs attraits.

La dédicace de la Statuë du Roi de France dans la place de Nancy ratifie, en quelque sorte, consacre & confirme pour toujours le traité qui réunit la Lorraine à la France. Le Poëte regarde cette cérémonie comme le moment où Stanislas partage l'empire avec Louis : ce qui est rendu par cette grande image.

Que vois-je ? est-ce Nerva que son amour
pour Rome,
Porte à charger Trajan du bonheur des
humains ;
Qui, pour mieux l'assurer, installe ce
grand homme
Au thrône des Romains ?

C'eſt le meilleur des Rois, qui, d'un
peuple fidèle,
Veut tranſmettre à Louis & l'amour &
la foi;
Qui, maître de nos cœurs, lui-même
les appelle
Aux pieds de ce grand Roi.

Cette Ode excelle par les images & par le ſentiment : l'Auteur n'eſt déſigné à la fin, que par des lettres initiales : nos papiers publics nous apprennent, que c'eſt le P. Leſlie, Jéſuite, membre de la Société Royale de Nancy.

Claude Hériſſant, rue Neuve Notre-Dame, publie un Livre de piété ſous le titre de *Lettres de Madame ..... à une Dame de ſes amies, ſur les motifs & les moyens de mener une vie plus Chrétienne.* In-12. de 180 pages. De ces deux Dames, celle qui écrit eſt totalement détrompée du monde ; celle

qui reçoit ces Lettres, est encore mondaine. La première représente les motifs & les moyens du salut, sans omettre les obstacles : car, dans une affaire de cette conséquence, il faut bien autant penser aux difficultés, qu'à l'abondance des secours ; quoiqu'il faille plus compter sur les secours que s'allarmer des difficultés. Quelle que soit la personne, Auteur de ces Lettres, nous assurons qu'elle range très-bien ses idées, qu'elle met beaucoup de méthode dans ses avis spirituels ; qu'elle les énonce avec toute l'éloquence propre du sujet ; qu'elle s'attache par-tout à la meilleure morale ; & qu'en un mot elle dit fort bien tout ce qu'elle veut dire. On peut voir en particulier les Lettres *sur l'amour de Dieu*, *sur les modes*, *sur les spectacles*, *sur la manière de sanctifier les occupations extérieures*, &c. Il nous semble que ce Livre peut

ſervir aux *Exercices de la Retraite*, dont il repréſente aſſez la méthode ; ſur-tout dans le détail des *motifs du ſalut*. Mais les vrais Connoiſſeurs, qui ne forment pas, en ce genre, un public nombreux, jugeront de tout l'Ouvrage & du ſuccès qu'il doit avoir.

Voici une longue liſte de Livres nouveaux, dont la plûpart reparoîtront, plus en grand, dans ces Mémoires.

Nouvel Abrégé chronologique de l'Hiſtoire de France, &c. Deux Volumes in-8°. Chez Prault père & fils, Deſaint & Saillant, &c. C'eſt une cinquième Edition, fort augmentée, de l'excellent Ouvrage de M. le Préſident Hénault.

Lettre de M. Deſp. de B., Avocat en Parlement, à M. le Chevalier D..... ſur (ou plutôt contre) *les ſpectacles.* In-12. Chez

la Veuve Lottin & Butard, rue S. Jacques, &c.

Nouveaux Amusemens poëtiques de M. V. Brochure in-12. Se trouve chez Duchesne, rue S. Jacques, &c.

Chez le même Libraire : *Recueil d'Antiquités Egyptiennes, Etrusques, Grecques & Romaines. Tome second*, in-4°. *avec beaucoup de planches gravées*. Cet Ouvrage est de M. le Comte de Caylus. Le premier Tome nous a occupés long-temps & agréablement. Le second nous fera bientôt le même plaisir.

Traité de la Culture des terres ; par M. Duhamel du Monceau, de l'Académie Royale des Sciences, &c. Tome quatrième, in-12. Chez Guerin & Delatour, rue S. Jacques, &c.

Chez les mêmes Libraires : Grand Ouvrage du même Auteur, sous le titre de *Traité des arbres*

& arbustes qui se cultivent en France en pleine terre. Deux Volumes in-4°. *avec beaucoup de planches gravées.*

Poesie del Signor Abbate Metastasio. *Poësies de M. l'Abbé Metastasio. Neuf Volumes* in-12. Chez la Veuve Quillau. L'Editeur est M. de Calsabigi, dont nous avons analysé une bonne Dissertation sur les mêmes Poësies. (Voyez Octob. 1755. II. vol.)

Cours de Chymie, contenant la manière de faire les opérations qui sont en usage dans la Médecine, &c. Par M. Lemery, de l'Académie Royale des Sciences, &c. *Nouvelle Edition, revue, corrigée, & augmentée d'un grand nombre de Notes, & de plusieurs préparations chymiques qui sont aujourd'hui d'usage, & dont il n'est fait aucune mention dans les Editions de l'Auteur.* Par M. Baron, Docteur en Médecine & de

l'Académie Royale des Sciences. *In*-4°. de plus de 950 pages. *Chez la Veuve D'Houry & fils, rue de la vieille Bouclerie ; & Jean-Thomas Hérissant, rue S. Jacques, &c.*

Chez ce dernier Libraire : *Expériences & Réflexions sur la structure & l'usage des viscères, suivies d'une explication Physico-méchanique de la plûpart des maladies.* Par M. Raymond Vieussens, Médecin ordinaire du Roi, de l'Académie des Sciences, &c. Volume *in*-12.

Chez le même Libraire : *Annales Romaines, ou Abrégé chronologique de l'Histoire Romaine, depuis la fondation de Rome jusqu'aux Empereurs* ; in-8°. L'Auteur est M. Macquer, qui nous a déja donné deux autres Ouvrages estimés.

Dissertation sur l'immatérialité & l'immortalité de l'ame : très-bon Ouvrage, suivi, dans le

même Volume, d'une autre Dissertation ſur la liberté. *In-12. Chez la Veuve Cavelier & fils, rue S. Jacques.*

Lettres critiques, ou Analyſe & réfutation de divers Ecrits modernes contre la Religion. Tome ſecond. *Sur les Lettres Perſanes, les Lettres Turques, les Lettres Juives, les Lettres Cabaliſtiques & Chinoiſes. Volume* in-12. Chez Claude Heriſſant, rue Neuve Notre-Dame, &c.

Explication phyſique des ſens, des idées, & des mouvemens, tant volontaires qu'involontaires. Traduit de l'Anglois de M. Hartley, par M. l'Abbé Jurain, Profeſſeur de Mathématiques à Reims, Correſpondant de l'Académie des Sciences. A Reims, chez Delaiſtre-Godet; & ſe trouve à Paris, chez Claude Hériſſant fils, rue Notre-Dame; Barbou, rue S. Jacques, &c. Deux Volumes *in*-12.

Dictionnaire portatif de la Langue Françoise, extrait du grand Dictionnaire de Richelet, &c. In-8°. A Lyon, chez Bruyset Ponthus; & se trouve à Paris, chez Barbou, rue S. Jacques, &c.

Dictionnaire Théologique portatif; contenant l'exposition & les preuves de la révélation; de tous les dogmes de la foi & de la morale; les points de controverse; les hérésies les plus célébres; les opinions différentes des principaux Théologiens Scholastiques & de leurs plus fameuses Ecoles, &c. Ouvrage utile pour les jeunes Théologiens; & généralement pour toutes les personnes qui désirent avoir une idée juste, exacte & précise de ce que la Théologie renferme de plus important. In-8°. Chez Didot, Nyon & Damonneville, Quai des Augustins; Savoye, rue S. Jacques, &c.

Mémoires particuliers pour ser-

vir à l'Histoire de France, sous les régnes de Henri III. & de Henri IV. sous la Régence de Marie de Médicis, & sous Louis XIII. C'est une nouvelle Edition en quatre Volumes *in*-12. Le premier contient les Mémoires du Duc d'Angoulême, fils naturel de Charles IX. La premiére Edition avoit été donnée en 1667. Le second Volume comprend les Mémoires du Duc d'Etrées, imprimés pour la premiére fois en 1666. Dans le troisième Volume, on a les Mémoires de M. Déageant, qui avoient paru en 1668. Enfin les Mémoires du Duc d'Orléans (Gaston frère de Louis XIII.) occupent le quatrième Volume. Nous croyons que la premiére Edition est de 1685. On a bien fait de remettre ces Livres dans le Public : nous conseillons aux Libraires d'y ajoûter une ou deux pages d'avertissement, pour expliquer les sujets

& pour marquer le temps des premiéres Editions de ces Ouvrages ſi utiles à notre Hiſtoire. *On trouve ces quatre Tomes chez Didot, Nyon, Damonneville, Quai des Auguſtins; & Savoye, rue S. Jacques, &c.*

Eſſai ſur l'Agriculture moderne, dans lequel il eſt traité des arbres, arbriſſeaux &c. des oignons de fleurs, des arbres fruitiers, &c. Petit in-12. Chez Prault, Quai de Gêvres, &c.

Lettre à un Amateur de la peinture, avec des éclairciſſemens hiſtoriques ſur un Cabinet & ſur les Auteurs des Tableaux qui le compoſent, &c. In-8°. A Dreſde; & ſe trouve à Paris, chez Cavelier, rue S. Jacques, &c.

Prônes de M. Ballet, Prédicateur de la Reine, *ſur les Commandemens de Dieu.* Tomes quatrième & cinquième. *In*-12. *Panégyriques des Saints;* par le même.

Tome quatrième. Chez Prault père, Quai de Gêvres. C'est la ſuite des Ouvrages d'un Prédicateur dont nous avons parlé ſouvent dans ces Mémoires : cette collection eſt eſtimée des Connoiſſeurs. Elle comprend des Sermons de Myſtères & de Morale, des Prônes, des Panégyriques. Quelques autres pièces, de ce dernier genre, ont été données ſéparément, entr'autres le *Panégyrique de ſaint Remy, imprimé chez Claude Hériſſant, rue Neuve Nôtre-Dame, en 1755.*

M. Titon du Tillet vient de nous donner, à près de quatre-vingts ans, un ſecond Supplément pour ſon *Parnaſſe François.* On voit qu'en lui les talens, l'amour des Beaux-Arts, le zéle de la patrie ne ſe reſſentent point des glaces de la vieilleſſe. Il eſt à ſouhaiter que ſa

carrière soit encore longue pour perpétuer, dans la Nation, le spectacle rare d'un Citoyen, qui consacre ses jours & sa fortune à la gloire littéraire des François. Comme ce second Supplément présente quelques personnages fort distingués, nous voulons y revenir dans un Article particulier de nos Mémoires. Au reste, ce second Supplément est du même format que le premier, & que le Volume même *in-fol.* du *Parnasse François.* Il se trouve apparemment *chez les Libraires qui ont le Privilège de tout l'Ouvrage.*

M. Maltor, né à Fréjus, & Professeur de Rhétorique au Collége de Beauvais, a célébré, par des Vers Latins, la naissance de Monseigneur le Comte de Provence: nous en citons le morceau suivant, qui exprime d'agréables idées.

Jamque mihi inſolitâ patrii geſtire videntur
Lætitiâ colles ; jam floribus arva nitere
Purpureis ; jam fronde novâ revireſcere ſylvæ.
Fundite purpureos , certatim fundite flores ,
Felices campi : teneris hæc mittite cunis
Munera. Narciſſos inter , molleſque amarantos ,
Halantes-que roſas , Auguſtus dormiat Infans.
Deſuper intextis arbor Cythereïa ramis
Lenem umbram circùm infundat , placidumque ſoporem.
Hæc ſatis eſt puero primis offerre ſub annis.
Aſt ubi paulatim matura adoleverit ætas ;
Heroi munus, delectæ robora pubis,
Principe digna ſuo mittes, interrita bello
Pectora, &c.

Il y a peut-être quelques négligences dans ce petit Poëme, mais,

à tout prendre ; il est estimable : & l'on doit sçavoir gré à l'Auteur d'avoir rendu, avec tant de zéle, les sentimens de la Province, sa patrie, pour le jeune Prince qui en porte le nom.

Cartes qui se trouvent chez le Sieur Le Rouge, Ingénieur, Géographe du Roi, rue des grands Augustins.

L'Amérique Septentrionale en huit feuilles, par le Docteur Mitchel, traduite de l'Anglois, avec des Notes ; Carte très-détaillée à grand point. L'original de cette Carte s'est vendu à Paris jusqu'à 50 livres. On peut avoir la traduction exacte pour 18 livres sur papier fin, 12 livres sur papier commun.

Plus le Plan de la Ville, Port & Rade de Lisbonne jusqu'à Cascaës, avec des vûes qui représentent le désastre arrivé le premier

Novembre & le 21. Décembre dernier, accompagné d'une petite Carte de l'ancien & nouveau Portugal, en deux grandes feuilles; prix 3 livres.

Nouvelle Carte du Duché de Milan, en six feuilles, levée sur les lieux par plusieurs Ingénieurs, & proposée par souscription. On prendra 12 livres, une fois payées, pour ladite Carte que le Sieur Le Rouge promet de fournir à la fin de Juillet prochain: elle coûtera 18 livres à ceux qui ne souscriront point d'ici au premier Juin. Les Connoisseurs pourront voir le dessein original les après-midi chez le Sieur Le Rouge, Ingénieur, Géographe du Roi, rue des grands Augustins, où se débitent les Articles ci-dessus.

LE PASSAGER D'HONFLEUR AU HAVRE DE GRACE, gravé par le *Février*, 1756.

Sieur Derrey, d'après le Tableau original, peint par Bonaventure Peters, du Cabinet de Monsieur le Comte de Vence, Maréchal des Camps & Armées du Roi. *Se vend à Paris, chez le Sieur Le Mire, Graveur, rue S. Jacques, au Soleil d'or, vis-à-vis le Collége du Plessis.* Cette Estampe fait pendant des Pêcheurs à la ligne, joli morceau qui a été annoncé dans ces Mémoires.

COPIE d'une Lettre de M. de Lisle, Seigneur de Courcelle & Moncel, à M. Sauvage, premier Archidiacre & Chanoine de l'Eglise de Verdun, à l'occasion d'un excellent Tableau d'un des frères Bril, fameux Peintre d'Anvers, représentant un retour de Chasse, où le Peintre a imité la nature dans la plus grande perfection : ce Tableau de six pieds sur quatre & demi de hauteur, a été remis sur un

nouveau fond par l'Eccléſiaſtique à qui cette Lettre eſt adreſſée. *

MONSIEUR,

J'ai vû, avec la plus grande ſurpriſe, l'eſpèce de réſurrection de la *Chaſſe* que je vous avois donnée : je l'avois oüi vanter à feu mon père, comme un original Flamand qu'il avoit apporté de Tournay ; mais la vieilleſſe de la toile, le tranſport, le peu de ſoin des domeſtiques, l'avoient mis dans un état ſi mauvais, que déchiré, éclaté, écaillé, il fut mis au grenier comme un meuble de rebut. Ce

* Nous parlâmes l'année derniére, au mois de Février, du talent admirable qu'a M. l'Abbé Sauvage, Archidiacre de Verdun, de tranſporter les Tableaux ſur de nouveaux fonds. (Voyez nos Nouvelles Littéraires de Février, 1755.)

transport fut l'époque des plus fâcheux traitemens qu'un Tableau puisse essuyer. Nous tirions, étant enfans, avec une sarbacanne, contre ce Tableau, & nous faisions subir à cette malheureuse Peinture toutes les avanies possibles. Enfin las de le déchirer, nous l'abandonnâmes à un autre genre de mépris. Le Jardinier s'en saisit pour couvrir des melons, & pour être, dans les jardins, l'épouventail des oiseaux. Ensuite il a été condamné à un parfait oubli, & il est demeuré dans un galetas depuis dix-huit ans; il n'a été garanti du feu, que parce que l'endroit n'étoit habité que par des chats & des fouines; le peu d'embarras qu'il y faisoit, a ôté l'idée de le détruire. C'est de-là, Monsieur, que je l'ai tiré pour vous l'envoyer. Je vous avoue que c'est une chose presque incroyable de comparer son état présent avec sa fortune passée; il doit bien avoir

exercé votre patience. J'ai l'honneur d'être

Votre, &c.

A Courcelle, ce 24. Mars, 1755.

Signé, DE LISLE DE COURCELLE.

Explication du Tableau par Monſieur l'Abbé Sauvage.

Ce Tableau repréſente, en un retour de Chaſſe, vingt-deux pièces de petit gibier, en oiſeaux, lièvres, &c. & deux chiens de chaſſe : le Peintre a imité la nature d'une manière parfaite & la plus ſurprenante, tant pour repréſenter le gibier que pour la perſpective. Le coloris y eſt frais, les couleurs belles & vives ; le Tableau, qui a ſix pieds de long ſur quatre & demi de haut, étoit

pourri à un point qu'on ne peut s'imaginer. Après l'avoir mis sur un fond neuf, j'ai prié son ancien Possesseur de me dire comment un si précieux morceau étoit tombé dans un si grand dépérissement : il est à présent aussi beau que s'il sortoit de la main du Peintre, chaque Curieux de la Province l'admire aujourd'hui. Je serois bien satisfait si, par des annonces ou recherches, on pouvoit m'assurer, 1° si l'on connoît le chiffre du Peintre ; 2° si le chiffre qu'on voit au bas de ce Tableau, est de Matthieu Bril ou de Paul son frère : en l'observant de côté, on y trouve les lettres initiales B. & M.

De Verdun, ce 28. Juillet,
1755.

SAUVAGE, Archid.
& Chanoine.

TABLE

DES ARTICLES

Du mois de Février, 1756.

ARTICLE XVII. *Histoire de l'Astronomie*, *&c.* Suite de l'Article XII. au II. vol. de Janvier. 389

ART. XVIII. *Histoire de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres*, *&c.* 420

ART. XIX. *Mémoires de la Société Royale de Nancy. Tome troisième.* 453

ART. XX. *Erreurs sur la Musique*, *&c.* 493

ART. XXI. *Collection Académique*, *&c.* Tome II. 514

ART. XXII. Nouvelles Littéraires. 536

ERRATA

Pour Janvier, 1756. I. vol.

Pag. 178, *lig. pénult.* Histotien, *lis.* Historien. *p.* 180, *lig.* 2, sa charge, *ajoûtez*, (il étoit devenu chef de Justice).

Pour Février, 1756.

Pag. 456, *lig.* 6, Ambasseurs, *lisez*, Ambassadeurs.

APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, ce présent Journal, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise. A Paris, ce 15 Janvier, 1756.

SALMON, *Docteur de la Maison & Société de Sorbonne.*

De l'Impr. d'HERISSANT, rue N. D.
Ce Journal se distribue à Lyon chez J. DEVILLE.

GETTY CENTER LINRARY
3 3125 00670 5046